Numéro anniversaire

40 ANS

Nº 481. MARS 2019

GEO

1979
2019

Voir le monde autrement



Corée du Sud : *Nos reportages au pays du matin clair* ● *Arctique : Souvenir d'icebergs...* ● *Afghanistan : Dans la vallée oubliée du Wakhan* ● *Nature : Sauvons nos graines !* ● *Spécial «40 ans» : Les photos qui ont marqué l'histoire de GEO*

BEL : 6,70 € – CH : 11 CHF - CAN : 11,50 CA - D : 8 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € – LUX : 6,70 € – PORT.CONT. : 6,90 € – DOM : Avion : 6,50 €. ; Surface : 6,50 € – Maroc : 70 DH – Tunisie : 13 TND Zone CFA Avion : 7 800 XAF ; Bateau : 5 500 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

PM PRISMA MEDIA

M 01588 - 481S - F: 6,50 € - RD

Pic de la DÉTENTE

2500 M



INSPIRED BY YOU

Origins SINCE 1919

CITROËN préfère TOTAL

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO_2 DE SUV CITROËN C3 AIRCROSS : DE 4,0 À 5,7 L/100 KM ET DE 105 À 131 G/KM ; DE NOUVEAU SUV CITROËN C5 AIRCROSS : DE 4,1 À 5,8 L/100 KM ET DE 106 À 132 G/KM.



POUR CEUX QUI RÊVENT D'AVENTURE ET DE CONFORT

CITROËN ADVANCED COMFORT

SUV CITROËN C3 AIRCROSS

NOUVEAU SUV CITROËN C5 AIRCROSS



LES RENAULT DAYS C'EST MAINTENANT

PORTES OUVERTES DU 14 AU 18 MARS(1)

RENAULT
La vie, avec passion

Renault CAPTUR

À PARTIR DE
129 €/MOIS(2)
LLD 49 mois. 1er loyer de 2 000 €.
Sans condition de reprise.



Nouvelles
motorisations Essence

EASY PACK

4 ANS
Entretien avec pièces d'usure
Garantie
Assistance 24 h/24(3)

MODÈLE PRÉSENTÉ : RENAULT CAPTUR INTENS TCe 90 AVEC OPTION PEINTURE MÉTALLISÉE À 195 €/MOIS(4)**, 1ER LOYER DE 2 000 €.**

(1) Ouverture exceptionnelle dimanche 17 mars selon autorisation. (2) Exemple pour Renault CAPTUR Life TCe 90. (2)(4) Location Longue Durée sur 49 mois et 40 000 km maximum. En fin de contrat, restitution du véhicule chez votre concessionnaire avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. Sous réserve d'acceptation par DIAC, SA au capital de 647 265 600 € - 14 avenue du Pavé Neuf 93160 Noisy-le-Grand - SIREN 702 002 221 RCS Bobigny. (3) Pack Intégral Renault comprenant l'entretien, les prestations d'usure (hors pneumatiques), l'extension de garantie constructeur et l'assistance selon conditions contractuelles sur 49 mois/40 000 km (au 1er des 2 termes atteint) inclus dans le loyer pour 1 €/mois. Voir détail de l'offre Pack Intégral en points de vente et sur renault.fr. Offres non cumulables, réservées aux particuliers, pour toute commande d'un Renault CAPTUR neuf du 01/03/2019 au 31/03/2019. **Gamme Renault CAPTUR : consommations mixtes min/max (l/100 km) : 4,2/5,6. Émissions CO_2 min/max (g/km) : 111/128. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.** Renault Days : Les jours Renault. Easy Pack : Pack inclus.

Renault recommande elf

renault.fr

Il n’est jamais trop tard pour tout changer.

Nouvelle
SEAT Tarraco

Why not now?

Voici le SUV conçu pour tous ceux qui n’ont pas peur du changement. À commencer par ses 7 places assises qui laissent imaginer la vie en plus grand encore. Reconnaissable à ses lignes sportives, à ses LED arrière design et à ses jantes alliage 20" pour marquer votre différence. Alors ? Prêt à tout changer ?

SEAT

Why not now? = Et si c’était maintenant ?
Gamme SEAT Tarraco : consommations mixtes (l/100km) : 4,9 à 7,3. Émissions de CO_2 (g/km): 124 à 160. RCS SOISSONS 832 277 370.


TA-001-BU

MONT BLANC

EXPLORER

LE NOUVEAU PARFUM POUR HOMME



ÉDITORIAL



Derek Hudson

Un insatiable désir d'ailleurs



Découvrez l'édito vidéo en scannant cette page. (Voir mode d'emploi p. 11)

Dans ma bibliothèque, il est glissé à l'endroit où je conserve les livres auxquels j'ai décidé d'être fidèle, les livres compagnons. Le numéro 1 de GEO. Mars 1979. Le mois avait été agité. L'Europe avait fêté la naissance de sa monnaie commune et pleuré la mort de Jean Monnet. L'Egypte reconnu l'existence d'Israël. Le monde subi le second choc pétrolier. Aujourd'hui, au moment de clore le numéro 481, je feuillette ce numéro «alpha». Et, comme après un long et beau voyage, surgit tout d'abord l'envie de faire partager l'itinéraire. Cette envie, nous avons choisi de l'exprimer, en ce mois anniversaire, à travers deux publications fortes. Cette édition du mensuel, particulière, qui s'ouvre par un clin d'œil : une couverture construite avec la même architecture que la première – culte ! – de 1979. Un sommaire, ensuite, qui reflète les territoires éditoriaux que GEO n'a cessé de cultiver : le reportage dans les régions reculées de la planète (ici, le Wakhan), dans des pays qui racontent la marche du monde contemporain (la Corée du Sud), sur des sujets qui explorent en profondeur les enjeux d'aujourd'hui (lire notre reportage «Sauvons les graines !»), et avec des regards photographiques qui marquent les esprits («Souvenir d'icebergs»). Le second temps fort de ces 40 ans de GEO interviendra le 13 mars, avec la publication d'un numéro exceptionnel et grand format de GEO Collection, dont j'ai le plaisir de vous présenter ici, en avant-première, un extrait.

Devant le numéro 1 de GEO, jaillit ensuite la question : avons-nous été fidèles au projet initial ? Aux fondations établies par Axel Ganz, le créateur, et Robert Fiess, le premier rédacteur en chef, puis enrichies par ses successeurs, Yan Méot et Jean-Luc Marty ? En quoi aussi avons-nous évolué ? Car dans notre monde imprévisible et changeant, qui exige un difficile équilibre entre agilité et dispersion, la fidélité est une vertu exigeante. Négligée, elle condamne toute culture à rompre les liens avec ses racines et donc à disparaître. Trop stricte, elle conduit au passéisme, à la dévotion, au fanatisme. Alors, fidélité, oui, mais à quoi ? Je la résumerai en trois mots, qui forment notre promesse d'aujourd'hui. Les voici.

VOIR

Demandez autour de vous ce qu'est GEO. Vos interlocuteurs vous répondront spontanément : «des photos magnifiques». En explorant nos collections, on s'aperçoit combien cet art a évolué. En 1979, nos photographes travaillaient avec des négatifs et des diapos. Mais déjà pointait la révolution numérique. Quatre ans auparavant, Steven Sasson, un ingénieur de Kodak, avait inventé le premier appareil numérique, qui avait la taille d'une boîte à chaussures, mettait vingt-trois secondes pour enregistrer une image et pouvait en stocker... trente. Aujourd'hui, Kodak n'est plus l'empire qu'il était, mais jamais le monde n'a produit autant d'images numériques. Le flot de nouveaux moyens d'expression – la vidéo, les émoticônes, la réalité virtuelle... – ne cesse d'enfler, mais la photo – l'arrêt sur image – continue d'imprimer nos mémoires humaines, parce qu'elle y fixe l'expression de nos rêves et de nos douleurs. «Un instant a souvent changé la face du ●●●

Mars 2019



Mars 1979



NOTRE CLIN D'ŒIL AUX 40 ANS DE GEO

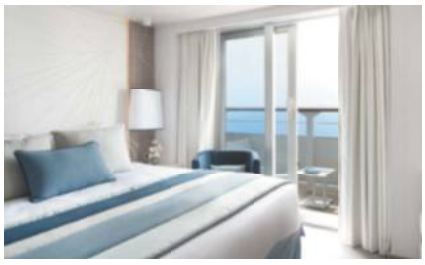
Il est le kilomètre zéro du long et beau voyage qu'effectue GEO depuis quatre décennies. Le numéro 1. On y trouvait un reportage sur le Colorado, un autre sur les lutteurs de sumo, le récit d'un explorateur audacieux qui étudiait les coraux, une immersion au Pays basque... Quarante ans après, dans le numéro que vous tenez entre les mains, et pour marquer l'anniversaire de la création du magazine, nous avons choisi de reproduire la couverture de ce fameux premier numéro. Et, clin d'œil à la grande histoire de GEO, nous avons également bâti la une de ce mois-ci avec la même architecture – la même maquette disons-nous – que ce numéro 1 historique et «iconique» !

Vivez l'Instant Ponant

10h45
62° 56' 27.35" Sud
60° 33' 19.35" Ouest

Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. Crédit photos : PONANT - Laurent Simi / François Lefebvre





Antarctique, une expérience unique

Baleines, manchots, paysages emblématiques de banquise et d'icebergs, débarquements en zodiacs en compagnie de naturalistes : partez à la découverte du mythique Continent Blanc.

Équipage français, gastronomie, mouillages inaccessibles aux grands navires... À bord d'un superbe yacht à taille humaine, vivez l'expérience intense et privilégiée d'une véritable expédition au confort 5 étoiles unique.

PONANT, **accédez par la Mer aux trésors de la Terre.**

Novembre 2019 - Février 2020

Contactez votre agent de voyage ou appelez le **09 77 41 48 01**

www.ponant.com

PONANT
YACHTING DE CROISIERE

ÉDITORIAL

●●● monde», disait Henri Cartier-Bresson et il a encore raison. Voilà qui, pour nous journalistes comme pour vous lecteurs, renvoie à la question : dans ce monde d'images, qu'est-ce que l'écrit doit encore nous apporter ? Que devons-nous dire, par les mots, que les photos ne diront jamais ?

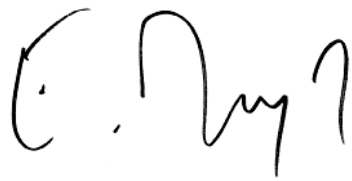
LE MONDE

Quarante années, des dizaines de milliers de pages, et tant de lettres de lecteurs, de mails, de dialogues sur Facebook ou Instagram... Cet anniversaire est aussi l'occasion pour moi de me pencher sur vos réactions, vos attentes, vos désirs... La notion de voyage, nous dites-vous, a changé, à maints égards. La plupart des lieux de la planète, ont été explorés, photographiés, filmés. Le moindre village du Kamtchatka est présent sur Google Images. Mais le moteur à l'œuvre il y a quarante ans continue d'alimenter nos désirs : la quête du nouvel horizon, de l'ailleurs, de l'autre, de l'inconnu. Ces désirs-là sont insatiables. Ils sont l'antidote à la fatale tentation du repli sur soi. A l'aveuglement des croyances, ils opposent l'appétit pour la connaissance. Pour y répondre, GEO a su ne jamais se contenter d'être un banal guide de voyage, mais parler à ceux qui désirent mieux connaître le monde et le comprendre, dans toutes ses dimensions : sa beauté, les modes de vie de ses habitants, leur histoire, leur expression artistique ; les conséquences des grandes mutations géopolitiques, des progrès techniques et des découvertes scientifiques ; et bien sûr, la volonté de vivre mieux sur une planète que l'on arrêterait de déforester, de polluer et d'étouffer sous le plastique. Tous ces sujets sont aujourd'hui explorés, non seulement dans le mensuel, mais aussi dans les nouveaux membres de la famille GEO, nés au cours des dix dernières années : GEO Histoire, GEO Aventure, GEO Sciences, GEO Collection, geo.fr et GEO sur les réseaux sociaux.

AUTREMENT

Ce monde qui est notre quotidien nous renvoie à un horizon parfois bien noir. Des nations se replient sur elles-mêmes, des frontières se ferment, des murs s'élèvent. La violence est médiatisée comme jamais. La peur de l'ailleurs gagne du terrain. La folie du tourisme de masse donne envie de donner raison à Pascal qui affirmait que «tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre». Voilà, ici, notre troisième mission : rompre avec la musique lassante des prophètes du désenchantement. Notre volonté a toujours été de donner à voir autre chose que le miroir déformant de l'actualité, des prophètes du déclin, qui éclipse souvent le visage d'un autre monde. Un monde magnifique, à portée de regard. Un monde où les progrès de la science, de la santé, de l'éducation et de la paix rendent la vie meilleure. Un monde où, finalement, il convient de se réjouir que des cohortes de touristes franchissent les frontières plutôt que des armées de soldats comme ce fut le cas pendant des siècles. Notre regard sur ce monde est celui auquel appelait déjà le premier rédacteur en chef de GEO, Robert Fiess, dans son éditorial, en mars 1979. Je le relis. Il nous obligeait, disait-il, à «s'arracher à la pesanteur du déjà-vu», et à éviter deux pièges : «la méditation en chambre» et «le travail hâtif qui maquille de sensationnel l'improvisation étourdie et l'imprécision de l'information». Voilà pourquoi GEO, aujourd'hui encore, envoie ses reporters sur le terrain, parfois dans des conditions extrêmes – il est l'un des rares magazines en France à le faire. Ce parti pris a de la valeur, et donc un coût, pour nous comme pour vous, lecteur. Mais à l'heure de Google, de l'information en continu qui fait tourner les têtes et de la fièvre des *fake news,* il est vital. Les bâtisseurs de GEO avaient choisi d'en faire une pierre d'angle. Puissions-nous, avec votre concours, être fidèles à ce geste fondateur. ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

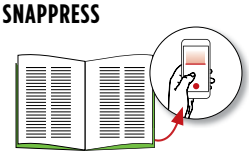


NOUVEAU !

VOTRE MAGAZINE GEO EN RÉALITÉ AUGMENTÉE
RETROUVEZ + DE PHOTOS ET DES VIDÉOS SUR VOTRE SMARTPHONE
AVEC L'APPLICATION SNAPPRESS

1. **Téléchargez gratuitement l'application SnapPress sur App Store & Google Play.**





2. **Scannez les pages signalant un bonus et découvrez des diaporamas et vidéos sur votre smartphone.**

Dans ce numéro, scannez les pages 9, 31, 40, 76, 103, 117 et la couverture.

PEUGEOT N°1 DES SUV EN FRANCE*



GAMME SUV PEUGEOT

REPRISE +3 500 € (1)

NAVIGATION 3D CONNECTÉE (2)

GRIP CONTROL (2)

PEUGEOT i-Cockpit®

MOTION & EMOTION

PEUGEOT

BETC Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Nanterre.

* Chiffres des ventes de SUV en France de janvier à décembre 2018, basés sur les immatriculations VP. Sources : AAA-Data, filiale du CCFA, d'après les chiffres du Ministère de l'Intérieur. Ventes PEUGEOT SUV (2008 + 3008 + 5008) : 182 248.

(1) Soit 3 500 € ajoutés à la valeur de reprise de votre véhicule estimée par votre point de vente. Une estimation indicative de votre véhicule est accessible sur le site internet Reprise cash by PEUGEOT. Le véhicule repris doit être d'une puissance réelle inférieure ou égale à celle du véhicule neuf acheté. Pour le SUV 2008, offre valable uniquement pour la reprise d'un véhicule particulier ou VUL, avec une date de première mise en circulation avant le 01/01/2006, cumulable avec la prime gouvernementale en vigueur selon éligibilité. Offre réservée aux particuliers, valable du 01/01/2019 au 31/03/2019 pour toute commande d'un 2008 neuf ou d'un 3008 neuf, hors Access, ou d'un 5008 neuf, hors Access, passée avant le 31/03/2019 et livrée avant le 31/05/2019 dans le réseau PEUGEOT participant. Offre non valable pour les véhicules au prix PEUGEOT Webstore.

(2) De série, en option ou indisponibles selon les versions.

PEUGEOT RECOMMANDE TOTAL Consommations mixtes (en l/100 km) : 2008 : de 3,5 à 5,5 ; 3008 et 5008 : de 4 à 5,6. Émissions de CO_2 (en g/km) : 2008 : de 86 à 114 ; 3008 et 5008 : de 102 à 129 (selon tarif 19A). Données indicatives sous réserve d'homologation.

SOMMAIRE



A Andong, dans le centre-est du pays, le fleuve Nakdong se fait romantique à souhait.

François Guiziou / hemis.fr

GRAND DOSSIER : LA CORÉE DU SUD 78

Le pays aux «10 000 sommets, 10 000 îles et 10 000 cascades» a longtemps gardé ses trésors pour lui. Nos reporters ont exploré la fascinante péninsule, entre îles tropicales, paysages d'estampe et folles mégapoles.

SOMMAIRE

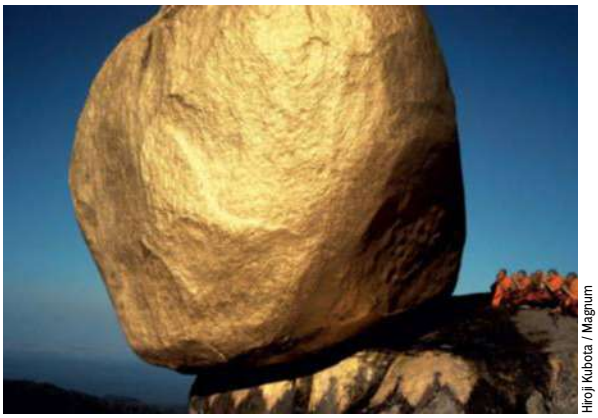
DÉCOUVERTE 22



Andrew Quilty / Agence Vu

La vallée oubliée de l'Afghanistan Le voyage de nos reporters dans le Wakhan, un havre de paix dans un pays en guerre.

SPÉCIAL 40 ANS 43



Hiroji Kubota / Magnum

GEO a 40 ans En mars 1979 naissait GEO. Notre sélection des images fortes qui ont marqué l'histoire du magazine.

REGARDS 64



Marco Zorzanello

Souvenir d'icebergs Croisière au milieu des glaces, *selfie* devant la banquise... En Arctique, avec les touristes du froid.

ENQUÊTE 132



Robert Llewellyn

Sauvons nos graines ! Pour préserver la biodiversité, on a créé des banques de semences. Est-ce la solution ? Enquête.

9 ÉDITORIAL

16 LE MONDE QUI CHANGE
Les Tuvalu sauvées des eaux ?

18 L'ŒIL DE GEO
L'Espagne.

62 JEU CONCOURS
Quatre voyages à gagner.

146 LE MONDE EN CARTES
Les dix projets chinois qui pourraient changer la face du monde.

148 LES RENDEZ-VOUS DE GEO
En kiosques, à la télévision, en librairie, sur Internet...

154 LA BOURSE GEO DU JEUNE REPORTER
Les résultats.

Couvertures : Bruno Perousse / GettyImages ; John Blaustein. **Encarts pub. :** encarts brochés régionaux Rhône-Alpes ou Ile-de-France de 4 pages entre les pages 90 et 91. Encart jeté de 2 pages Arts et Vie sur couverture. Encart jeté de 2 pages Booking.com. **Encarts marketing. :** cartes abo recto-verso sur kiosques en national, Belgique et Suisse ; Post-it multi-titres collé sur C1 ; lettre Welcome Pack sur une sélection d'abonnés ; lettres hausse ADI sur abonnés.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO
La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 149.
franceinfo:

À LA TÉLÉ
En mars, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 149.
arte

SUR INTERNET
GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

AIRFRANCE

FRANCE IS IN THE AIR



BETC Société Air France, SA au capital de 125 745 776 € – 420 495 179 – RCS Bobigny – 45, rue de Paris, 95747 Roissy-CDG Cedex.

CIEL, ME VOILÀ !

SKYPRIORITY Profitez d'un service exclusif pour être prioritaire à l'enregistrement, à l'embarquement et au retrait de vos bagages.

AIRFRANCE KLM

AIRFRANCE.FR

France is in the air : La France est dans l'air. Sur les vols effectués par Air France, SkyPriority est réservé aux membres Flying Blue Gold et Platinum ou SkyTeam Elite Plus, aux passagers des cabines La Première, Business et Premium Economy, aux passagers voyageant avec un billet Flex sur les vols entre la France et l'Europe, Afrique du Nord ou Israël, aux passagers abonnés Air France HOP!



Difficile d'accès, c'est le pays le moins touristique du monde. On a longtemps pensé que les Tuvalu étaient en outre menacées de disparition. Pourtant, une étude vient de montrer qu'au contraire, cet archipel du Pacifique sud gagne du terrain...

Ashley Cooper / Aurora Photos

L'archipel des Tuvalu sauvé des eaux ?

La montée du niveau de l'océan aux Tuvalu est si spectaculaire que les autorités ont décidé, il y a quelques années, d'organiser un festival pour attirer les touristes et leur faire prendre conscience du problème. Las, chaque année, ils sont seulement 2 000 courageux à faire le voyage jusqu'à cet archipel corallien, situé dans le Pacifique sud. Et pour cause. Pour s'y rendre, l'escale aux Fidji, d'où un petit avion fait la liaison tous les deux jours, est obligatoire. Sur place, quasiment aucune infrastructure. A quoi bon... Depuis plus de dix ans, le gouvernement de ce pays peuplé de 12 000 habitants annonce craindre que son territoire ne disparaisse en raison de l'élévation du niveau de la mer.



Or le géologue Paul S. Kench, doyen de la faculté des sciences de l'université Simon Fraser à Vancouver, vient de publier le diagnostic inverse, mené pour l'université d'Auckland. Il a étudié quatre décennies de données, et ses conclusions sont surprenantes : les trois quarts des 101 îles, îlots ou motus qui forment les Tuvalu ont vu leur superficie augmenter. Loin d'avoir perdu du terrain, au total, l'archipel en aurait donc gagné ! Selon l'étude, aujourd'hui, il compte 73,5 hectares de plus qu'il y a quarante ans (2,9 % de la superficie totale). Pourtant, ici, réchauffement climatique oblige, le niveau de la mer augmente de trois centimètres par décennie, soit deux fois plus que la moyenne mondiale. Pour Paul S. Kench, c'est la sédimentation qui explique ce paradoxe : «Ces îles sont composées de sable, de coraux et d'autres organismes sécrétant du carbonate de calcium, qui se développent sur les récifs. Les vagues les détachent puis les déposent sur les côtes.» Un processus amplifié par les cyclones. Ces îles, géologiquement dynamiques, s'adapteraient à l'évolution du niveau de la mer. Par endroits, l'érosion grignote le terrain, à d'autres, la sédimentation l'agrandit. Une partie de l'archipel des Kiribati, grandement menacé par la montée des eaux, est d'ailleurs dans la même situation, insiste l'expert. Les Tuvalu, quant à elles, ne sont pas près de disparaître, conclut-il. Même si, bien sûr, cette géographie à contours variables n'est pas facile à vivre : un Tuvaluan peut voir sa propriété peu à peu engloutie par les eaux, alors que celle de son voisin gagne quelques mètres de plage... ■

Gaétan Lebrun

NOUVEAU LEXUS UX 250h HYBRIDE

CHANGEZ D'HORIZON

L'ALTERNATIVE HYBRIDE PREMIUM



Consommations (L/100 km) et émissions de CO_2 (g/km) en cycle mixte : de 4,1 à 4,5 et de 94 à 103.
Valeurs corrélées NEDC en condition mixtes déterminées sur la base du nouveau cycle d'homologation WLTP.

* Vivez l'exceptionnel.

LEXUS
EXPERIENCE AMAZING*

L'ESPAGNE



Almudena Carracedo



Après des décennies d'omerta, les victimes de la dictature de Franco ou leurs descendants cherchent à se faire entendre, au-delà du silence assourdissant imposé par la loi.

CINÉMA

SUR LA PISTE DES FANTÔMES DU FRANQUISME

Dans un petit village de Castille-et-Léon, María, cheveux blancs et yeux perçants, se dirige avec son déambulateur jusqu'à la grand-route. C'est sous cette épaisse couche de bitume qu'est enfouie la dépouille de sa mère, victime de Franco, comme 150 000 autres citoyens entre 1939 et 1975. Plus de quarante ans après la mort du dictateur, María, au soir de son existence, réclame encore justice. Ce sont les premières images du poignant documentaire de l'Espagnole Almudena Carracedo et de l'Américain Robert Bahar, *le Silence des autres*. C'est en Argentine que certains ont porté plainte, au nom du principe de justice universelle, puisqu'en Espagne, une loi d'amnistie générale interdit tout procès depuis 1977. Ainsi, l'une des victimes a-t-elle dû vivre à Madrid tout près de son ancien tortionnaire, Antonio González Pacheco, qui n'a jamais eu à répondre de ses crimes. A partir des années 2000, des plaques à la gloire des franquistes ont été déboulonnées un peu partout dans le pays et certains charniers ont été mis au jour. En 2017, à 91 ans, Ascensión Mendieta a ainsi pu exhumer les os de son père, fusillé en 1939 et jeté dans une fosse commune. Après identification de son ADN, elle a pu lui donner une sépulture. Et rendre sa valeur à cette vie volée. ■

Faustine Prévot

Le Silence des autres, d'Almudena Carracedo et Robert Bahar, en salles.



RMN / Mathieu Rabeau

EXPOSITION

Picasso, la genèse d'un génie

Après le musée d'Orsay, l'exposition *Picasso, bleu et rose* s'installe à la fondation Beyeler, près de Bâle. De 1901 à 1906, le peintre andalou, la vingtaine, déploie déjà la palette de son génie. Et passe des portraits mélancoliques de sa période bleue aux fantaisies de sa période rose. Toujours avec le souci des regards. Les visages délicats des premières toiles finissent par être remplacés par des faciès plus stylisés aux orbites noires, qui annoncent la révolution cubiste.

Le Jeune Picasso, périodes bleue et rose, à la fondation Beyeler, Riehen, jusqu'au 26 mai. Contact : fondationbeyeler.ch/fr

ROMAN

Question basque



Pays basque, 2011. Alors que l'ETA dépose les armes, Bittori revient vivre dans le village où son mari a été abattu par les indépendantistes. Or son ex-meilleure amie, Miren, dont le fils pourrait être impliqué dans le meurtre, ne l'entend pas ainsi.

Patria, de Fernando Aramburu, éd. Actes Sud, 25 €.

MUSIQUE

Flamenco 2.0

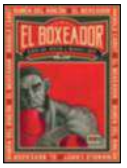


Le clip de *Malamente* a dépassé les 50 millions de vues sur YouTube. A 25 ans, Rosalía est un phénomène. Dans son deuxième album *El Mal Querer*, la jeune Catalane offre un cocktail hypnotisant de flamenco et de RnB, où harmonies vocales et claquements de main réchauffent les boucles de la boîte à rythmes. A découvrir, aux beaux jours, au festival We Love Green, à Paris.

El Mal Querer, de Rosalía, éd. Columbia, 17 €. Festival We Love Green, le 2 juin, Paris.

ROMAN GRAPHIQUE

La corrida du ring



Sur le ring, il a le même jeu de jambes que son père, torero. Mais cela suffira-t-il à Rafa, enfant de la balle, pour terrasser Hector, fils surentraîné d'un ex-athlète ? Ce splendide roman graphique, en rouge, noir et blanc, se lit dans un sens pour découvrir la trajectoire de Rafa, puis se retourne pour connaître celle d'Hector. Au centre, le choc entre deux hommes en quête d'eux-mêmes.

El Boxeador, de Rubén del Rincón et Manolo Carot, éd. du Long Bec, 32 €.



MSC YACHT CLUB

NOTRE VOCATION VOTRE BIEN-ÊTRE.

Il existe un endroit dans ce monde où la notion de service prend tout son sens. Un écrin unique où répondre à vos plus petits désirs nous fait véritablement plaisir. Cet endroit est le MSC Yacht Club, summum de l'intimité et du raffinement, exclusivement à bord des navires MSC Croisières.

Le plus beau des métiers, c'est d'être à votre service.



Pour plus de détails et pour réserver votre croisière, rendez-vous sur msccroisieres.fr ou dans votre agence de voyages.

MSC CROISIÈRES

PAS N'IMPORTE QUELLE CROISIÈRE

IM075100262



MON ROAD TRIP EN GRANDE-BRETAGNE

Très facilement accessible depuis la France, la Grande-Bretagne offre un dépaysement très particulier. Laissez-vous surprendre par la diversité incroyable de ses contrées et de ses paysages. Autant d'invitations à vous composer un road trip sur mesure, ponctué de surprises à chaque étape.

1 INATTENDU



S' Michael's Mount, île située dans Mount's Bay en Cornouailles.

Entre vestiges romains et street art pointu, Londres est une ville intarissable. En s'éloignant de quelques « miles » à peine, des décors tout aussi étonnants et insoupçonnables s'offrent à vous. Pique-niquer sur une des petites îles de la Tamise à l'écart du monde ou s'offrir un bain de foule un jour de course à Ascot, le dépaysement est total. Poursuivez vos explorations avec une virée dans les charmantes villes de York ou de Colchester pour revisiter la riche histoire du pays, rendez-vous jusqu'aux confins de l'Écosse afin d'admirer des sites mégalithiques ou filez en Cornouailles à la découverte du cousin anglais du Mont-Saint-Michel… En Grande-Bretagne, l'inattendu vous guette au détour du chemin.

© Visit Britain / Jason Hawkes © Visit Britain / Andrew Pickett © Visit Britain / Kris Williams

2 SE RESSOURCER

Ralentissez ! La meilleure manière de succomber aux charmes enchanteurs de la campagne britannique est encore en mode slow.
À pied, à cheval ou à vélo… Rien de tel que de découvrir les paysages à son rythme ! La Grande-Bretagne possède de superbes sentiers jonchés de trésors : murailles romaines, villages de pêcheurs et châteaux forts racontent l'histoire du pays en pointillé et avec poésie. Ses îles, dont bon nombre sont devenues des zones protégées, et ses quinze parcs nationaux qui couvrent d'immenses espaces sont autant d'invitations à prendre le pouls de la nature et à se mettre au diapason. Le must : s'offrir un bain de jouvence dans l'une des stations thermales dont la réputation n'est plus à faire, celle de Bath était déjà prisée des Romains, celle de Harrogate fréquentée par un roi…



Le mur d'Hadrien dont les 135 km traversent le parc national du Northumberland classé au patrimoine mondial de l'UNESCO.



Réserve internationale de ciel étoilé de Snowdonia.

> **"EN GRANDE-BRETAGNE, L'INATTENDU VOUS GUETTE AU DÉTOUR DE CHAQUE CHEMIN."**

DÉCOUVRIR 3

Loin des clichés, une escapade en Grande-Bretagne est la promesse d'expériences insolites et d'aventures inédites.
Les amateurs de sensations fortes ne résisteront pas à l'appel de la tyrolienne la plus longue et la plus rapide d'Europe pour survoler les incroyables paysages du pays de Galles, à faire une sortie en canoé la nuit dans les Yorkshire Dales ou encore à dormir dans une charmante auberge au passé très étrange. Frissons garantis ! Ceux qui aspirent à plus de douceur et de quiétude opteront pour une virée dans la New Forest avec ses milliers de poneys en liberté, pour une excursion dans la charmante ville de Henley-on-Thames, réputée pour sa régate royale, ou pour une escapade au Gunton Arms, l'étonnant pub situé dans le Norfolk qui abrite une collection d'art contemporain hors normes. Enfin, d'autres se laisseront fasciner par le spectacle magique et envoûtant des plus vastes réserves de ciel étoilé du monde. Une visite nocturne dans le parc national de Snowdonia suffit pour s'en convaincre. En Grande-Bretagne, les propositions sont infinies et toujours à la hauteur de vos attentes.

POUR EN SAVOIR PLUS, RENDEZ-VOUS SUR **MONROADTRIPENGB.GEO**

FIND YOUR GREAT BRITAIN*
*DÉCOUVREZ VOTRE GRANDE-BRETAGNE

La vallée oubliée de l'Afghanistan

C'est un étroit couloir frontalier du Tadjikistan, du Pakistan et de la Chine, qu'empruntèrent, jadis, Marco Polo et les marchands de la route de la soie. Un havre de paix, montagneux et splendide, dans un pays en guerre. Récit du voyage de nos reporters en marge du monde.

PAR ANNE CHAON (TEXTE) ET ANDREW QUILTY (PHOTOS)





Le soleil se couche sur les champs de blé de Qala-e Panja, un village hors du temps, à 3 000 m d'altitude. Les moissons débuteront fin août.

Photos : Andrew Quilty / Agence VU

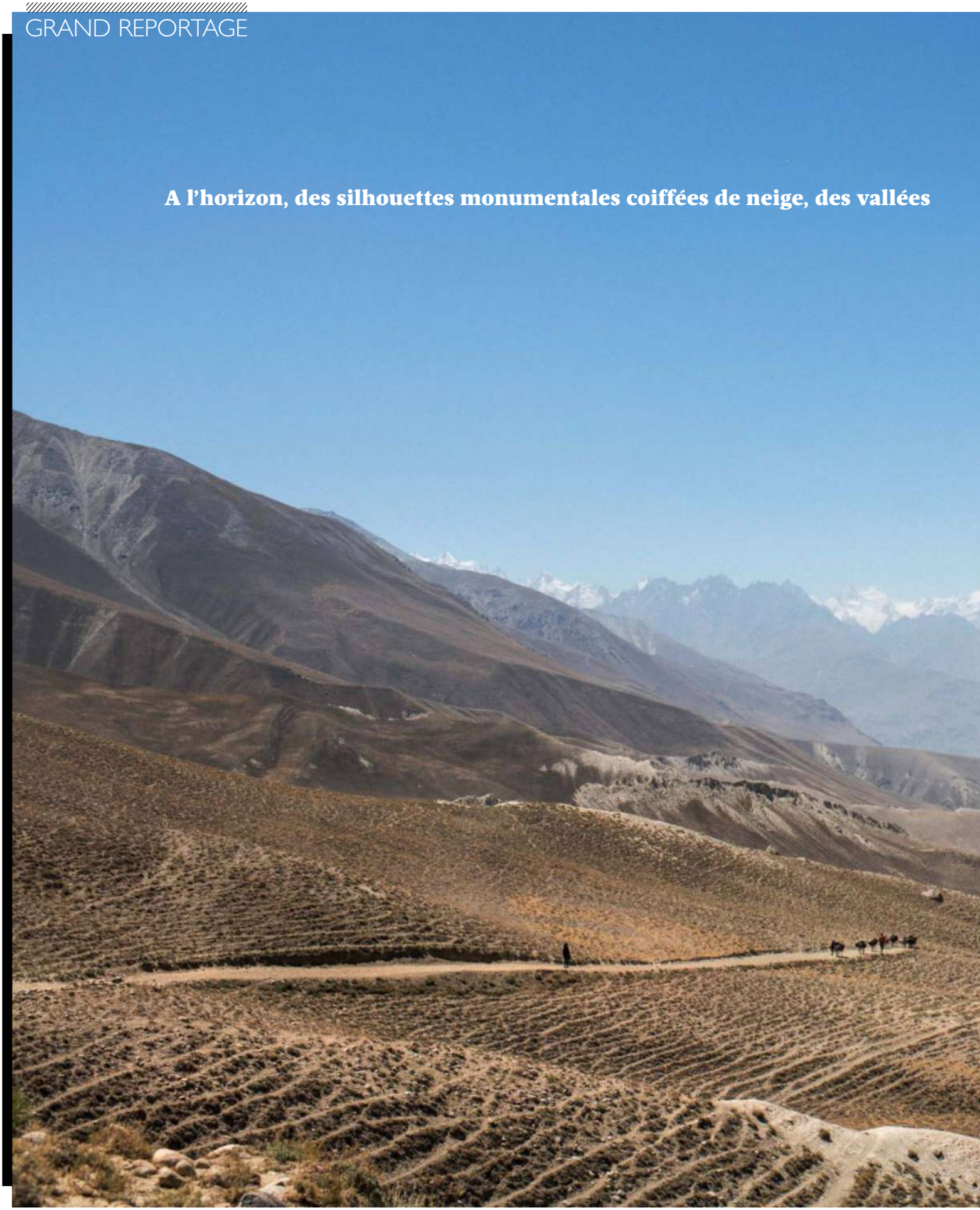




Seules quelques familles de bergers peuplent ces étendues sauvages

Les femmes du campement de Maqor s'occupent des yaks, à 4 750 m d'altitude. Ces nomades kirghiz ne descendent jamais dans la vallée.

A l'horizon, des silhouettes monumentales coiffées de neige, des vallées



glaciaires et des steppes battues par les vents



Partie du village de Goz Khan, la caravane d'ânes et de chevaux des reporters de GEO a cheminé durant dix jours sur les sentes abruptes du Wakhan.



Un ruisseau, quelques moutons, ni télé ni radio… au campement de Loop Khal, il n'y a que l'essentiel. Les enfants aussi gardent les animaux.

Coupés du monde, à l'abri des tourments du pays, les Wakhis ne connaissent pas

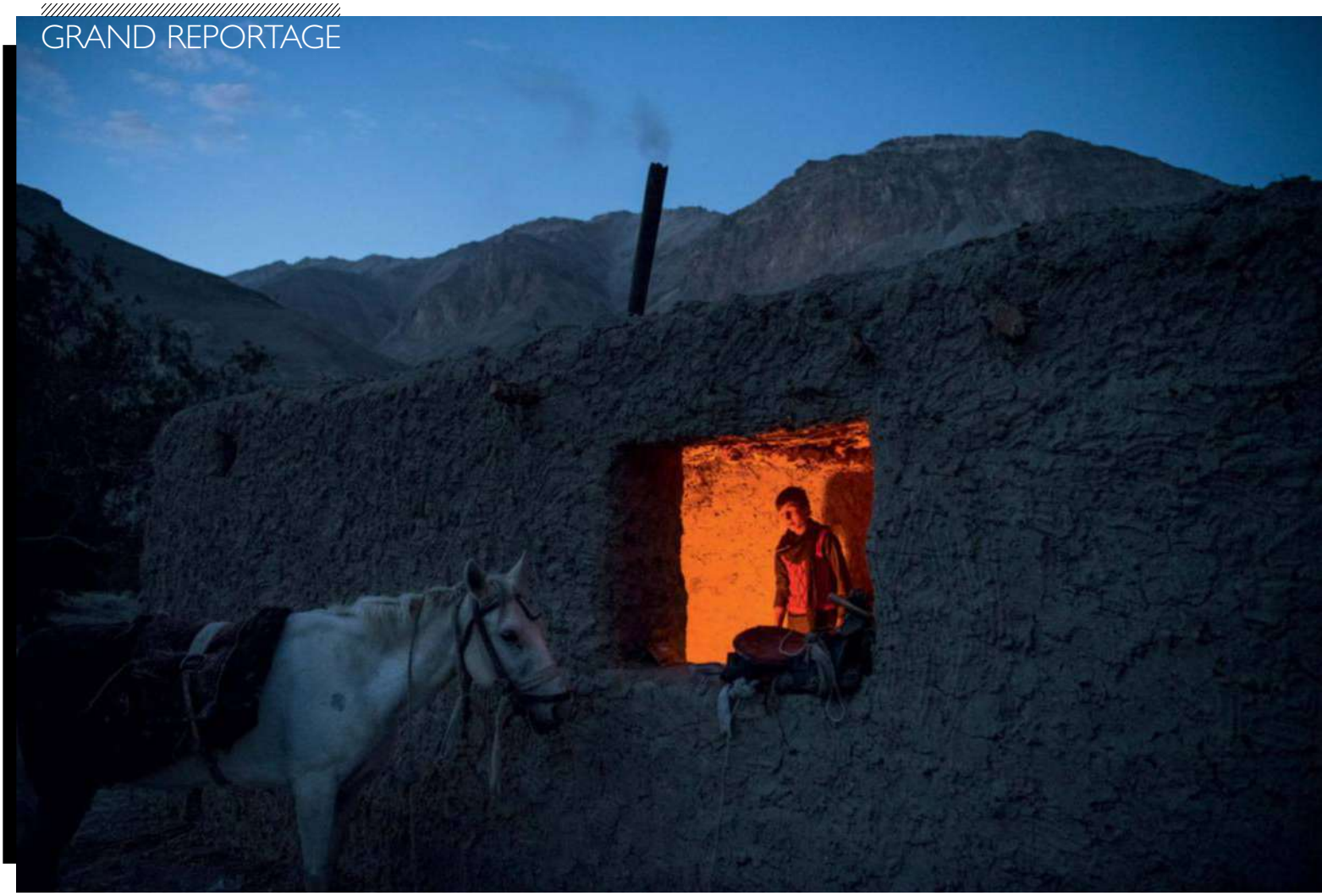


tous le nom du président afghan

Longtemps, les paysans du Wakhan ont regardé les étrangers passer avec leurs piolets et leurs crampons en se demandant ce qui les poussait vers les sommets enneigés : pour se donner autant de mal, ils trouvaient forcément là-haut des trésors, pensaient-ils, fantasmant des cohortes de chevaux et de lapins en or dévalant les glaciers... Dans les années 1960 – donc bien avant la guerre –, les visiteurs affluaient dans cette région du nord-est de l'Afghanistan, venus de Kaboul et même d'Europe. Des alpinistes, souvent. Ou des invités de marque du roi Zaher Chah, qui les amenait chasser le lièvre et le mouflon. Le souvenir des beaux jours a voyagé dans la mémoire des anciens du Wakhan. Et ce territoire oublié a aujourd'hui mieux encore que des lapins en or à offrir à ses habitants : c'est la seule région épargnée par les conflits qui dévastent le pays depuis près de quarante ans.

Marco Polo, au XIII^e^ siècle, célébra la splendeur des paysages verdoyants de l'Hindu Kuch

Comme un petit doigt tendu, une minuscule excroissance en haut à droite sur la carte, le corridor du Wakhan est une étroite bande de terre, glaciale et perchée, héritée du Grand Jeu, la rivalité coloniale et diplomatique qui opposait à la fin XIX^e^ siècle Russie et Grande-Bretagne : ce couloir de 300 kilomètres de long sur vingt à soixante de large, culminant entre 2 500 et 7 000 mètres d'altitude, fut dessiné par les diplomates anglais lors du tracé de l'Afghanistan moderne pour servir de zone tampon entre les deux empires. Il sépare aujourd'hui le Pakistan du Tadjikistan, et partage à sa pointe orientale quatre-vingt-dix-sept kilomètres de frontière avec la Chine. Un contact stratégique dont ce puissant voisin ne sait encore trop que faire. Voie alternative à la principale route de la soie, le Wakhan, parc national depuis 2014, est le domaine des mouflons de Marco Polo, à la superbe robe blanche et brune et aux longues cornes recourbées, des ours bruns et des panthères des neiges, des rivières tumultueuses et des hauts plateaux. Un monde célébré au XIII^e^ siècle par Marco Polo, justement, pour l'opulence des pâtures qui verdissent les pentes de la grande chaîne montagneuse de l'Hindu Kuch. Et un territoire aujourd'hui loin des tourments afghans, protégé par une géographie exigeante et par la nature même de ses paisibles habitants, des Wakhis, d'obédience ismaélienne. Cette branche de l'islam chiite •••



Les bergers savent où faire une halte et se réchauffer à la nuit tombée. Amrali, 19 ans, allume un feu dans ce refuge perché à 4 300 m d'altitude.

«Les talibans ? Ils sont loin de nous et on ignore pourquoi ils se battent»

••• dont le chef spirituel est l'Aga Khan, se défie du sunnisme rigoureux qui domine le reste de l'Afghanistan et plus encore des dévoiements extrémistes des talibans, qui se gardent bien d'ailleurs de pointer le nez dans la région.

Dans cette vallée fertile baignée par le Wakhan-Daria, l'un des bras du fleuve Amou-Daria (l'Oxus de l'Antiquité qu'Alexandre le Grand mit cinq jours à traverser), les villages ont essaimé le long des eaux vertes entre les hautes herbes, les peupliers et les blés mûrs couchés dans le vent du soir. Une rêverie de poète, un décor propice à la contemplation, encadré à l'horizon par les silhouettes monumentales des monts du Pamir, succession de vallées glaciaires, de steppes et de plateaux constamment battus par les vents et coiffés de neiges éternelles. La vie des Wakhis s'équilibre entre ces deux mondes, la vallée où se cultivent l'orge et le blé, et les deux Pamir : le Grand, à l'ouest et le Petit, à l'est. «J'avais quatre ou cinq ans quand j'y suis monté pour la première fois, explique Gurg Ali ("Ali le Loup"), 36 ans, ancien instituteur devenu guide. Et la famille continue chaque été d'y emporter les chèvres et les moutons.» Gurg Ali se raconte en trottant, avalant les pentes et les sentes pierreuses d'un pas vif. Petit homme sec, léger, il bondit en baskets mauves d'une pierre à l'autre, oublieux de l'altitude en chantonnant des airs à la gloire du Wakhan et des belles filles du corridor. D'une passe à l'autre, qu'il connaît par cœur, les chemins arides traversent des maquis odorants et des dunes plantées de graminées, des prairies rases et des plaines de cailloux... Les marmottes abondent, filant en colonnes agiles avec, presque toujours, comme pour amuser la galerie, le retardataire un peu balourd.

Tandis qu'une partie de la famille de Gurg Ali reste dans la vallée pour les moissons, l'autre

accompagne les troupeaux de juin à septembre dans les hautes pâtures, produit du lait qu'elle transforme en *kurut*, un caillou compact de yaourt séché qui se garde au fond des poches, et elle file la laine qu'elle vend aux commerçants afghans. Les Wakhis sont 17 000, selon les dernières estimations officielles, qui n'ont jamais vu la barbe d'un taliban ni la pointe d'un canon. «A l'adolescence, pendant les grandes vacances, je venais passer les mois d'hiver avec les bergers, se souvient Gurg Ali. On vivait coupés du monde à cinq ou six, se partageant le travail et la nourriture. Le soir, on jouait de la musique en se racontant des histoires.» Désormais marié et père de famille, il reste l'hiver à Yur, son village, mais garde la nostalgie de cette époque. Là-haut, même en plein été, les plateaux offrent peu de répit aux bergers. Les arbres sont rares, quelques buissons à peine au bord des cours d'eau, les oiseaux aussi. L'hiver, la neige, durcie par le vent, leur monte jusqu'aux hanches. Pourtant, aucun d'entre eux ne troquerait cette vie âpre pour un confort citadin.

Ronflant et bêlant, les yaks rentrent au campement dans les derniers rayons poudrés

«A part durant mes cinq ans d'armée, je n'ai jamais manqué un été dans le Pamir», assure Khan Mahmad, 60 ans, le chef du campement wakhi de Loop Khal, dans le Grand Pamir, à 5 000 mètres d'altitude. Pendant son service militaire, il fut baladé d'une garnison à l'autre, à Herat, à Kandahar, puis envoyé dans la vallée du Panchir se battre contre les moudjahidin du commandant Massoud, le chef de la résistance aux Soviétiques (puis aux talibans jusqu'en 2001). Adossé à une grosse pierre, en pull élimé et pantalon de ski décoloré, le visage recuit par le vent et le soleil, Khan Mahmad taille distraitement ses ongles de la pointe d'un couteau. «J'aurais dû prendre ma retraite, mais j'ai pensé, allez ! encore une fois, dit-il. Je sais déjà que ça me manquera.» Arrivé en juin avec quatre familles et leurs troupeaux, Khan Mahmad se réjouit de recevoir des visiteurs auxquels il propose pour la nuit une yourte en feutre brun, dont le toit est ouvert en son centre pour laisser passer la lumière et la fumée du foyer. Loop Khal, une quinzaine de yourtes dressées à distance les unes des autres, est son campement préféré : «Il y a de l'eau et les pâtures sont proches.» On entend un petit torrent clair sauter d'une pierre à l'autre dans un repli du terrain. Le reste est aride, la végétation rase laisse passer la poussière, le vent mord les joues desséchées des enfants et leurs mains déjà calleuses. A la mi-journée, les chèvres dévalent les pentes pour venir se faire traire en se poussant de l'épaule et des cornes. Les moutons et les yaks – longue toison et cornes en lyre – partis plus haut, rentrent plus tard, dans les derniers rayons poudrés, en ronflant et bêlant. La transhumance est une nécessité pour les bêtes et un rituel auquel les Wakhis sont attachés. Sa fillette de 2 ans au sein, Sassar Begum lance quelques bouses de yak supplémentaires pour entretenir la braise qui cuit de larges galettes de pain. Comme beaucoup de femmes, elle porte avec ses colliers des clés autour du cou. «Pour mes coffres», crâne-t-elle en désignant l'entassement de malles métalliques, vides pour la plupart. A 25 ans, la belle Sassar Begum aux yeux dorés a quatre enfants : elle aime sa vie ici, elle la préfère même à celle de la vallée, s'y sent plus libre de ses journées rythmées par le soleil, la nuit et la traite. Elle ignore tout de la guerre dans le reste du pays et ne connaît pas le nom du président afghan. «Comment veux-tu que je le sache ?» Elle n'a ni radio ni télé. Khan Mahmad avait une radio mais il l'a vendue. De toute façon, la guerre des talibans ne le concerne pas. «Ils sont loin de nous et je ne sais pas pourquoi ils se battent.» Les vrais sou- ●●●





Guides et bergers, Juma Gul et Amrali connaissent par cœur les sentiers du Wakhan. Ils savent où récolter les petites baies rouges au goût acidulé et où trouver les points d'eau pour que les chevaux et les hommes se désaltèrent après une longue route. Ils font ici escale sur les berges de l'Amou-Daria.



Découvrez notre vidéo en scannant cette page

Retrouvez le mode d'emploi p. 11.

Dans les yourtes du campement de Maqor, des tapis de laine aux motifs chamarrés réchauffent l'intérieur. Selon la tradition, les épouses portent un voile blanc. Celui des jeunes filles est rouge.



Un marchand afghan (à droite) quitte Maqor où il a fait une halte. Voyageant seul à cheval, il est armé d'un vieux fusil (ici entre les mains d'un Kirghiz), en cas de mauvaise rencontre avec un loup.



Dans ce décor lunaire et hostile, les nomades kirghiz cultivent un grand raffinement



Cette fillette pointe son nez hors de la yourte à Maqor, 4 750 m d'altitude. Les lourdes portes de feutre, délicatement brodées, permettent de conserver un peu de chaleur sous les tentes. Cette vie rude, loin de tout dispensaire, n'épargne rien à ces nomades : la mortalité infantile et maternelle est encore très élevée.

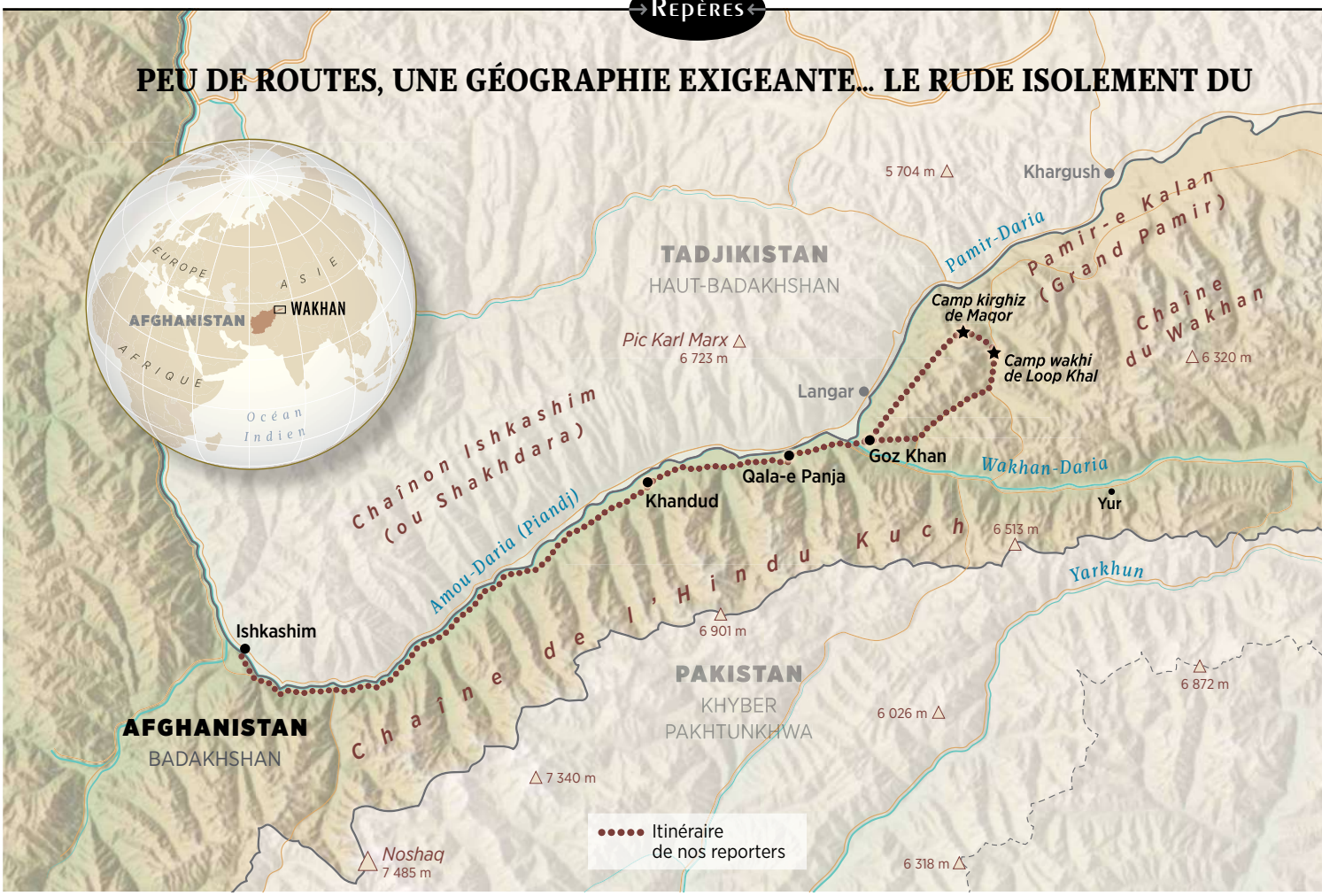
●●● cis du quotidien sont les attaques des loups dont on voit les empreintes aux abords des campements, et la maladie : le premier dispensaire est à quatre jours de marche. Le Wakhan est l'un des territoires les plus isolés au monde, la seule route qui le traverse à fond de vallée, empruntée par de rares véhicules, ne va même pas jusqu'au bout. Le reste se parcourt à pied, ou à cheval. Sous la yourte de Sassar Begum, son jeune frère de 15 ans pleure en silence, roulé sur son *toshak*, un matelas de crin et de toile. D'horribles ulcérations autour de la bouche le défigurent mais personne n'a le temps de l'emmener dans la vallée.

A ces altitudes, les Wakhis cohabitent avec des nomades kirghiz qui, eux, ne redescendent jamais : leur espace vital, leur résidence, ce sont les hautes vallées du Pamir creusées en sillons par la fonte des glaciers, dans lesquelles quatre fois par an, au gré des saisons, ils déménagent leurs campements. Sous leurs grandes yourtes blanches réchauffées par un poêle s'empilent couvertures matelassées et tapis colorés. Eclairée par une minibatterie solaire, celle de Hajji Mahmad Ayyoub, le chef du camp de Maqor, plantée à 4 750 mètres dans le vallon de Baitibut, affiche un confort cosy. C'est avec lui que se négocie l'hébergement des visiteurs et des commerçants qui passent. «A part l'eau, rien n'est gratuit», prévient-il. «Ici, il n'y a que des pierres et du vent», souffle Shakar Bubul, une vieille femme du camp dont le fils est berger, en rajustant sa natte grise. A défaut de connaître son âge, l'ancêtre se juge, en pouffant, «très très vieille».

A côté de leurs hommes en noir, austères et réservés, les femmes kirghizes avancent, spectaculaires, drapées de rouge, chaussées de bottes en cuir noir et coiffées d'un long voile blanc (pour les épouses) ou rouge (pour les jeunes filles) qui claque dans les bourrasques. Elles font de leur corsage un merveilleux petit bazar : clés, perles, boutons en nacre, épingles de nourrice, porte-clés, coupe-ongles, fioles de parfums, miniatures de La Mecque (les Kirghiz sont sunnites), tout est parure. Une coquetterie qui tranche avec cet environnement âpre où les réjouissances sont rares. Chaque vallée accueille une famille et l'on ne se croise que pour les mariages – à condition d'avoir une cen-

Repères

PEU DE ROUTES, UNE GÉOGRAPHIE EXIGEANTE… LE RUDE ISOLEMENT DU



taine de moutons à offrir pour une fiancée. Ici, la vie est suspendue dans le temps, l'actualité n'a pas prise. Hajji Ayyoub avoue qu'à ces hauteurs, on ne se soucie pas de la guerre. Le conflit, qui lui échappe, résulte selon lui du fait que «les gens parlent trop. Nous, on ne se mêle pas.»

Les Kirghiz du Wakhan, qui sont environ 1 500, selon Ted Callahan, anthropologue de l'université de Boston, se sont retrouvés coincés en territoire afghan par la révolution russe de 1917 puis celle de Mao en 1949. Piégés par les frontières, ils sont restés vivre là avec leurs troupeaux de chèvres et aussi de yaks, dont ils tirent une crème épaisse et jaune, une douceur dans cette vie rude qui ne pardonne rien. Nematullah (il est fréquent en Afghanistan d'être désigné d'un seul nom, à la fois prénom et patronyme), père d'une fillette de 2 ans, a perdu à 24 ans deux autres enfants, une fille de 1 an et un fils de 2 mois. «Mirza, mon frère, en a perdu six, il n'en a plus du tout.» Les bébés commencent à tousser et s'éteignent devant leurs parents impuissants. La seule parade, c'est d'en faire d'autres, beaucoup. Malgré l'installation d'un dispensaire à trois heures de cheval, deux femmes de la communauté sont encore mortes en couches cette année dans le camp, dont la sœur de Nematullah. La mortalité maternelle est ici parmi les plus élevées au monde, note Ted Callahan : plus de 4 000 décès pour 100 000 naissances. Quant aux enfants, plus de la moitié meurent avant l'âge de cinq ans, malgré les efforts de vaccination et d'éducation des mères.

Ni police ni prison dans la région : idéal pour les marchands d'opium

Pour pallier le manque de soins et s'affranchir des rigueurs du quotidien, beaucoup de Kirghiz s'adonnent à l'opium, apporté sous forme de boulettes par des marchands afghans qui sillonnent les chemins d'un pas rapide. Le pavot, dont la drogue est tirée, est cultivé plus bas, dans les districts voisins, où le kilo d'opium se vend 12 000 afghanis (environ 140 euros). L'absence de police et de prison dans le Wakhan rend ce commerce sans risque... Hajji Ayyoub affirme cependant que la drogue ne circule plus dans son •••

WAKHAN EST AUSSI LE SECRET DE SA TRANQUILLITÉ



UN COULOIR STRATÉGIQUE

Alexandre le Grand, Marco Polo et les marchands de la route de la soie ont jadis emprunté ce passage étroit (20 à 60 km de large) entre les monts du Pamir et la chaîne de l'Hindu Kuch, parmi les plus hauts sommets du monde. Aujourd'hui enclavée entre Tadjikistan, Pakistan et Chine, cette «queue de poêle» (selon le jargon des géographes) de 300 km environ, est apparue sur les cartes en 1895, résultat d'un traité entre Russes et Britanniques pour servir de zone neutre entre leurs deux empires.

UNE RÉGION TRÈS PEU PEUPLÉE

Officiellement, le Wakhan compte 17 000 Wakhis. Parlant une langue proche de l'ancien perse, ils sont de confession ismaélienne, un courant minoritaire du chiisme. Ils cohabitent avec 1 500 nomades kirghiz. Ceux-ci, qui circulaient autrefois librement dans le Pamir en faisant fi des frontières, se sont retrouvés «coincés» là à la fin du XIX^{e} siècle. Dans les années 1980, la Turquie fut une terre d'asile pour nombre d'entre eux.

UNE OUVERTURE EN LIGNE DE MIRE

L'accès au corridor était fermé jusqu'en 1999. Le gouvernement afghan envisage d'y développer le tourisme et le commerce. La Chine et le Pakistan voisins s'intéressent de près au Wakhan, passage obligé pour se connecter à l'Asie centrale.


1


2


3

Les habitants du corridor, loin de tout, vivent au rythme des saisons et au son de la *demberra*

1. Les Wakhis se réunissent régulièrement lors des mariages et des longues soirées d'hiver pour écouter et jouer de la musique. Dans le village de Sast, sur les rives de la Panj, Imam Daud Hasrat et ses amis comptent parmi les groupes les plus demandés pour les noces. Avec sa *demberra* (guitare d'Asie centrale à deux cordes et long cou), le jeune homme de 20 ans conduit les chants, accompagné d'un *darya*, un tambourin en cuir de veau. Le groupe chante le Wakhan et ses beautés, la nature et l'amour. Une quinzaine de formations similaires égaient le corridor.
2. Cet ânon avait à peine deux mois... Il a pourtant suivi sa mère depuis Goz Khan jusqu'à 5 000 m d'altitude, bravant le dénivelé et le froid. Un âne coûte ici environ 50 dollars : une grosse somme pour les bergers. Jean-Claude (comme nos reporters avaient surnommé l'animal) a heureusement survécu au voyage.
3. A 24 ans, Nematullah a déjà perdu deux enfants, morts d'infections respiratoires.
4. A la saison des moissons, fin août, adultes et adolescents sont réquisitionnés aux champs. Pendant que les plus jeunes gardent les troupeaux.



●●● campement et que l'addiction court surtout dans le Petit Pamir. «On avait un couple malade, il s'est soigné», jure-t-il. «Franchement, la vie s'est améliorée», relativise Abdul Walli, l'autre frère de Nematullah, qui a perdu, lui, quatre de ses enfants. Désormais, tous les gamins du camp partent à l'école le samedi matin, à trois heures de marche, et rentrent le jeudi, confiés entre-temps aux bons soins d'une famille rémunérée par la fondation de l'Aga Khan. Quand Nematullah et Abdul Walli étaient petits, ils faisaient le chemin tous les jours et ils ont quitté l'école à 11 ou 12 ans. Mais jamais ils n'ont songé à quitter leurs vallées. «Qu'irait-on faire en ville, sans instruction ? Ici, au moins, on a le bétail», relève Nematullah, qui n'a d'autre rêve ou aspiration qu'une route pour faciliter les déplacements. Notamment pour aller chercher les réserves (farine, huile, sel, aliments pour bébés…) prédisposées dans la vallée par le Programme alimentaire mondial des Nations unies, avant l'arrivée de la neige.

Les Kirghiz, ajustés à leur monde, ont appris à tirer le meilleur parti du peu qu'il offre, relève Jens Soelberg. Ce jeune ethnobotaniste de Copenhague est venu par deux fois sillonner le Pamir sur les traces d'une expédition danoise de 1896-1897 et a rédigé le premier traité de botanique médicinale locale. Pour lui, c'est cette capacité d'adaptation qui leur permet de tenir ici. «Dans un environnement aussi impitoyable, aussi sec, aussi isolé, aux marges de l'humanité, il n'y a qu'en sachant profiter des rares bienfaits de la nature que l'on peut survivre.» Une raison supplémentaire de protéger cet environnement et ce savoir-faire, insiste-t-il.

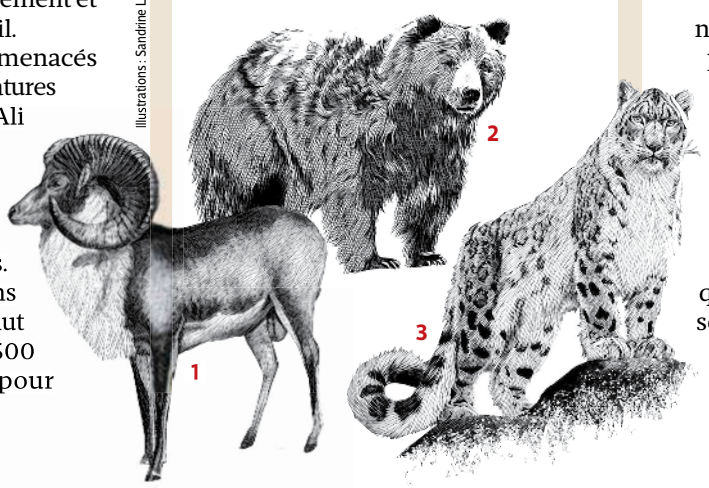
Car ces milieux sont menacés par la hausse des températures et le surpâturage. Gurg Ali le voit bien, été après été : les sommets sont moins blancs que lorsqu'il montait, gamin, avec ses frères. «Les neiges sont de moins en moins éternelles, il faut désormais monter à 5 500 mètres au minimum pour trouver des neiges d'été», confirme Stéphane Ostrowski, biologiste et vétérinaire français, conseiller de la Wildlife Conservancy Society américaine (WCS). Et, ajoute-t-il, «l'hiver, sur les pâturages essorés par la pression du bétail, la neige, moins abondante, ne tient plus.» Des zones sont déjà très abîmées, l'érosion progresse avec de graves conséquences pour la faune sauvage [voir encadré] et pour les troupeaux : «Sous l'effet du réchauffement, l'herbe pousse plus tôt au printemps mais fane aussi plus vite et, dès la fin août, les animaux manquent de pâtures alors qu'il est trop tôt pour redescendre dans la vallée», a remarqué le chercheur. En bas, fin août, la moisson débute à peine. «Si les bêtes commencent à vivre sur leurs réserves en fin d'été, elles sont incapables de résister aux vagues de froid au printemps», explique ce spécialiste de l'Asie centrale qui a déjà observé des «mortalités colossales» dans les troupeaux ces dernières années.

Dès le milieu des années 2000, la fondation Aga Khan, principal acteur humanitaire du corridor, a commencé à promouvoir le tourisme comme alternative économique, offrant des cours d'anglais aux Wakhis et des formations sur l'accueil des visiteurs étrangers. Elle parraine aussi quelques maisons d'hôtes le long du corridor. «On a notamment insisté sur la nécessité d'avoir des toilettes», sourit Juma Gull Sazgar, le jeune représentant de la fondation à Ishkashim, la principale bourgade et porte d'entrée du corridor à l'ouest. «Ils nous ont expliqué qu'un touriste, c'est comme un enfant : il faut tout le temps veiller sur lui, s'esclaffe Gurg Ali. Et c'est vrai !»

Avec la création du parc national du Wakhan, le deuxième du pays après les lacs de Band-e Amir en 2009, le gouvernement afghan et la WCS espèrent que les visiteurs, pour le moment une centaine de randonneurs par an, afflueront vers le corridor et sa biodiversité préservée. 2018 fut prometteuse avec quelque 300 touristes, qui laissèrent en moyenne 500 dollars chacun dans le Wakhan. De quoi relever, pour cer- ●●●

UNE ARCHE DE NOÉ SUR LE TOIT DU MONDE

Le **MOUFLON DE MARCO POLO (1)** et le léopard des neiges sont les rois incontestés du Wakhan. A ces espèces emblématiques s'ajoutent marmottes, **OURS BRUN (2),** loups, lynx ou encore ibex de Sibérie, un bouquetin aux cornes en arcs sculptés… Depuis 2012, la Wildlife Conservation Society (WCS), une ONG américaine, a formé une quarantaine de rangers et installé des pièges photographiques pour documenter l'activité animale. Car cette faune est en danger dans le corridor. La population de **LÉOPARDS DES NEIGES (3)** *(Panthera uncia)* y est estimée à moins de 150 individus (pour 3 000 au total dans le monde). Le félin, redouté des bergers qui évitent de prononcer son nom de peur de l'attirer, a longtemps été la cible des contrebandiers, qui les chassent pour leur peau et leurs os, utilisés dans la pharmacopée chinoise. Mais la formation des policiers et la sensibilisation de la population ont permis de réduire la menace, selon la WCS. L'ONG conduira au printemps 2019 de nouvelles études et un plan de protection du bétail avec l'installation d'enclos. Reste le réchauffement climatique : à ces hauteurs, «c'est une lutte permanente pour la survie entre espèces», note le biologiste Stéphane Ostrowski. L'herbe se raréfiant en altitude, bouquetins et mouflons, en manque de pâture, redescendent dans la vallée plus tôt dans l'année pour se nourrir. Ils s'exposent alors davantage à leurs prédateurs (léopards, loups).



Illustrations : Sandrine Lucas

NOUVEAU

OPEL COMBO LIFE

À partir de

129 €/mois(1)

LLD SUR 37 MOIS
SOIT 36 LOYERS DE 129 €
APRÈS UN PREMIER LOYER MAJORÉ DE 1 700 €.
ENTRETIEN COMPRIS
SOUS CONDITION DE REPRISE
PRIME À LA CONVERSION GOUVERNEMENTALE DÉDUITE

EURO 6D-TEMP
MOTEURS



OPEL FRANCE RCS Nanterre B 342 439 320

AUTOBEST 2019

INTERNATIONAL engine of the year awards 2018
Presented by engine technology international magazine

Catégorie 1-1.4 litre
1.2 Trois cylindres Turbo (Groupe PSA)
Engine Technology International magazine
www.ukimediaevents.com/engineoftheyear

L'AVENIR APPARTIENT À TOUS

Engine of the year awards 2018 = Moteur de l'année 2018. www.autobest.org (1) Exemple pour une location longue durée (LLD) sur 37 mois et 30 000 km pour le Nouveau Opel Combo Life Essentia 1.2 110ch L1H1. **1er loyer majoré de 1 700 € exigé à la livraison, puis 36 loyers de 129 €**, dont 1€ par mois pour la prestation facultative d'entretien comprenant la prise en charge des 2 premiers entretiens périodiques. Prestation souscrite auprès d'Opel France – SAS au capital de 12 939 625 € - Siège social : 7 rue Henri Sainte Claire Deville 92500 Rueil-Malmaison. R.C.S Nanterre B 342 439 320. Montants exprimés en TTC (hors assurances). Restitution en fin de contrat avec paiement de frais de remise en état standard et km supplémentaires. Sous réserve d'acceptation du dossier par Opel Financial Services, nom commercial de Opel Bank, SA au capital de 101 929 642 € - RCS Nanterre 562 068 684 - Immatriculation ORIAS N°07009184 (www.orias.fr). **Offre non cumulable, réservée aux particuliers non imposables, sous condition de reprise, valable pour toute commande d'un Opel Combo Life neuf, tarif au 30/11/2018, commandé jusqu'au 31/03/2019 auprès du réseau Opel participant et sous réserve de bénéficier de la prime à la conversion gouvernementale (conditions sur https://www.service-public.fr ou https://www.primealaconversion.gouv.fr).**

Modèle présenté : Combo Life Innovation 1.2 Diesel 110 ch avec options peinture métallisée et jantes 17 pouces, 1er loyer majoré de 1 700 €, puis 36 loyers de 209 €, entretien compris.

Conso mixte gamme Combo Life (l/100 km) NEDC : 4.1/5.7 et émissions mixtes CO2 (g/km) NEDC : 105/119.



Tadj a 27 ans : sa génération est la première à quitter ces montagnes pour étudier à Kaboul

Avant la construction de ce pont, financé par la fondation Aga Khan, la rivière Amou-Daria était infranchissable pendant l'hiver (de novembre à juin).

●●● tains habitants, le revenu moyen, qui est de trois dollars par jour, note Stéphane Ostrowski. C'est d'ailleurs le projet, tout juste signé, que l'Union européenne a confié à la WCS : identifier les alternatives à l'élevage pour soutenir les communautés. «Après le départ des Russes, en 1989, le pays est devenu de plus en plus pauvre, se souvient Gurg Ali. Les Russes, c'était le bon temps. Ils nous apportaient à manger, des médicaments... ils ont même prolongé la route et construit des ponts. Après, tout est devenu cher ici, on ne trouvait rien à manger.» L'Armée rouge avait installé trois bases sentinelles dans le Wakhan au début des années 1980 pour garder la lisière sud de l'empire soviétique. Mais elles n'ont jamais tiré un coup de canon. Plus tard, les hommes de Massoud ont planté un champ de mines pour prévenir le passage, improbable, de talibans venus du Pakistan, qui se sont bien gardés de s'approcher. Récemment, certains ont tenté des incursions non loin d'Ishkashim, mais Kaboul a rapidement envoyé ses forces les pilonner. Quant au voisin tadjik, il veille à l'étanchéité de sa frontière tout comme, à l'est, la Chine, qui garde jalousement la sienne. L'an dernier, elle a décidé de financer une présence militaire afghane pour prévenir tout passage de rebelles de la minorité musulmane ouïgoure. Pas de quoi perturber la vie tranquille du corridor. «Tout le monde se connaît ici, un intrus serait vite identifié», glisse Gurg Ali. Surtout s'il ne parle pas le wakhi.

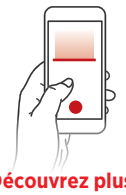
LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER POUR PARTIR

COMMENT SE RENDRE DANS LE WAKHAN ?
La seule voie d'accès étant le Tadjikistan, il faut se munir d'un visa tadjik, en plus du visa afghan. De Douchanbé, compter une vingtaine d'heures pour gagner par la route la ville frontalière d'Ishkashim, point de départ de toute exploration du corridor. Sur place, un permis obligatoire (20 à 50 US$) est délivré. Prévoir une dizaine de photos d'identité pour la bureaucratie afghane.

COMMENT VISITER ?
De petites auberges confortables sont disponibles à Ishkashim et le long de la route. On y sert aussi à manger. Les prix, fixés par le gouvernement afghan, ainsi que les trajets en voiture sont non négociables.

AVEC QUI PARTIR ?
Il est indispensable de louer les services de guides accompagnés d'ânes et de chevaux pour porter les équipements et franchir les rivières. A Ishkashim, des agences mandatées par la fondation Aga Khan organisent ce type d'expéditions.

À SAVOIR
Pour grimper dans le Pamir, il faudra tout prévoir : nourriture, tentes et pharmacie de base (mal des montagnes). On pourra compléter son équipement à Ishkashim.



Découvrez plus de photos en scannant cette page

Retrouvez le mode d'emploi p. 11.

Quoique isolé et délaissé par le pouvoir central, le Wakhan se sent «100 % afghan». La vieille génération a servi dans l'armée jusqu'aux années 1980. «On vote aux élections et après, ils nous oublient», regrette Tadj Mohamad Qaderi, 27 ans, étudiant en droit à l'université de Kaboul, en vacances chez son père, fermier. Ce beau jeune homme en veston est représentatif d'une nouvelle génération, la première à étudier hors du corridor, poussée par des parents illettrés. Avec lui, ils sont 170 à Kaboul, d'autres vont à Fayzabad, la capitale provinciale du Badakhshan, ou à Herat, dans l'Ouest. Diplômé, Tadj reviendra, dit-il, «servir la communauté. C'est à nous de nous occuper de notre territoire.»

Gurg Ali a appris l'anglais avec la fondation de l'Aga Khan et guide désormais les expéditions scientifiques comme celles de Jens Soelberg. Il a fini en 2009 par aller voir les sommets de plus près : avec Malang Darya, guide et gloire locale en veste bleu électrique, ils furent de la première cordée afghane à conquérir le Noshaq, le toit de l'Afghanistan, à 7 485 mètres. Depuis, ils n'ont pas jugé nécessaire d'y retourner : «Il n'y a rien là-haut !» dit-il en riant. L'été dernier, Hanifa Yousoufi fut la première Afghane à réaliser l'ascension. Il n'y avait pas de lapin en or. Le vrai trésor du Wakhan, c'est cette paix dont jouissent ses habitants, quand le reste du pays s'enfonce dans le chaos. ■

Anne Chaon

MEMBRE DE STAR ALLIANCE

De quels moments vous souviendrez-vous dans 40 ans ?

#SayYesToTheWorld*

*Dites oui au monde



Lufthansa



Volkswagen et DDB Paris remportent le 32e Grand Prix de la Publicité des Marques Magazine.
Une campagne autour de l’innovation à l’image d’un média qui, lui aussi, sous forme numérique ou sur papier, ne cesse d’innover pour s’adapter à son temps et gagner des lecteurs. www.grandprixdelapubmagazine.fr

GEO

40 ANS
DE REGARDS SUR LE MONDE

Par Eric Meyer, rédacteur en chef

VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS LE NUMÉRO ANNIVERSAIRE des 40 ans de GEO. Un second temps fort interviendra le 13 mars, avec la publication d'un numéro exceptionnel de GEO Collection, dont nous vous proposons ici un extrait. Dans GEO Collection, vous pourrez admirer les quarante photos les plus marquantes de l'histoire du magazine. De la première en 1979 (le Rocher d'or en Birmanie), jusqu'à la quarantième en 2018 (un iceberg magnifique dans l'est du Groenland), vous découvrirez les images qui ont construit la mémoire de GEO, ce que sont devenus les lieux où elles avaient été prises et les situations qu'elles évoquaient. Vous aurez aussi le plaisir de lire nos entretiens avec nos photographes fidèles et les meilleurs passages des récits de voyage que tant d'écrivains célèbres (J. M. G. Le Clézio, Sylvain Tesson, Nicolas Bouvier, Rick Bass, etc.) ont publiés dans nos pages. Enfin, clin d'œil à l'histoire, un éditorial des trois rédacteurs en chef qui ont dirigé le magazine avant moi et bâti ce regard très particulier sur le monde qu'est celui de GEO. L'un de mes prédécesseurs, Jean-Luc Marty, un jour, l'avait résumé de ce juste raccourci :

«GEO, C'EST LE MONDE TEL QU'ON LE RÊVE,
ET LE MONDE TEL QU'IL EST.»







GEO COLLECTION SPÉCIAL 40 ANS, EN VENTE LE 13 MARS



1979 – 1989

LA BIRMANIE DERRIÈRE LE RIDEAU D'OR

AVRIL 1979 – N° 2

Reporters : Hiroji Kubota (photo) et Murray Sayle (texte)

A l'occasion d'un reportage en Birmanie, notre reporter découvre un pays en butte à la rébellion de ses minorités, très fermé et difficilement accessible aux journalistes. Sur place, il a la surprise de constater combien cette nation, alors une république socialiste, reste attachée à ses traditions bouddhistes. En témoigne la ferveur qui entoure le Rocher d'or, dans le sud, lieu de pèlerinage que l'on atteint à l'époque au prix de onze kilomètres à pied sur une mauvaise route. Quarante ans et une dictature militaire plus tard, la Birmanie a ouvert ses portes et accueille les touristes. Pour parvenir au Rocher d'or, ils bénéficient depuis peu d'un confortable téléphérique. La route vers la démocratie, elle, est encore longue, le pays restant marqué par l'intolérance religieuse et une violence extrême à l'encontre de certaines minorités.



Hiroji Kubota / Magnum



François Lochon / Gamma



1979 - 1989

DES PAPOUS QUI EN PINCENT POUR LE PAPE

NOVEMBRE 1984 – N° 69

Reporters : François Lochon (photo) et Erich Follath (texte)

Des fidèles en tenue de guerrier accueillent le pape Jean-Paul II lors de sa visite à Port Moresby, la capitale de Papouasie-Nouvelle-Guinée, en 1984. Pour le reporter de GEO, qui s'y trouvait à la même époque, tout est alors source d'étonnement, tant cet Etat, indépendant depuis neuf ans à peine, a su concilier tribalisme et modernité. En ville, Erich Follath remarque que «de jeunes autochtones en jean et baskets passent le plus clair de leur temps devant des jeux électroniques». Avant d'ajouter : «A soixante kilomètres de là, leurs parents, armés d'arcs et de flèches, perpétuent leurs coutumes millénaires.» Une situation qui n'a guère évolué depuis : 85 % de la population papouasienne vit dans des villages. Et, dans les plus reculés, perdurent polygamie, sorcellerie et affrontements tribaux.



Bruno Barbey / Magnum Photos



1989 – 1999

LES SECRETS CRUELS DU MARCHÉ DU THON

JUIN 1994 – N° 184

Reporters : Bruno Barbey (photos) et Pierre Gaillard (texte)

Lorsque cette photo a été prise, il y a vingt-cinq ans dans l'ancien marché aux poissons de Tsukiji, à Tokyo, le thon rouge était déjà roi. Notamment celui de l'Atlantique, *Thunnus thynnus*, pêché entre autres en Espagne où se pratiquait, et se pratique encore, la madrague, une pêche ancestrale. Nos reporters purent voir les thons acculés dans des filets, puis hissés à bord des bateaux via des crochets reliés à un treuil. Une méthode cruelle, mais rentable en raison des prix élevés consentis par les Japonais amateurs de sushis. Début 2019, à Tokyo, un spécimen de 278 kilos de l'espèce *Thunnus orientalis* (thon rouge du Pacifique) s'est vendu 2,7 millions d'euros. Un record. Menacé par la surpêche puis protégé par des quotas depuis une dizaine d'années, le thon rouge de l'Atlantique, quant à lui, donne désormais des signes de rétablissement.



Jean-Claude Coutausse



1989 - 1999

IMMERSION VAUDOUE EN HAÏTI

MAI 1998 – N° 231

Reporters : J.-C. Coutausse (photos) et C. Najman et E. Honorin (texte)

Cette prêtresse vaudoue, la mambo, prend un «bain de chance» dans la boue du bassin Saint-Jacques, dans le village haïtien de Plaine-du-Nord. Possédée par Ogoun, divinité du fer et de la guerre, elle espère s'attirer sa puissance et sa protection. En 1998, nos reporters ont partagé le quotidien de fidèles de cette religion et découvert un culte vivant, qui imprègne bidonvilles comme quartiers riches, loin de la caricature que l'on en fait souvent. Dans l'île la plus pauvre des Caraïbes, selon la croyance vaudoue, les humains ne sont jamais seuls : des esprits les accompagnent toute leur vie. Ces dieux, nés en Afrique de l'Ouest, sont arrivés dans les cales des navires négriers à partir du XVII^e siècle. Vingt ans après ce reportage, la vie des Haïtiens reste influencée par ce culte, qui compte cinquante millions d'adeptes dans le monde.

LE RÊVE INACHEVÉ DE LA TRANSAMAZONIENNE

JANVIER 2003 – N° 287

Reporters : Pascal Maitre (photos) et Pierre Delannoy (texte)

Quel challenge ! Il y a seize ans, nos reporters entraînaient les lecteurs dans une traversée de l'Amérique du Sud d'est en ouest, d'un océan à l'autre. Partis de Recife (Brésil) sur la côte Atlantique, ils touchaient, au terme d'un raid de 10 000 kilomètres en six semaines, les rives du Pacifique. Sur leur parcours, l'impressionnante route transamazonienne, tranchée à vif dans la forêt primaire jusqu'à la frontière avec le Pérou. A l'époque où nos journalistes l'ont empruntée, cet axe géant, mis en chantier une quarantaine d'années plus tôt sous la dictature militaire, était encore inachevé. Et il le reste aujourd'hui : ce projet, censé diminuer l'isolement des régions reculées et favoriser le développement économique, s'est transformé en désastre. Des tronçons entiers sont toujours en terre battue et d'autres demeurent impraticables.



Pascal Maitre



RITE DE PASSAGE DANS LE BLIZZARD MONGOL

DÉCEMBRE 2006 – N° 334

Reporter : Hamid Sardar
(texte et photos)

Horik a 14 ans et un visage de lutin. Il mène ses bêtes dans la tempête comme un grand, jusqu'aux berges de la rivière Bos, territoire sacré de Mongolie où sont inhumés les chamans de sa tribu. Pour ce jeune Tsaatan («ceux qui vivent avec les rennes»), la transhumance annuelle est aussi un voyage initiatique. Un rite de passage à l'âge adulte, qui sera accompli quand il aura franchi le col de Koskolgonduk, l'une des plus délicates étapes du périple, et appris à dialoguer avec les esprits, ainsi qu'à chasser la zibeline. «Quel avenir pour ce garçon ?» s'interrogeait dans GEO le photographe Hamid Sardar qui, il y a treize ans, avait suivi Horik et les siens. En 2019, il reste environ 200 Tsaatan, qui élèvent toujours des rennes, mais se sont aussi tournés vers le tourisme, vendant leur artisanat et proposant des hébergements sous yourte.



Hamid Sardar



Chen Bixin



2009 - 2019

L'ÉCOLE DU BOUDDHISME SOUS L'ŒIL DE PÉKIN

MARS 2014 – N° 421

Reporters : Chen Bixin (photos) et Nicolas Ancellin (texte)

Un novice plongé dans des textes sacrés : ces instants de ferveur tranquille faisaient partie du quotidien de Larung Gar, la plus grande université du bouddhisme tibétain au monde, lorsque nos reporters s'y sont rendus, en 2013. A 4 000 mètres d'altitude, dans les montagnes chinoises du Sichuan (qui appartiennent au Tibet «historique»), ils ont découvert une «ruche paisible» où vivaient 10 000 disciples. Mais depuis, et après quinze ans de relative tolérance, Pékin a décidé de mettre au pas cette institution qu'elle considère comme un foyer de dissidence. Entre juillet 2016 et avril 2017, une vaste opération de démolitions et d'expulsions a été menée. Objectif : réduire de trois quarts le nombre d'étudiants, qui aurait entre-temps atteint les 20 000. Désormais, ce lieu est placé sous haute sécurité et interdit aux étrangers.



Beth Moon



2009 - 2019

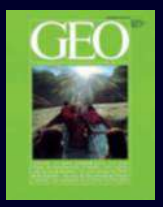
DE NOBLES GÉANTS QUI FORCENT LE RESPECT

DÉCEMBRE 2015 – N° 442

Reporter : Beth Moon (photos)

Branchages tordus aux airs de silhouettes humaines, racines majestueuses étreignant le sol… Certains arbres portent le poids des siècles et abritent une vie foisonnante. D'autres sont rares, tel ce dragonnier endémique de l'île de Socotra, au Yémen. Cette allure de parapluie retourné lui vient d'une adaptation à son environnement aride : en redressant ainsi ses branches, il capte le maximum d'humidité de la brume. Faux fromagers des ruines d'Angkor (Cambodge), ifs du jardin botanique de Wakehurst Place (Angleterre), géants du parc national de Séquoia (Californie)… Fascinée, la photographe américaine Beth Moon expliquait à GEO en 2015 parcourir le monde depuis plus de dix ans en quête de spécimens remarquables. Son livre *les Plus vieux arbres* est sorti en France en septembre dernier (éd. Museo, 2018).

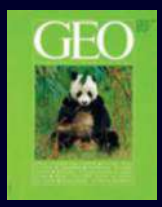
GEO 40 ANS
DE REGARDS SUR LE MONDE



1979



1980



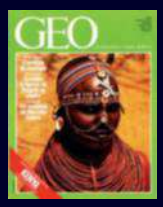
1981



1982



1983



1984



1985



1986



1987



1988



1989



1990



1991



1992



1993



1994



1995



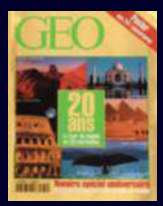
1996



1997



1998



1999



2000



2001



2002



2003



2004



2005



2006



2007



2008



2009



2010



2011



2012



2013



2014



2015



2016



2017



2018


SÜDTIROL
Le Sud-Tyrol cherche
les authentiques.
Le Sud-Tyrol vous cherche.
Découvrez les Alpes italiennes. Cet été, cap sur une région d'exception, le Sud-Tyrol et ses majestueuses Dolomites. En randonnée, VTT ou escalade, découvrez une autre facette de l'Italie, ensoleillée toute l'année, et relaxez-vous dans nos nombreux spas et restaurants.
suedtirol.info/ete

GEO

40 ANS
DE REGARDS SUR LE MONDE



1 SÉJOUR D'UNE SEMAINE
AU COSTA RICA
POUR **2** PERSONNES

Entre plages de rêve, volcans et forêts tropicales, le Costa Rica est une destination qui séduira les petits comme les grands aventuriers en quête d'authenticité.
Valeur : 6 000 €*

WWW.VISITCOSTARICA.COM/FR



1 SÉJOUR D'UNE SEMAINE
À MARRAKECH
POUR **2** PERSONNES

À proximité de la place Djemaa El Fna, vivez une expérience de club inédite et profitez des services dédiés du Club FTI Privilège Les jardins de l'Agdal 5* à Marrakech.
Valeur : 2 000 €*

WWW.FTI.FR

OCÉAN PACIFIQUE

OCÉAN ATLANTIQUE

Comment participer ? *Jouez jusqu'au 29 septembre 2019 !*

Par SMS au 74400 en envoyant le code correspondant à la destination que vous avez choisie. (0,75 € par envoi + coût d'un SMS. 3 SMS maxi). Par exemple : envoyez GEO1 pour tenter de gagner un séjour au Costa Rica.

Par téléphone au 08 92 12 37 72 Service 0,50 €/min + prix appel

Ou sur GEO.FR et retrouvez plein d'autres lots à gagner !

Jeu du 27 février au 29 septembre 2019. Détails et restrictions : voir règlement. Visuels non contractuels.

*La valeur des séjours est donnée à titre indicatif. Les séjours sont à gagner en tirage au sort. Extrait du règlement : Le règlement du jeu est disponible et peut être obtenu sur simple demande à l'adresse du jeu : PRISMA MEDIA – service Partenariats et Jeux – 13 rue Henri Barbusse 92230 GENNEVILLERS ou par mail à l'adresse : reglementsjeux@prismamedia.com, en précisant les nom et numéro du magazine, et le nom du jeu. Les informations communiquées sont indispensables au traitement des participations aux jeux Prisma Média et sont transmises aux prestataires les traitant ainsi qu'aux partenaires commerciaux de Prisma Media. A défaut, ladite participation ne pourra être prise en compte. En application de la loi du 6 août 2004, les participants ont le droit de s'opposer à ce que les données les concernant soient utilisées à des fins de prospection commerciale. Ces données peuvent également donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Prisma Media.

Tentez votre chance et embarquez pour une destination de rêve !

Découvrez l'intégralité du jeu en scannant cette page. Retrouvez le mode d'emploi p.11.







© Sébastien Goujaud

1 SÉJOUR DE 2 SEMAINES À BALI POUR 1 PERSONNE

Randonnez au cœur de l'archipel indonésien et découvrez les volcans sacrés, les rizières en terrasses, les plages de sable blanc, sans oublier les mille et un temples…
Valeur : 2 545 €*

WWW.ALLIBERT-TREKKING.COM

OCÉAN INDIEN

OCÉAN PACIFIQUE



© The Residence by Cenizaro



© Oman Air

1 SÉJOUR D'UNE SEMAINE À ZANZIBAR POUR 2 PERSONNES

Envolez-vous avec la compagnie aérienne Oman Air qui est régulièrement distinguée pour la qualité de ses prestations. Et profitez de l'hôtel The Residence Zanzibar bordé par une plage immaculée. Vous trouverez un monde de détente divin, d'hospitalité sur mesure et d'élégance.
Valeur : 3 820 €*

WWW.CENIZARO.COM **WWW.OMANAIR.COM**



Souvenir d'icebergs

Croisière au milieu des glaces, selfie devant la banquise en train de fondre… Des milliers de touristes se ruent sur les paysages arctiques. Un photographe témoigne de ces nouveaux rituels en terres extrêmes, rendus possibles par le changement climatique.

PAR CYRIL GUINET (TEXTE) ET MARCO ZORZANELLO (PHOTOS)





A Saint-Lunaire-Griquet, dans une cabane pavoisée du drapeau de Terre-Neuve-et-Labrador (Canada), ce jeune garçon casse les prix : 3,30 € le sachet de glace.

Marco Zorzanello / ulixes Pictures avec le support de la Fondation Yves Rocher.



Entraînement de football à Qeqertarsuaq (Groenland). Le stade le plus au nord de l'île a la chance de posséder un terrain en pelouse synthétique, grâce à l'aide d'un mécène danois. Un luxe qui permet à cette petite localité (1 000 habitants) d'accueillir la phase finale du championnat groenlandais, durant laquelle huit équipes s'affrontent en une semaine.

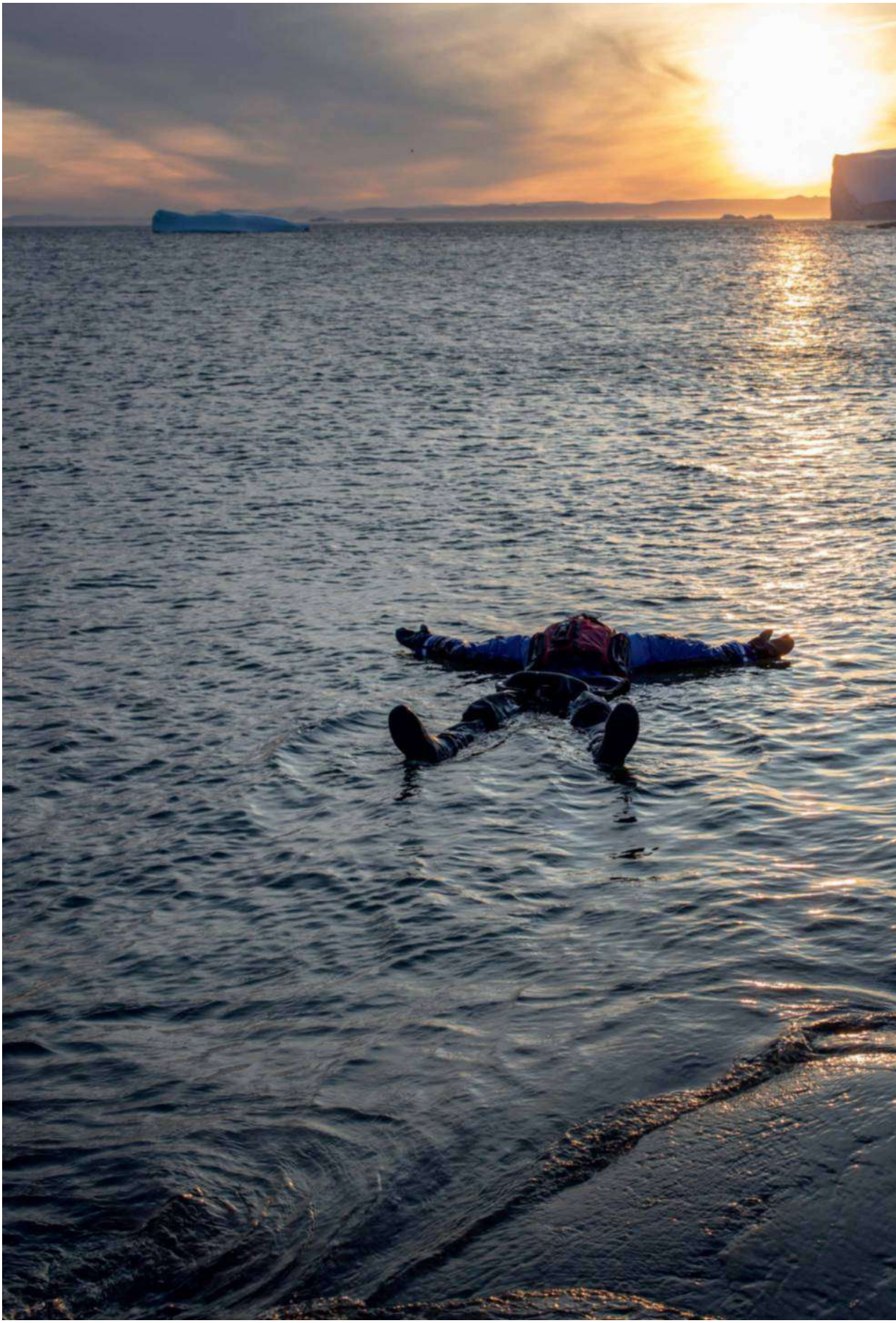


Cet habitant de Saint-Lunaire-Griquet, au Labrador, exhibe sa «prise» : un fragment d'iceberg qu'il va pouvoir vendre pour quelques dollars canadiens sous forme de glace pilée. Celle-ci est appréciée car, naturellement plus comprimée, elle se liquéfie plus lentement.



Consommation personnelle : à l'aide d'une épuisette, ce pêcheur canadien de St. Anthony tente d'attraper un fragment d'iceberg prisonnier des rochers. Il compte rafraîchir son whisky avec des glaçons d'eau pure, entièrement déminéralisée par la glaciation.







Moment de sérénité après l'effort, à Ilulissat (Groenland) : un touriste fait la planche sur les flots glacés (même en été la température de l'eau reste comprise entre – 1,1 °C et 6,5 °C) tandis que le soleil se couche à l'horizon. «Aziz venait d'Arabie saoudite, précise Marco Zorzanello. Il avait passé la journée à faire du kayak au milieu des glaces.»


Northland Discovery
Boat Tours
Iceberg, Whale & Seabird Tours
Reservations: (709)454-3092
GAFFER III











A St Anthony (Terre-Neuve-et-Labrador), ce petit bateau, qui peut transporter jusqu'à 45 personnes, propose des balades de deux heures au milieu des icebergs pour une quarantaine d'euros. L'occasion pour les touristes d'approcher les nombreux blocs de glace échoués au large pendant la saison estivale. Et bien sûr, de faire des selfies.



Andrea Rosset

MARCO ZORZANELLO | PHOTOGRAPHE

Il aurait dû être archéologue mais la passion de la photo a été la plus forte. Depuis sa reconversion, Marco Zorzanello, 40 ans, promène son objectif partout dans le monde pour documenter les effets du réchauffement climatique, avec une ironie proche de celle des films de Fellini. Son, travail, intitulé Snow-Land, *a remporté le prix Photo de la fondation Yves Rocher en 2018.*

L'hiver n'est plus ce qu'il était. Le photographe italien Marco Zorzanello avait pu le constater lors d'un séjour dans les Dolomites, en décembre 2015. Dans le grand massif alpin du nord de l'Italie, jadis, les premiers flocons tombaient dès novembre. Aujourd'hui, il faut attendre janvier. Et l'épais manteau blanc qui tenait jusqu'au mois d'avril disparaît à présent à la fin mars. Une catastrophe pour cette région dépendante économiquement de millions de touristes chaque année ? Pas le moins du monde, au contraire. Le flux touristique augmente. Un miracle rendu possible par la réaction des administrations publiques et des organismes privés qui ont purement et simplement reconstitué l'hiver. Les Dolomites abritent aujourd'hui 1 200 kilomètres de pistes de neige artificielle pouvant accueillir 630 000 skieurs à l'heure. En découvrant les longues lignes blanches et glacées qui balafrent les massifs verdoyants, Marco Zorzanello a décidé de montrer comment le changement climatique transforme nos rêves de vacances. Et de traquer les stratagèmes mis en œuvre par certaines régions du monde, polaires en particulier, pour faire face à l'effondrement économique, social et culturel accompagnant ce bouleversement qui entraîne disparition de ressources et migration de populations. Son enquête l'a mené jusqu'à 250 kilomètres au nord du cercle polaire arctique, où la transformation est particulièrement visible.

GEO Vous vous êtes rendu dans la baie de Disko, au Groenland, et dans la province canadienne du Labrador, deux régions sur la ligne de front du réchauffement climatique. Qu'avez-vous constaté ?
Marco Zorzanello A Terre-Neuve-et-Labrador, partie du Canada située à l'extrême est du continent nord-américain, où j'ai séjourné en juillet dernier, j'ai pu noter des températures bien plus élevées par rapport aux standards saisonniers. A St. Anthony, par exemple, pendant la journée, il faisait une vingtaine de degrés. Au Groenland, Nuuk, la capitale, et Ilulissat, deux villes de la côte ouest, ont vu le thermomètre osciller entre 10 et 15 °C de mi-août à septembre, alors que d'habitude les moyennes se situent entre 5 et 10 °C. Sur place, tout le monde m'a confirmé que la saison estivale était plus longue et plus chaude qu'avant.

Fonte de la banquise et de la calotte glaciaire, montée des eaux… Comment les populations appréhendent-elles ces phénomènes ?
Les Terre-Neuviens sont inquiets. Chez eux, non seulement l'été 2018 a été très chaud, mais ils constatent depuis dix ans déjà une hausse du niveau de l'océan. Autre danger : les ours polaires. La banquise, leur habitat naturel où ils chassent le phoque, fond de plus en plus tôt dans l'année, ce qui les pousse à se rapprocher dangereusement des villages. Beaucoup de gens m'ont montré des vidéos sur leur téléphone portable où l'on voit des ours rôder autour des habitations pour chercher de la nourriture. Les Groenlandais, eux, redoutent plus particulièrement les morceaux de glacier, plus gros et plus nombreux que dans le passé, qui s'effondrent dans l'océan et provoquent des minitsunamis. Leur présence au large, même en plein été, rend la navigation plus dangereuse pour les petits bateaux de pêche. Cependant, dans les deux régions, les gens ont tendance à minimiser ces problèmes auxquels ils sont déjà habitués. Et beaucoup vivent ces bouleversements climatiques – l'été plus long, la température plus clémente – comme une opportunité.

Concrètement, comment s'adaptent-ils ?
Dans le sud-est du Groenland, l'herbe commence à pousser sur des terres qui restaient jusque-là gelées en permanence. Certains pêcheurs se sont transformés en agriculteurs et ont planté des pommes de terre. Et puis, il y a l'activité •••

Au Groenland, les chiens de traîneau tirent plus de touristes que de chasseurs



1% FOR THE PLANET — PARTENAIRE MEDIA

UshuaïaTV

[MOIS ÉVÈNEMENT EN MARS]

PÔLES POSITION

À LA DÉCOUVERTE DES EXTRÉMITÉS DE LA PLANÈTE !

© Under the pole - Evrard Wendenbaum

AU PROGRAMME :

Les inédits **Polar Quest**
Paul-Emile Victor : j'ai horreur du froid
Objectif Thulé : une aventure photographique
Mais aussi **Groënland : les murmures de l'Arctique**
Les visages de l'Arctique - Lumières sous l'Arctique
Et bien d'autres

www.ushuaiatv.fr

CANAL canal 88 | bouygues canal 120 | orange canal 126 | free canal 204 | SFR canal 175 | Molotov.TV

PROGRAMMES EGALEMENT DISPONIBLES **EN REPLAY.**

●●● minière. Le secteur le plus controversé dans ce territoire qui appartient au Danemark. Les terres libérées des glaces sont en effet riches en uranium et en terres rares – des minerais utilisés dans la fabrication de produits de haute technologie comme les batteries. Or les techniques d'extraction sont très polluantes. Dans la région s'est aussi développé le commerce de «l'eau pure» issue des icebergs. De petits vendeurs proposent des bouteilles d'un litre à trente ou cinquante euros. Et des chasseurs d'icebergs professionnels, à bord de leur chalutier, harponnent les blocs de glace à la dérive pour les revendre aux brasseurs de bière ou aux distillateurs de vodka qui font de cette eau un argument commercial.

Mais c'est le tourisme qui se développe le plus. A l'aéroport d'Ilulissat, les agences se sont multipliées. Elles proposent des randonnées en raquettes, des balades en hélicoptère et des excursions vers le Grand Nord groenlandais. C'est toute l'économie du territoire arctique qui est chamboulée, mais aussi le mode de vie et les traditions des autochtones : depuis 2000, les hôtels ont poussé comme des champignons autour d'Ilulissat. Les bateaux de pêche se transforment en navettes pour touristes, les maisons typiques aux façades multicolores proposent des hébergements, les chiens de traîneau tirent davantage de touristes que de chasseurs...



Autre curiosité du tourisme du froid photographiée par Marco Zorzanello : le musée Perlan à Reykjavík (Islande) propose une grotte de glace artificielle, la première fabriquée par l'homme.

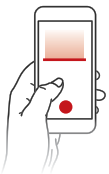
D'où viennent ces touristes que l'on voit sur vos images se prendre en photo, avec un iceberg en arrière-plan, comme pour dire «j'y étais avant que la glace ne disparaisse à jamais» ?
A Terre-Neuve, j'ai surtout croisé des Canadiens et des Américains. Sur les paquebots de croisière, des Asiatiques, Chinois et Japonais... Au Groenland, les touristes viennent pour deux raisons : l'aventure et les icebergs. La majorité d'entre eux arrivent des Etats-Unis, d'Europe du Nord (Danemark, Norvège...), de France, d'Allemagne et du Royaume-Uni. J'ai été surpris de rencontrer de nombreux Espagnols et quelques Italiens. J'ai même croisé un petit groupe d'Israéliens, et un Saoudien venu faire du kayak dans la baie de Disko.

Comment ces régions, peu peuplées, font-elles pour accueillir l'afflux de visiteurs ?
Beaucoup de gens changent de métier pour travailler dans le tourisme ! Au Groenland, le bouleversement est très frappant. Comme les habitants ne sont pas assez nombreux, le secteur hôtelier doit faire appel à de la main-d'œuvre étrangère. Dans les restaurants, serveurs et cuisiniers viennent d'Asie. Le tourisme de masse a des effets négatifs, c'est vrai : le coût de la vie a augmenté, le nombre croissant de vols et de navires de croisière provoque de la pollution. Mais il y a aussi des points positifs : les villages se modernisent et les jeunes Inuits souffrent moins de la dépression et de l'isolement que les générations précédentes, chez qui l'alcoolisme était un gros problème.

Ilulissat est la «capitale des icebergs». C'est d'ici que serait parti celui qui a éventré la coque du *Titanic* en 1912. Le naufrage est-il commémoré sur place ?
Cette histoire intéresse davantage les touristes que les habitants, qui, eux, préfèrent mettre en avant la beauté de leur fjord glacé, inscrit par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial en 2004 ! Ou encore rappeler que le glacier Kangia, d'où s'est détaché l'iceberg qui a coulé le *Titanic*, est un site privilégié par les glaciologues et les climatologues pour étudier les conséquences du réchauffement planétaire. Avec vingt milliards de tonnes d'icebergs par an, ce glacier est le plus productif de l'hémisphère nord. Il crache des blocs hauts comme des montagnes, jusqu'à 1 000 mètres, qui dérivent dans la baie de Disko avant de gagner le large. Et le phénomène s'accélère : au début du XX^{e} siècle, au moment de la tragédie du *Titanic*, le Kangia produisait des icebergs plus massifs, mais moins fréquemment.

La baie de Disko est aussi connue pour ses baleines...
Oui, c'est même devenu une des principales attractions du Groenland. Les tour-opérateurs proposent des croisières à la journée dans le sillage des baleines à bosse, des rorquals communs ou des petits rorquals, et des expéditions en kayak pour les observer de plus près. J'ai eu la chance d'apercevoir ces cétacés à plusieurs reprises pendant mon reportage. C'est un moment émouvant : ce sont des animaux tellement magnifiques ! ■

Propos recueillis par Cyril Guinet



Découvrez plus de photos en scannant cette page
Retrouvez le mode d'emploi p. 11

ON PEUT CONVAINCRE

LES AUTRES

par ses propres

RAISONS

MAIS ON NE LES

PERSUADE

QUE PAR LES LEURS

Alphonse Daudet
Écrivain (1840 - 1897)



NOUVEAU MANAGEMENT

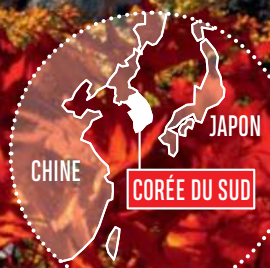
180 pages
+ de conseils carrière
+ approfondi

Toute la presse est sur prismaSHOP.fr

Suivez-nous sur **MagazineManagement**

Actuellement en vente

Des aiguilles de granite toisent les érables du parc national de Seoraksan, créé en 1970. Culminant à 1 708 mètres, c'est l'un des joyaux d'un territoire recouvert à 70% de montagnes.



CORÉE

RÉCIT
Nord-Sud : A quand les retrouvailles ?
P. 90

VOYAGE
Les sortilèges de Jeju
P. 94

SOCIÉTÉ
Dire «je» au pays du «nous»
P. 104

Alamy / hemis.fr



DU SUD

Le pays aux «10 000 sommets, 10 000 îles et 10 000 cascades» a longtemps gardé jalousement ses trésors pour lui. Nos reporters ont exploré ses merveilles, entre îles tropicales, paysages d'estampes et folles mégapoles.

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÈGE MONSCHAU

DÉCOUVERTE
Jirisan, terre des ours et des dieux
P. 110

GUIDE PRATIQUE
Sur les traces de nos reporters
P. 119



Les roselières de Suncheon sont une volière à ciel ouvert
Dans l'éclat du soleil, les vasières bordées de roseaux de la baie de Suncheon, dans le sud, se parent de mille feux. Inscrit depuis 2006 sur la liste Ramsar des zones humides d'importance internationale, ce marais réputé pour la pureté de ses eaux abrite 140 espèces d'oiseaux, dont les vulnérables Chevaliers de Nordmann.

Restie Teano / Gettyimages





Ce pont de bois, le plus long du pays, est une ode à l'amour

Noyé de brume, le fleuve Nakdong est romantique à souhait. C'est en l'honneur d'une veuve inconsolable que la passerelle de Wolyeonggyo, 387 m, a été érigée ici, à Andong. Cette cité, l'un des fiefs de la noblesse sous la dynastie Joseon (1392-1910), a gardé son cachet grâce à ses maisons aux toits de chaume et ses pavillons aux tuiles anthracite.

Franck Guiziou / hemis.fr





Franck Guizlou / hemis.fr



Des dépouilles de rois se cachent sous ces collines céladon

L'Egypte a ses pyramides, la Corée, ses tumuli. Dans la cité de Gyeongju, qui fut jusqu'au X^e^ siècle le centre politique et culturel du pays, les archéologues ont recensé plus de 500 tertres funéraires. Réservées aux souverains et aux hauts dignitaires, ces tombes regorgeaient de trésors : peintures, bijoux en or, terres cuites...



Des parapluies colorés célèbrent la magie blanche du printemps
Chaque année depuis 1952, entre fin mars et début avril, deux millions de Sud-Coréens accourent de tout le pays jusqu'à Jinhae, sur la côte sud, où se tient un festival en l'honneur de la floraison des cerisiers : le lit de la rivière Yeojwacheon est alors couvert d'ombrelles aux teintes vives, prêtes à accueillir, au moindre coup de vent, une pluie de pétales immaculés.

Insung Jeon / Gettyimages





Topic Images / Gettyimages



Les jardins de thé ondulent au vent, comme des vagues
Ces terrasses, dans le district de Boseong, ont servi de décor à de nombreux films et *dramas* (séries télé). Elles font partie de la plantation de Daehan Dawon, qui produit 120 t de thé vert (*nokcha)* par an. Outre le *nokcha*, les Sud-Coréens apprécient les thés parfumés aux fruits (citron, jujube, prune…), aux céréales ou aux herbes médicinales.

황석영
HWANG SOK-YONG

NORD-SUD
A quand les retrouvailles ?

Depuis 1945, la péninsule est scindée en deux, au trente-huitième parallèle. Cette déchirure marque l'œuvre romanesque de Hwang Sok-yong, qui livre ici un texte inédit et poignant sur ces années noires.

PAR HWANG SOK-YONG (TEXTE)

Mon père, chapeau rond et sac à dos, marchait devant. Mes deux sœurs, robes à fleurs et chaussettes blanches, le suivaient, portant chacune un petit sac à dos. Allongeant le pas, sans se retourner, mon père prenait de l'avance, tandis que mes sœurs s'attardaient à cueillir quelques fleurs puis sautillaient pour le rattraper. Ma mère me prit sur son dos. Je voulais rejoindre mes sœurs, j'agitais les mains en me penchant de côté pour attirer leur attention. Curieusement, mon père et elles deux, devant nous, allaient leur chemin comme s'ils ne nous connaissaient pas. De dépit, je me mis à crier en faisant de grands gestes : «Attendez-nous !» Ma mère secoua les épaules : «Chut ! On ne les connaît pas...» Je ne comprenais pas ce qui se passait. Et je les voyais s'éloigner de plus en plus. Ce moment est resté gravé à jamais dans ma mémoire. Mes parents nous avaient dit de faire comme si nous partions en pique-nique. En réalité, nous quittions Pyongyang pour franchir la ligne qui venait de couper le pays en deux. C'était au printemps de 1948, l'année où furent établis, de part et d'autre du trente-huitième parallèle, deux gouvernements antagonistes. Mes parents croyaient qu'un jour prochain ils pourraient regagner leur pays natal. Ils sont décédés l'un et l'autre et n'ont jamais revu cette terre qu'ils ont toujours infiniment regrettée.

Longtemps, nous avons vécu avec la conscience que les endroits où nous vivions étaient des abris provisoires, telle était du moins la conviction de ma mère. Nous menions une vie de réfugiés, tout comme ces gens passés au Sud, plus tard, pendant la guerre de Corée [1950-1953], ou ces paysans qui, alors que la dictature militaire perdurait, vivaient à deux pas de la terre de leurs ancêtres (qu'ils pourraient toucher du bout de leur nez, disaient-ils, pour peu qu'ils se couchent à plat ventre), ou ces émigrés partis loin de chez eux à la recherche de travail. La guerre froide condamnait tous ces Coréens à vivre ailleurs, loin de leur famille. Ma mère, qui n'aimait que les fruits et légumes de saison, se demandait pourquoi, ici, ils n'étaient pas bons : ceux de son pays natal étaient bien meilleurs !

La guerre éclata. Notre famille dut à nouveau se mettre en quête d'un refuge. Une nuit, alors que nous nous étions cachés, avec d'autres compa- ●●●

●2 Retrouvez ce sujet dans **«Echos du monde»** la chronique de Marie Mamgioglou, début mars sur **Télématin,** présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.

●●● gnons d'infortune, à l'intérieur d'un de ces tunnels qui servent à l'évacuation de l'eau des rizières pendant la saison des pluies, nous fûmes débusqués par une patrouille. Du Sud ou du Nord, nous ne le savions pas. Un officier s'approcha : «Qui soutenez-vous, le président Syngman Rhee ou le général Kim Il-sung ?» J'entendais battre le cœur de mon père qui me portait sur son dos. Ma mère tenait mes deux sœurs par la main. Mutisme total de nous tous. L'officier hurla : «Fusillez-les tous !» Alors que les culasses claquaient, mon père prit la parole. Ses mots, je les ai entendus souvent dans la bouche de ma mère, je les entends encore dans toute leur précision : «Nous sommes des gens simples, nous ne connaissons rien à la politique. Dites-nous qui nous devons soutenir.» Alors, comme par magie, les soldats abaissèrent leurs armes. Des tirs retentissaient tout près. Les soldats s'esquivèrent. Vivre dans la partie sud de la Corée divisée signifiait désormais qu'il fallait clairement choisir son camp et montrer de l'hostilité à l'égard du camp opposé. Il n'y avait pas d'autre issue.


Ulf Andersen / Aurimages

Avril 1960. Des coups de feu retentirent hors du lycée. La fraude électorale dont s'était rendu coupable le régime de Syngman Rhee venait d'être découverte. Les étudiants étaient descendus dans la rue. Le proviseur nous avait libérés plus tôt que d'habitude, à trois heures de l'après-midi. J'ai marché jusqu'à Gwanghwamun avec deux copains. Des voitures étaient en flammes, une foule immense occupait la chaussée. En face de l'Assemblée nationale, le feu ravageait l'immeuble d'un journal favorable au gouvernement. Nous nous sommes dirigés vers l'Assemblée nationale et sommes passés devant le poste de police chargé d'assurer la protection du Parlement. Les gens se sont mis à le caillasser, brisant vitres et portes. Nous étions pris sous des tirs venant de la place de la mairie. Je ne pensais pas, tout d'abord, qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux. Mais des manifestants à proximité de nous sont tombés, ensanglantés. Les gens se baissaient, se dispersaient. Un de mes copains s'est affaissé, j'ai essayé de le relever en l'enlaçant. Son sang a jailli sur ma poitrine. Mon autre copain qui, par un premier réflexe, avait fui, est revenu sur ses pas pour m'aider à porter notre ami. Nos vêtements étaient pleins de sang. Nous avons couru en traînant notre ami blessé. Par chance, une Jeep de la Croix-Rouge conduite par des étudiants en médecine est apparue. A l'hôpital universitaire, en face de la gare, nous avons appris que notre ami était mort. Il avait reçu une balle dans la tête. Nous sommes allés nettoyer nos uniformes de lycéens. Nous ne nous parlions pas, les larmes ruisselaient sur nos joues tandis que nous essorions nos vêtements.

Syngman Rhee démissionna et s'exila à Hawaii, entraînant la chute de la dictature. L'histoire de la Corée du Sud garde la mémoire de cet événement sous le nom de révolution du 19 Avril. Un gouvernement démocratique s'est instauré ensuite, renversé un an plus tard par le coup d'Etat du général Park Chung-hee, soutenu par les Etats-Unis. Une nouvelle période de dictature s'ouvrit, pour longtemps. Les étudiants de la révolution du 19 Avril ont gardé, comme marque d'identité générationnelle, une profonde aspiration à la démocratie et à la réunification du pays.

Le général Park imposa pendant dix-huit ans sa «dictature du développement», puis sa volonté de gouverner à vie. Il fut assassiné le 26 octobre 1979 par le directeur de l'agence de renseignement, chargé de sa sécurité. Un nouveau coup d'Etat porta un autre militaire, Chun Doo-hwan, à la tête du pays. La population de Gwangju [dans le sud-est de la péninsule] se souleva, réclamant la levée de l'état de siège et la démocratie. Je travaillais dans cette ville à ce moment-là, assurant avec des jeunes la gestion du centre d'études de la Culture moderne qui abritait des cours du soir pour les travailleurs, un cercle de lecture, l'association des Femmes, l'association de la Jeunesse, des troupes de théâtre, etc. Les forces armées entrèrent dans la ville, massacrant sans pitié la population [en mai 1980]. Plusieurs de mes compagnons furent arrêtés ou assassinés. Nous n'avons cessé, depuis, de faire connaître au monde cette tragédie, qui a fait de Gwangju une ville martyre.

Au cours de cette période, j'ai été maintes fois emmené de force par la police, emprisonné, censuré à cause de mes romans ou de mes pièces de théâtre. En 1985, j'ai publié clandestinement un dossier sur «l'affaire de Gwangju», ce qui m'a valu d'être arrêté. Une invitation au festival des cultures asiatiques de Berlin tomba fort à propos pour ●●●

UN AUTEUR ENGAGÉ

Après une enfance à Pyongyang, Hwang Sok-yong est passé au Sud avec sa famille. Aujourd'hui, à 76 ans, il est le romancier coréen le plus traduit au monde (*La Route de Sampo* ou *Au soleil couchant*, éd. Picquier). Le combat pour la démocratie imprègne sa vie et son œuvre. Défiant la loi de sûreté nationale sud-coréenne, il se rend à un congrès d'écrivains à Pyongyang en 1989. Après quatre ans d'exil loin de chez lui, il rentre en Corée du Sud en 1993. Emprisonné aussitôt, il sera libéré en 1998 par le président Kim Dae-jung, futur prix Nobel de la paix. Le rapprochement entre Nord et Sud reste son idéal.

«La péninsule était semblable à une île dont on ne pouvait **S'ÉCHAPPER»**

••• permettre au gouvernement de m'autoriser à quitter le sol coréen, c'est-à-dire à m'exiler.

C'est ainsi que j'ai fait mes premiers pas à l'étranger. A l'époque, tout Coréen du Sud vivait confiné dans la péninsule, semblable à une île dont on ne pouvait s'échapper. Dès qu'il en partait, il était pris de panique. Non pas à cause de la solitude ou de la nostalgie, mais d'une liberté dont il ne savait que faire. Cette liberté débordante lui donnait un sentiment d'inadaptation dans l'espace et dans le temps. Les intellectuels, surtout, vivaient cette liberté comme une sorte d'humiliation, de sentiment de défaite. Loin de la péninsule, ils s'efforçaient d'effacer ce sentiment de leur conscience en s'identifiant, à tort, à tous ces gens qu'ils voyaient circuler librement par les rues. Ils oubliaient l'anticommunisme virulent du pays qu'ils venaient de quitter. Ces intellectuels, pourtant parfaitement rationnels, s'emballaient aussi pour des ouvrages, pourtant fort médiocres, écrits par des auteurs nord-coréens. Et finissaient par s'affranchir, mentalement du moins, de la frontière nord-sud.

Je donnais des conférences en Europe, aux Etats-Unis et au Japon pour faire connaître ce qui s'était passé à Gwangju. Une question qu'on me posa un jour est restée gravée dans ma mémoire : «Cela fait quarante ans que la Corée est divisée, que pensez-vous de la Corée du Nord ?» La question pourrait paraître banale. Toutefois, quand il s'entendait poser ce genre de question, tout Coréen se sentait alors obligé de répondre comme il le ferait en matière de foi religieuse. Ayant choisi un côté, il était tenu de critiquer l'autre. Je répondis : «Je ne suis pas pour la séparation.» Et, comme je n'étais encore jamais retourné au Nord, je ne savais que dire de plus. Une chose m'est parue dès lors certaine, c'est que moi-même et mes écrits étions le fruit de l'histoire du Sud. En ce sens, je peux dire : le Sud est indissociable de mon destin.

Cette question, je l'ai souvent ressassée. Bien sûr, je ne pensais pas qu'il me fallait me résigner. Les remords m'ont rattrapé, je me suis reproché mon excessive prudence, d'avoir été trop attentif, dans mes écrits et mes déclarations, à ne pas enfreindre la loi de sûreté nationale, de ne pas faire grand-chose en faveur de la réunification. Mes pensées allaient à ceux qui sont morts au Sud et au Nord pendant la guerre, à ceux qui ont été exécutés pour avoir bravé les mises en garde contre le Nord, aux citoyens tués à Gwangju pour avoir voulu la démocratie. Si je n'arrivais pas à m'affranchir de ces interdits, me disais-je, je n'étais rien, surtout pas écrivain.

En mars 1989, je suis arrivé à Pyongyang via la Chine grâce à l'aide d'écrivains et d'hommes politiques japonais. C'était la première fois depuis la séparation qu'un écrivain sud-coréen, invité par une association culturelle, se rendait dans le Nord en bravant la loi. Quand, plus tard, on m'a interrogé sur mes impressions, j'ai dit que j'avais ressenti à la fois une profonde émotion et du désespoir. Pendant la guerre de Corée, les Américains avaient déversé plus de bombes sur le Nord que sur le Japon pendant la guerre du Pacifique. Le QG de MacArthur à Tokyo s'était vanté d'avoir tout rasé, de n'avoir plus de cible à frapper et d'avoir

Repères

2333 av. JC
Date de la fondation du légendaire royaume de Corée par Dangun, enfant du dieu du ciel et d'une ourse métamorphosée en femme. Dans les faits, la péninsule, habitée depuis la préhistoire, restera longtemps divisée en monarchies distinctes.

668
Le territoire est unifié au sein du royaume du Grand Silla, vassal de la Chine des Tang. Le bouddhisme étend son influence sur la vie intellectuelle et artistique, et de grands sanctuaires (Seokguram, Bulguksa...) sont édifiés.

918
La dynastie Goryeo (à l'origine du nom «Corée») chasse les Chinois et conquiert le trône. Mais en 1231, le royaume est attaqué et mis en coupe réglée par les Mongols. La première d'une longue série d'invasions (mandchoue, japonaise...).


Janusz Pienkowski / hemis.fr

1392
La dynastie Joseon fait de Hanyang (actuelle Séoul) sa capitale. Le pays connaît un âge d'or, notamment sous le règne de Sejong (1418-1450, ci-contre). Adoption du confucianisme comme doctrine d'Etat. En 1443, l'alphabet coréen, le *hangeul*, est créé.

contraint la société nord-coréenne à revenir à l'âge de la pierre. Anéantie, la Corée du Nord avait pourtant réussi à reconstruire une économie fonctionnant en autarcie. Découvrir la capacité de survie des citoyens du Nord me bouleversa. L'embargo américain continuait d'étrangler le Nord, imposant un «régime d'assiégé» à la population. J'étais désespéré de constater le degré de coercition dans lequel vivait la société tout entière.

A Pyongyang, je me suis rappelé les promenades que, tout jeune, je faisais avec mon père jusqu'au pavillon Ulmil sur le mont Moran. Il y avait là, parfois, un marchand de caramels, aussi avais-je la chance d'avoir des friandises dès le matin. J'y suis retourné. Le pavillon et les escaliers en pierre étaient comme avant. Ce mont, qui me paraissait si haut, n'est en réalité qu'une petite colline. Après la porte Chilsong et les méandres de l'escalier de pierre, on débouche sous le pavillon. A l'angle des dernières marches, il y a un petit rocher. C'est là que mon père et moi nous asseyions pour reprendre notre souffle. Ce rocher était toujours là. Je m'y étais fait photographier avec mon père. Je m'y suis assis quarante ans plus tard, me faisant photographier là de nouveau, seul cette fois : j'étais un homme d'âge moyen, plus vieux que mon père à l'époque. Je ne pus retenir mes larmes.

재통일
RÉUNIFICATION

«Quand on avait choisi un côté, on était tenu de critiquer l'autre»

Berlin, 1989. Les gens de Berlin-Est, à pied ou en voiture, se ruaient par la brèche ouverte dans le Mur. Ceux de l'Ouest les accueillaient avec des applaudissements et des clameurs de bienvenue. Ils leur offraient des bouquets, de jeunes couples portaient leurs enfants sur les épaules, les amoureux se tenaient par la main, des hourras s'échangeaient entre les voitures est-allemandes en forme de boîte et celles de l'Ouest. Les jeunes se relayaient pour détruire le mur à grands coups de pic, d'autres, plus loin, étaient assis dessus comme des moineaux. Vin et champagne coulaient à flots, on arrosait le mur en chantant. Je m'essuyais les joues dans ma manche : était-ce la pluie ou des larmes ?

L'Allemagne de l'Ouest avait su faire évoluer l'Est avec patience. Ce n'est pas le cas de la Corée du Sud qui n'a toujours pas aboli cette loi de sûreté nationale qui interdit tout contact avec le Nord. Le gouvernement de l'Allemagne de l'Ouest recommandait à la population de se rendre à l'Est, de rencontrer les habitants de l'autre côté. Ces mesures ont été payantes, elles ont fait évoluer les gens de l'Est, les ont poussés vers l'ouverture. C'était merveille de voir disparaître ces obstacles. Moi, exilé à Berlin, j'ai bu tard cette nuit-là jusqu'à l'ivresse.

En 2016, des millions de citoyens sont descendus dans la rue pour demander la destitution de la présidente Park Geun-hye, fille du dictateur Park. Dignes mais déterminés, ils formaient un seul corps. J'assistais à la naissance d'un peuple nouveau. La destitution de la présidente a été votée par l'Assemblée nationale. Nous sortions du long tunnel de la dictature. Moi qui avais 19 ans au moment du coup d'Etat de son père, j'en ai aujourd'hui 75 ! Il a fallu, pour cela, toute une vie d'homme. ■

Hwang Sok-yong *(traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet)*

1910

Le pays est annexé par le Japon, qui impose une politique d'assimilation (interdiction de la langue, etc.) sous le slogan nippon *Naisen ittai,* qui signifie «Japon et Corée, un seul corps». Cette colonisation se heurte à une vive résistance.



Sovfoto / Leemage

1945

Le Japon capitule et le territoire coréen est divisé en deux zones, soviétique au nord du 38e parallèle, américaine au sud. La guerre froide empêche la réunification et, en 1950, la guerre de Corée éclate (ci-contre). L'armistice est signé en 1953.

1987

La Corée du Sud se démocratise, grâce à l'entrée en vigueur d'une nouvelle Constitution approuvée à 93 % par référendum. En 1993, Kim Young-sam devient le premier président civil élu après plus de trente ans de régime militaire.

2018

A l'automne, les dirigeants des deux Corée se donnent l'accolade à Pyongyang et entament des pourparlers sur la dénucléarisation. Des deux côtés de la frontière, des équipes déminent la DMZ, la «zone démilitarisée».



Les sortilèges de JEJU

L'île de l'amour, la Hawaii de l'Orient, la Bali de l'Asie du Nord… De nombreux surnoms vantent la beauté de cette terre volcanique. Aujourd'hui assaillie de visiteurs, Jeju saura-t-elle conserver sa magie ?

PAR LOÏC GRASSET (TEXTE)

Quyn Anh Nguyen / Getty Images



Né il y a 5 000 ans d'une éruption sous-marine, le Seongsan Ilchulbong, cratère volcanique de 182 m de haut, dans l'est, est presque parfaitement circulaire.



Runkel / Andia



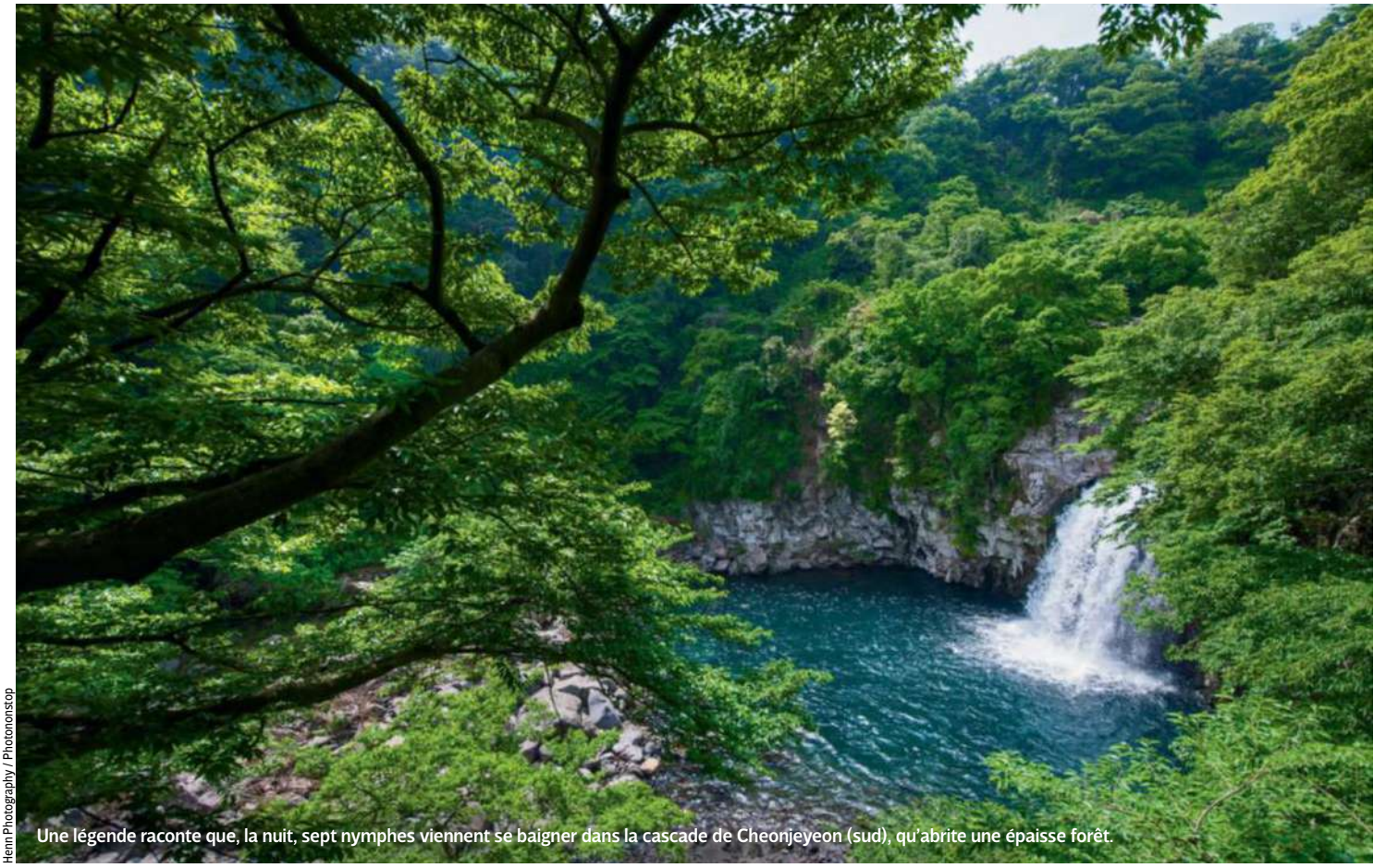
Les spécialistes de la pêche en apnée sont… des femmes

Ces dames en combinaison néoprène sont des *haenyos*, des plongeuses qui écument, sans bouteille d'oxygène, les fabuleux fonds marins en quête de crustacés, ormeaux, oursins… Cette pratique, qui a fait la légende de Jeju, se perd aujourd'hui : moins de 4 000 femmes perpétuent encore cet art délicat de la pêche.



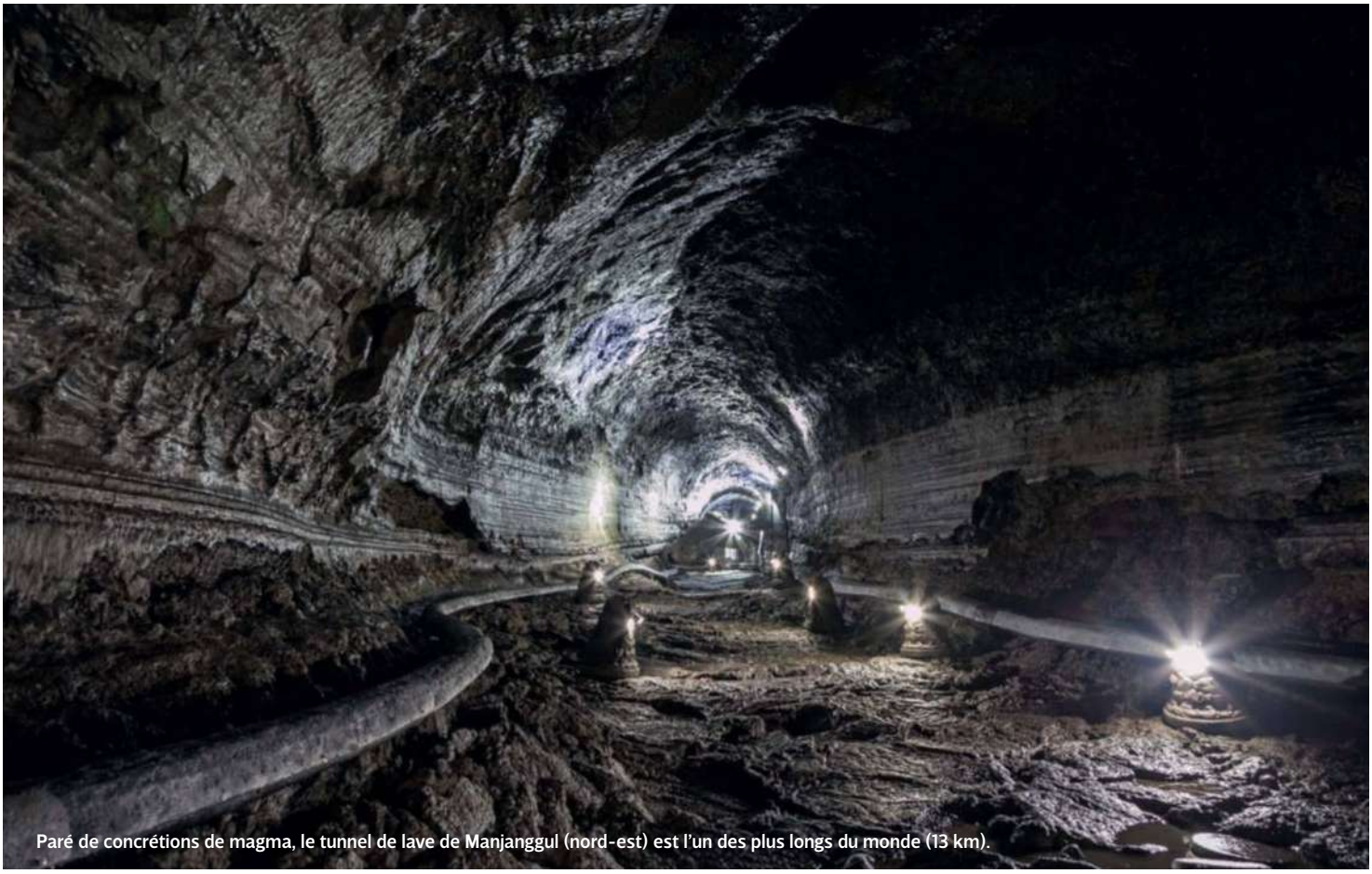
Henn Photography / Aurora

Deux sentiers permettent d'accéder au cratère du mont Halla (dans le centre de l'île). Ce volcan éteint est le point culminant du pays (1 950 m).



Henn Photography / Photononstop

Une légende raconte que, la nuit, sept nymphes viennent se baigner dans la cascade de Cheonjeyeon (sud), qu'abrite une épaisse forêt.



Paré de concrétions de magma, le tunnel de lave de Manjanggul (nord-est) est l'un des plus longs du monde (13 km).

Tuomas A. Lehtiner / Gettyimages



On croirait l'œuvre d'un sculpteur : la falaise de Jusangjeolli (sud-ouest) est composée de piliers de basalte hexagonaux.

Jookim / Gettyimages

Est-ce la majesté des 360 cônes volcaniques qui mamelonnent l'île, ocellée d'émeraude et d'anthracite ? La douceur du climat subtropical, qui rend l'air enivrant quand il se gorge d'effluves de fleurs argentées et de mandarines ? Le cristal de ses eaux, où croisent dauphins à gros nez, poissons-mandarins et plus de 650 espèces de crustacés ? Le dialecte si chantant de ses habitants, staccato de diphtongues qui s'achève en roucoulade ? Ou est-ce l'omniprésence, fascinante, des *dol hareubangs*, les «grands-pères de pierre», statues de lave aux yeux exorbités, symboles de fertilité et protection contre les démons ? Sans doute est-ce tout cela à la fois qui donne à Jeju, amarrée à cent kilomètres au sud de la péninsule, une aura si particulière. Aux yeux des Sud-Coréens, la bien nommée Hawaii de l'Orient ou Bali de l'Asie du Nord est, plus qu'une escale exotique, un petit paradis.

Des statues de **LAVE**, les «grands-pères de pierre», protègent des démons

Cette terre de 1 848 kilomètres carrés (la taille des Comores), de loin la plus vaste des 3 215 îles du pays et peuplée de 600 000 habitants, fut longtemps l'un des rares lieux de villégiature des Sud-Coréens. «Jusqu'à la fin de la dictature militaire, en 1988, les séjours à l'étranger étaient interdits, rappelle Catherine Germier-Hamel, directrice de Millenium Destinations, une agence de tourisme responsable basée à Séoul. Jeju était considérée comme l'île de l'amour car elle était la destination privilégiée des lunes de miel. Elle vivait d'agriculture, de pêche et d'un tourisme très local.» Depuis l'ouverture du pays, le mythe est entretenu par les séries télé, dont les tournages se multiplient. Dans le *drama* sud-coréen *Orange Marmalade,* dont les quatorze premières saisons ont été suivies, depuis 2015, par 1,2 milliard d'aficionados en Asie, les deux vedettes ont échangé leur premier baiser à Jeju, au pied du phare de Seopjikoji. Aujourd'hui, pour réaliser le rêve d'éden des Coréens, un «pont aérien» est même organisé entre le continent et l'île : 180 avions atterrissent ici chaque jour depuis Séoul ! Ce qui équivaut à un vol toutes les huit minutes, un record mondial. Depuis 2005, le nombre de personnes à débarquer à Jeju a été multiplié par trois, pour atteindre 15 millions en 2017. L'île peut-elle résister à un tel afflux de visiteurs ? Jeju est-elle un paradis en sursis ?

Certes, le cratère envahi d'herbes folles de Sangumburi ou le pic de basalte d'Ilchulbong, comme les autres merveilles naturelles de Jeju, sont désormais ultra-balisées, avec des escaliers de pierre volcanique recouverts d'une couche de béton ou des panneaux indiquant les meilleurs endroits pour faire des selfies... Mais il reste de quoi s'émerveiller, en musardant sur les contreforts du mont Halla, le plus haut sommet du pays (1 950 mètres, au beau milieu de l'île), qui ne s'atteint qu'au bout de quatre heures de grimpette exigeante. Ou dans le nord, en s'engouffrant à pas prudents dans le tunnel de lave de Manjanggul, galerie de plus de treize kilomètres creusée il y a trois cent mille ans. Dans la pénombre, des nuées de chauve-souris – la grotte en compte 30 000 – viennent frôler l'occiput des intrus. Soudain, le choc : des projecteurs révèlent sur les parois un florilège naturel de motifs multicolores, arabesques, colonnades ou serpentins de magma vitrifié, formant d'émouvantes statues. Dont une stalagmite aux contours de tortue, comme pour mieux rappeler que l'île n'est pas seulement un joyau volcanique, mais aussi une ode à la mer.

C'est d'ailleurs sur le littoral que l'on trouve l'une des spécificités les plus intriguantes de Jeju. En cette fin de matinée, un crachin s'abat sur le village de Hadori, dans l'est de l'île. L'une après l'autre, une dizaine de vieilles dames en combinaison néoprène, ceinture de plomb à la taille et masque rond sur la tête, s'extirpent des flots agités de la mer de Chine orientale. Ce sont des *haenyos*, des «femmes de la mer». Des plongeuses en



Lingxiao Xie / Gettyimages

Symboles de fertilité et talismans contre les esprits mauvais, ces statues se dressent un peu partout sur l'île depuis au moins trois siècles. Appelées *dol hareubangs*, elles mesurent jusqu'à trois mètres de haut.

apnée dont l'activité a été inscrite par l'Unesco au patrimoine immatériel de l'humanité en 2009. Visiblement exténuées, elles portent sur le dos le filet traditionnel, le *taewak*, débordant d'ormeaux, de conques et de concombres de mer. Gang Wang-jan, 81 ans, l'aînée de cette brigade de sirènes, avance en tête. Cheveux d'argent frisottant, Hong Jan-sun, 71 ans, sourit en brandissant le crochet en métal qui lui permet de pêcher. Après cinq heures de plongée sans oxygène, elle a rapporté quarante kilos de mollusques. «A chaque immersion, je reste en apnée une à deux minutes, et j'enchaîne ainsi une centaine de fois par sortie en mer, raconte-t-elle. Cela fait cinquante-cinq ans que je travaille quinze jours par mois, en descendant jusqu'à vingt mètres. A force, les oreilles sifflent un peu, mais ça passe...» La sociologue Choa Hye-kyung, qui vit à Jeju City, la capitale de l'île (450 000 habitants), a consacré plusieurs thèses à ces femmes. «Peu loquaces, elles détestent être considérées comme des objets touristiques : les *haenyos* plongent parce c'est la tradition depuis que le monde est monde», explique-t-elle.

«Nous respectons les cycles de reproduction des coquillages»

Leur activité est attestée depuis le XVI^e^ siècle, mais sans doute cette pratique est-elle bien plus ancienne. D'autres pays d'Asie partagent cette tradition de la pêche en apnée, mais à Jeju, cas unique, les plongeurs sont tous des plongeuses. «Le métier est même interdit aux hommes, insiste Choa Hye-kyung. A l'origine, il s'agissait de partager les tâches : aux hommes la culture des terres, à leurs épouses l'exploration des fonds marins.» Ainsi, jusqu'au XX^e^ siècle, chaque fillette apprenait à nager dès 6 ans, recevait son premier *taewak* vers 11 ans, et s'entraînait à descendre toujours plus profond avec sa mère, en gardant les yeux grand ouverts. A 14 ans, elle était prête pour pêcher sans chaperon. Dans les années 1960, Jeju comptait au moins 23 000 *haenyos*. En 2019, il n'en reste officiellement que 3 985. «Notre métier est devenu trop difficile», soupire Gang Myeong-seon, 72 ans. Gagner autour de 1 000 euros par mois (deux fois moins que le salaire mensuel moyen en Corée du Sud), c'est maigre pour un labeur si éprouvant. D'autant que les prises deviennent moins abondantes, à cause du changement climatique et de la pollution. «La vie marine s'est détériorée, alors que nous, nous respectons la mer et les cycles de reproduction des coquillages et crustacés, en nous imposant, par exemple, une pause de trois mois l'été, insiste Myeong-seon, qui tient aussi un petit restaurant. Mais je reste optimiste. Regardez, voilà la relève !» Une jeune femme aux yeux surlignés de mascara fauve vient de ●●●

제주어

JEJU

Le parler local, le jeju, n'est plus pratiqué que par 2 % des habitants

••• surgir dans la gargote de Gang Myeong-seon : Oh Hye-eun, 36 ans. L'une des dix *haenyos* âgées de moins de 40 ans. «Je suis originaire de Séoul, raconte-t-elle. Je travaillais dans l'industrie de la mode, mais j'en ai eu assez de cette vie un peu vaine. Alors, j'ai embarqué mon mari et mes enfants dans l'aventure et je suis devenue *haenyo*. Sans regret.» Secret du succès de cette reconversion : pour recruter de nouvelles sirènes sur le continent, les autorités de Jeju ont, à l'orée des années 2000, créé des écoles gratuites et multiplié les incitations fiscales. «Cela peut susciter des vocations, insiste Oh Hye-eun. Surtout que, en tant que gardiennes de l'écosystème marin, nous sommes admirées de tous.»

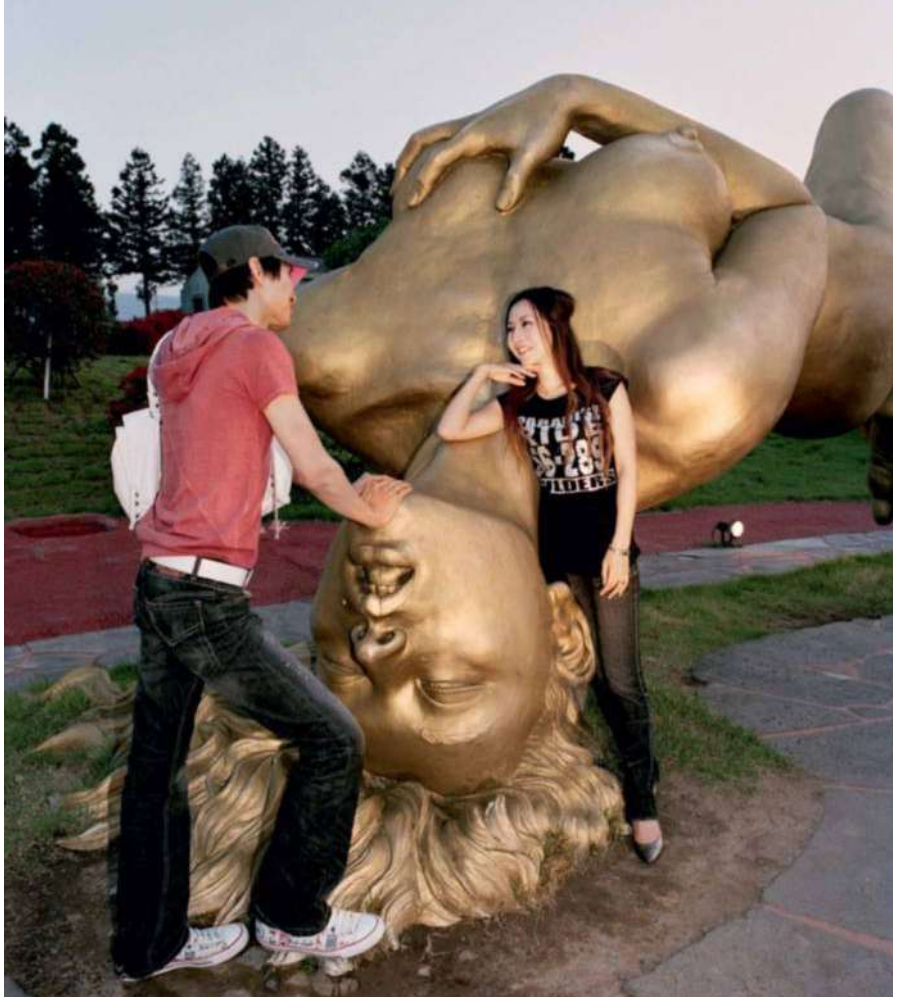
Polythéiste, matriarcale, la société cultive ses différences

Symboliques, les *haenyos* le sont à plus d'un titre. «Selon le confucianisme dont la Corée est imprégnée, la femme est subordonnée à l'homme et doit se contenter d'être une épouse obéissante et dévouée, dit Song Song-dae, historien à l'université de Jeju City. Les *haenyos*, elles, ont depuis longtemps réussi à atteindre une autonomie financière. Et à Jeju, contrairement au reste du pays, c'était les hommes qui, en se mariant, devaient apporter une dot.»

Société matriarcale dans une nation patriarcale, Jeju aime cultiver ses différences. Ici, les religions dominantes (bouddhisme, protestantisme…) sont peu pratiquées, les autochtones vénérant telle ou telle des 18 000 divinités qui peuplent cratères et forêts, comme Jacheongbi, déesse de la terre et de l'amour, ou Gameunjang, muse de la sagesse… L'île possède aussi sa propre langue, le jeju (incompréhensible pour les habitants de la péninsule). Mais le nombre de locuteurs est en chute libre : entre 5 et 10 000 personnes – toutes âgées de plus de 60 ans –, soit 2 % de la population. Envahie, au fil des siècles, par les Mongols, les Japonais puis les Coréens du continent, Jeju a toujours su s'adapter. Un épisode, toutefois, continue d'être évoqué avec douleur par les anciens : le massacre d'avril 1948. A l'époque, l'armée coréenne réprima avec une violence inouïe un début de rébellion, décimant 80 000 insulaires sur 300 000 et provoquant l'exode, au Japon, de 40 000 autres. Et pendant cinquante ans, quiconque osait commémorer cet épisode sanglant était arrêté et torturé. «C'est depuis cette époque que notre langue a décliné, explique l'historien Song Song-dae. Et une certaine rancune subsiste, car la droite au pouvoir depuis quatre-vingts ans refuse toujours d'admettre sa responsabilité.»

La vie d'antan et les maisons au toit de chaume tressé pour résister aux vents violents ont disparu. Mais Jeju conserve bien des mystères. Comme ces fameux *dol hareubangs*, souvent comparés aux moaï de l'île de Pâques, et que l'on trouve devant les anciens bâtiments publics et à l'entrée des très vieux villages. «Ce sont d'étranges statues sculptées dans la pierre de lave, phalliques et apotropaïques, c'est-à-dire qui visent à détourner les influences maléfiques, analyse l'anthropologue Benjamin Joinau, professeur à l'université Hongik de Séoul. Des symboles transgressifs et angoissants placés là pour choquer.» Certains experts ont examiné quarante-cinq vieilles statues et les ont datées du XVII[e] siècle. «La tradition orale assure que les *dol hareubangs* existaient bien avant, et que quiconque les regardait de travers ou mentait était immédiatement changé en homme de pierre», témoigne Jang Won-bon, l'un des derniers sculpteurs de *dol hareubangs* de Jeju. Un art complexe, qui se transmet souvent de père en fils : très friable, emplie d'anfractuosités, la lave n'est pas aisée à façonner. Dans le village d'Hyeopjae, sur la côte ouest, Jang Won-bon possède un lopin orné d'une centaine de ces sculptures de tous gabarits. «Vous voyez la petite là-bas ? demande-t-il fièrement. C'est la copie de celle qui a été remise en 1991 à Mikhaïl Gorbatchev comme symbole de paix. Un geste qui a participé à la gloire de notre île.»

Aujourd'hui, le sculpteur réalise surtout des œuvres monumentales pour les golfs et les hôtels de luxe qui se multiplient à Jeju et sont souvent la propriété de Pékinois ou de Shanghaïens. Une dizaine de millions de Chinois viennent ici chaque année pour respirer un air non pollué à seulement deux heures d'avion de chez eux. A Jeju City, sur les enseignes des restaurants et des boutiques, les sinogrammes ont déjà remplacé le *hangeul*, l'alphabet coréen. Et touristes ou investisseurs chinois se ruent sur les terrains et maisons à vendre, provoquant une



Samuel Zuder / Laif - Rea

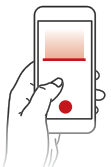
L'ÎLE AUX MUSÉES

Rarement on aura vu telle profusion de musées. Jeju, cinq fois plus petite que la Corse, en compte une soixantaine. Consacrés au folklore et à la géologie, mais aussi au thé, aux peluches, à la marque Hello Kitty, aux «trucs de magie», aux tortues de pierre ou encore à la K-pop, la pop coréenne... La palme de l'originalité revient néanmoins au «musée du sexe et de la santé», dont la construction, en 2005, a soulevé un tollé, certains habitants criant à la pornographie. Ce musée, qui attire 300 000 visiteurs par an, n'a pourtant rien de grivois. A travers des quiz électroniques interactifs, des statues en bakélite ou des collections de *Playboy* sous blister, il a pour vocation d'expliquer les choses de la vie aux jeunes couples sud-coréens – souvent inexpérimentés et parfois même encore unis par mariage arrangé – qui viennent à Jeju en voyage de noces. Loveland, un parc du nord de l'île, se montre, lui, beaucoup plus explicite, avec une centaine de sculptures géantes (ci-contre) montrant des positions érotiques ou des organes génitaux devant lesquelles les touristes aiment à se faire photographier.

fièvre immobilière. «Ma famille est ici depuis dix générations et pourtant, je n'ai pas les moyens de m'offrir un toit, témoigne Koh Eunkyoung, 40 ans, fondatrice d'une ONG. Notre petite île accueille vingt-cinq fois plus de visiteurs que d'habitants : c'est trop ! Cela a des effets sur nos ressources en eau ou en électricité, la gestion des déchets... Je suis d'autant plus inquiète qu'un second aéroport est en projet pour recevoir trente-cinq millions de touristes par an !»

La foule scande «La paix, pas les armes» et «La vie, pas la Navy»

Tiraillés entre cette manne et le sentiment que l'avenir de Jeju leur échappe, les insulaires s'insurgent aujourd'hui contre un autre bouleversement : l'ouverture, en 2016 à Gangjeong, dans le sud-ouest de l'île, d'une énorme base militaire, déployée le long de douze kilomètres de côte. Officiellement, cette infrastructure fait partie de l'arsenal permettant de dissuader la Corée du Nord de tenter une invasion ; officieusement, elle répondrait surtout aux attentes de l'allié américain, qui souhaite garder à l'œil les activités de la Chine dans la zone. «En 2007, un pseudo vote à main levée a été organisé, avec seulement quatre-vingts villageois, alors que le bourg en compte 2 000, et cela a suffi à valider la décision de l'Etat de construire ce site militaire !» s'indigne Sung Hee-choi, la quarantaine, pasionaria des pacifistes qui battent le pavé depuis douze ans à Gangjeong. Quelques mois plus tard, un véritable référendum a eu lieu dans le village, et le projet a été rejeté à 70 %. Sans effet. Manifestations, grèves de la faim, occupation du chantier – ce qui a valu trois mois de prison à Sung Hee-choi... Insulaires et activistes ont alors tout tenté. En vain : la construction de la base navale a irrémédiablement détruit quarante-cinq hectares d'un littoral pourtant classé réserve de biosphère par l'Unesco pour son incroyable richesse en coraux et en espèces rares de grenouilles, de crabes et de mollusques. Malgré tout, les habitants de Jeju continuent de faire part de leur mécontentement : banderoles à l'entrée du village, défilés quotidiens devant la base... En ce samedi matin, ils sont une vingtaine à s'époumoner dans des mégaphones et à brandir des drapeaux arc-en-ciel et des panneaux aux slogans évocateurs : «La paix, pas les armes» ou «La vie, pas la Navy». Un combat symbolique, rarissime en Corée du Sud, où la population n'a pas pour habitude d'exprimer publiquement son désaccord avec les autorités. Mais il est sans doute déjà trop tard. Aujourd'hui, dans l'anse enchanteresse de Gaengjong, les navires de guerre ont remplacé les femmes-sirènes. Ici, le paradis semble perdu. Qu'adviendra-t-il du reste de Jeju ? ■



Découvrez notre vidéo en scannant cette page

Retrouvez le mode d'emploi p. 11.

Loïc Grasset

Dire «je» au pays du «NOUS»

S'incliner devant l'autorité. Réprimer ses émotions. Se fondre dans la masse… Enquête sur une société pétrie de confucianisme, qui a toujours fait passer le groupe avant l'individu.

PAR SÉBASTIEN FALLETTI (TEXTE)

Des hurlements stridents entrecoupés de bruits de vaisselle cassée percent à travers la paroi. La scène semble violente. L'écran de vidéosurveillance dévoile un homme corpulent armé d'une batte de base-ball, massacrant des objets, tandis qu'une jeune femme jette rageusement des assiettes contre les murs. Quelques minutes plus tard, le couple surgit à travers l'embrasure de la porte, le visage pourpre, dégoulinant de sueur. «Ah, je me sens beaucoup mieux ! s'exclame Kim Soon-chul, 27 ans. On en a pour son argent. Ce que j'ai préféré, c'est détruire l'imprimante !» Puis d'expliquer posément : «Ces derniers temps, ma copine a subi beaucoup de stress, alors j'ai voulu lui offrir quelque chose de spécial pour son anniversaire.» En l'occurrence, le forfait Démolition, à 50 000 wons (une quarantaine d'euros) : quinze minutes pour tout casser dans une salle privée de la Seoul Rage Room, dans le quartier étudiant de Hongdae. Plusieurs milliers d'assiettes et une flopée de téléviseurs vétustes sont consciencieusement saccagés chaque mois dans ce défouloir hors norme. «C'est une expérience cathartique», affirme Victoria Won, qui a ouvert l'établissement en 2017. L'idée lui est venue lorsqu'elle travaillait dans une agence de communication de Séoul, subissant des horaires à rallonge et une pression permanente. «A l'époque, je rêvais de briser ma vaisselle pour me défouler», confesse-t-elle. Un grand nombre de ses clients viennent ici se libérer de leurs angoisses, professionnelles ou familiales. Des mères à bout, épuisées nerveusement par une vie matrimoniale implacable, des *ajumma* (femmes mariées) qui viennent se «lâcher» entre amies, jetant quelques minutes leur tablier d'épouse dévouée, avant de rentrer sagement au bercail… «Notre société nous oblige à réprimer nos émotions en permanence, explique Victoria Won. Chez nous, chacun doit faire passer les intérêts de la société avant le sien. Il n'y a pas de place pour l'individualisme, comme en Occident.»

S'épanouir ou s'effacer derrière la sacro-sainte harmonie du groupe. Tel est le dilemme intime qui tourmente, du berceau à la tombe, les cinquante et un millions de Coréens. *Uri Nara* ou «Notre nation» : cette formule est apparue à l'orée du XXe siècle, avec l'affirmation du nationalisme. Et aujourd'hui encore, c'est par ces mots qu'on désigne ici son pays. La langue coréenne utilise volontiers le pluriel, même pour parler à la première personne, comme pour mieux affirmer l'importance du collectif. Même un enfant unique dit par exemple «notre mère» pour parler de la femme qui lui a donné le jour. «La Corée du Sud est l'une des sociétés les plus collectivistes au monde», insiste l'historien Min Bae, doctorant à l'université de St Andrews, en Ecosse.

«Ici, on aime les uniformes, pas les gens qui sortent du rang», témoigne Kim Il-joong, 25 ans, stagiaire dans une banque de Séoul. Et cela peut aller assez loin. Après ses études, Il-joong a, comme tant d'autres, fait le grand saut : il a eu recours à la chirurgie esthétique pour accroître ses chances de décrocher un bon job. «J'avais des yeux minuscules, on se moquait souvent de moi, confie-t-il. Alors, je me suis décidé à subir une intervention chirurgicale.» Selon la Société internationale de chirurgie plastique et esthétique (Isaps), le pays du Matin Clair pointe au troisième rang mondial en nombre total d'opérations, ●●●

눈치
NUN-CHI
Peut se traduire par «tact». C'est la capacité à lire les codes sociaux, les signaux envoyés par l'entourage, pour prévenir les impairs. Par exemple, s'enquérir discrètement des goûts culinaires d'un invité avant de suggérer un restaurant. Cet art de la politesse est une qualité essentielle pour bien naviguer dans cette société où rien n'est pire que perdre la face.



Une collégienne pose devant une cabine photographique, où s'affiche la beauté idéale : visage fin, peau blanche, grands yeux. Pour s'y conformer, une Coréenne sur cinq a déjà eu recours à la chirurgie.

Françoise Huguier / Agence Vu

●●● derrière les Etats-Unis et le Brésil. Et, rapportés au nombre d'habitants, ces chiffres donnent le vertige. Surtout s'agissant des femmes : au moins une sur cinq serait déjà passée sous le bistouri. Affairé au sommet de sa Grand Plastic Surgery Clinic, qui surplombe la rue branchée de Garosu-gil, à Séoul, Lee Ji-young, le PDG, comprend aisément les raisons de cet engouement : «En Corée, l'apparence est essentielle : il faut se fondre dans le moule. La pression des pairs en ce sens est très forte.» A la clé, des visages standardisés, l'idéal de beauté étant extrêmement codifié : une peau blanche, un visage le plus fin possible et de grands yeux.



Carl de Keyser / Magnum

Assidus en classe et aux cours du soir, les élèves coréens sont parmi les meilleurs de la planète.

L'individualisme ? Un vilain péché venu d'Occident

Opération esthétique, engagement amoureux ou choix de carrière : sur tous les sujets, la famille, les amis et les collègues exercent une influence. Cette primauté du groupe est vue comme une force, et souvent même un vecteur de bien-être. Ensemble, les Sud-Coréens se sentent plus puissants, capables de renverser des montagnes. Une caractéristique qui trouve ses racines dans la longue histoire de la Corée. Laminés par des invasions venues des steppes comme de la mer, les hommes de la péninsule apprirent jadis à se regrouper pour survivre, nourrissant une culture du clan, dont les *chaebol*, les conglomérats industriels familiaux, sont aujourd'hui un avatar. «Pendant cinq siècles, à partir de 1392, les Coréens ont obéi à la dynastie autoritaire de Joseon, qui a établi un puissant contrôle social, formant les mentalités à l'obéissance, raconte l'historien Min Bae. Les monarques ont ainsi utilisé le confucianisme dans le but de réprimer les motivations individualistes et de maintenir en place le système au profit d'une élite éduquée.» Importée de Chine, cette philosophie a été appliquée strictement dans la péninsule, où elle a commencé à régir tous les domaines (éducation, administration…) et a posé les bases d'une société très hiérarchisée, organisée selon un système de castes dominé par les *yangban*, des nobles lettrés. Discipline, sens du devoir, piété filiale, respect des anciens et de la hiérarchie, humilité… Cette doctrine continue de modeler les esprits aujourd'hui, même si la Corée du Sud a opéré, en moins d'un demi-siècle, une transition fulgurante de l'autoritarisme à la démocratie. L'ordre moral confucianiste a également cloîtré les femmes, qui peinent encore à secouer les traditions patriarcales. Le pays, d'après le Forum économique mondial, est ainsi seulement au 115e rang mondial (sur 149) en matière d'égalité entre les sexes. Et l'avortement y reste illégal.

Dans cette nation où la somme est plus importante que ses parties, et où le groupe passe avant l'individu, manquer la randonnée du dimanche du club de marche ou les activités de l'église est mal vu, car c'est faire preuve d'individualisme. Un péché venu d'Occident et qui reste encore souvent «teinté d'égocentrisme immoral», remarque l'historien Min Bae. Mais l'avantage, c'est que l'entraide n'est pas un vain mot. Au sein des familles, chacun doit, par exemple, venir à la rescousse d'un frère endetté. Dans le monde professionnel, les droits individuels des salariés se défendent toujours «ensemble», via les syndicats, très puissants ici, ou via des manifestations bruyantes qui animent chaque samedi la place Gwanghwamun, au cœur de Séoul… C'est d'ailleurs cette capacité de mobilisation collective qui a permis le «miracle économique» coréen : en moins de cinq décennies, ce pays, misérable et anéanti par la guerre de Corée (1950-1953), s'est propulsé dans le club des vingt premières puissances mondiales, qui plus est à la pointe de la technologie. Les grands

빨리빨리
PALI-PALI
Littéralement «vite vite». Une injonction qui résume le rythme de vie frénétique des Sud-Coréens, toujours tendus vers un objectif, foncièrement impatients. Ce mot d'ordre fut à la source du décollage économique du pays, mais est aujourd'hui perçu comme le symbole d'une compétitivité épuisante. La jeune génération veut ralentir pour mieux profiter de l'existence.

Mimétisme et concurrence: deux moteurs de la **RÉUSSITE** sociale

chaebol, comme Samsung ou Hyundai, ont pu mobiliser des employés prêts à travailler jour et nuit (le temps de travail hebdomadaire légal était longtemps de 68 heures, avant d'être réduit à 52 heures l'an dernier) pour la grande cause de la renaissance nationale fixée par le président autocrate Park Chung-hee (1962-1979), mais aussi pour échapper eux-mêmes à la misère.

Il faut pourtant se garder des simplifications. «Pour un Coréen, il est certes crucial de répondre aux attentes de son cercle d'appartenance, et le regard de l'autre est ce qu'il y a de plus important dans la construction de soi, décrypte Benjamin Joinau, anthropologue et professeur à l'université Hongik, à Séoul. Mais cela n'interdit pas une forme d'individualisme au sein du groupe.» Celui-ci s'exprime notamment à travers le goût de la performance : «Je voulais être plus charismatique et, depuis mon opération, j'ai beaucoup plus confiance en moi», confesse ainsi le jeune Kim Il-joong, au sujet de l'intervention qui a agrandi ses yeux. «Les patients veulent se fondre dans la masse mais, en même temps, il y a une compétition, confirme le chirurgien esthétique Lee Ji-young. Et depuis quelques années, il y a une demande croissante pour des changements physiques plus individuels, plutôt que copiant un modèle de beauté.»

Mimétisme et concurrence : c'est ce duo paradoxal qui pousse chacun dans une course frénétique vers la réussite, dès la maternelle. Les racines confucéennes font en effet de l'éducation une obsession. D'où cette contradiction : selon l'étude Pisa réalisée tous les trois ans dans soixante-dix-huit pays, la Corée du Sud arrive régulièrement en tête en matière de performances scolaires, mais les écoliers, eux, sont bons derniers en termes de bonheur à l'école ! A telle enseigne que, pour éviter qu'ils ne s'exténuent en multipliant les cours du soir, les municipalités de Séoul et de Busan ont dû, en 2009, imposer un couvre-feu : aucune classe après vingt-deux heures. Cette compétition à outrance se retrouve dans de nombreux domaines. Si le voisin de palier achète une nouvelle voiture ou enrôle une nourrice parlant anglais, il faut tout de suite en faire autant, pour rester à la hauteur. Alors, sans surprise, les ménages coréens sont parmi les plus endettés de la planète.

Par ailleurs, la vitesse à laquelle les Coréens adoptent les nouveautés venues de l'étranger pour les fondre dans leur quotidien est sidérante. Jusque dans les années 1990, impossible par exemple de trouver un expresso à Séoul ●●●

한

HAN

C'est un profond sentiment d'amertume. Il gagne les habitants – parfois au bout d'une nuit d'ivresse –, lorsque les frustrations d'une existence dictée par les codes sociaux remontent à la surface. Une blessure souvent intime, mais aussi collective, les Coréens jugeant que le *han* fait partie de leur identité, tant leur nation a été malmenée par l'histoire.















Photos : Stephan Gladieu (3), Franck Guiziou / hemis.fr (3)

Habitués aux uniformes, les jeunes Coréens sont avides de nouveautés en matière de mode. Et quand ils sont en couple, beaucoup portent des vêtements coordonnés.





Ici, il est suspect ne serait-ce que de déjeuner tout **SEUL**

●●● ailleurs qu'au bar d'un cinq-étoiles. Désormais, le café est incontournable. Et les Starbucks pullulent à chaque coin de rue du pays, qui pointe au quatrième rang mondial pour le nombre d'adresses de la marque par habitant. Depuis la fin de la dictature, l'avènement de la société de consommation et l'infusion des idées occidentales de liberté bousculent ainsi le vieux socle confucéen. «Les Sud-Coréens cherchent plus à s'affirmer, ce qui donne lieu, chez les artistes, à une tension créatrice et fait émerger des histoires fortes», analyse l'anthropologue Benjamin Joinau. Le cinéma local – l'un des rares à concurrencer sur son propre sol les productions hollywoodiennes – et les séries télé aux scénarios déchirants illustrent couramment le dilemme entre injonctions familiales et désirs personnels...

Etre soi, tout en restant dans la norme : tel est le chemin de crête emprunté au quotidien par une jeune génération avide de nouveautés. Dans cette société où il est suspect ne serait-ce que de déjeuner seul, les Sud-Coréens multiplient les appartenances à des cercles sociaux, mais en les cloisonnant et en bâtissant leur identité brique par brique, sans jamais se révéler à quiconque entièrement. Il y a le groupe des amis d'école, la famille, l'entreprise, le club de randonnée ou l'église, et il s'agit de montrer un visage à chaque fois conforme aux attentes, mais pas forcément identique dans chaque situation, pour se construire une personnalité unique. «La société nous oblige à porter des masques, et, depuis trente ans, nous avons appris à donner le change pour gagner notre liberté», dit Kwon Junghyun, 34 ans, employée d'une agence gouvernementale. Le lundi, au bureau, elle fait mine d'avoir passé un week-end tranquille avec son mari, alors qu'elle a divorcé depuis un an. Elle montre ainsi patte blanche dans une société aux réflexes patriarcaux persistants, même si le nombre de mariages baisse (6,1 % de moins entre 2017 et 2016). En privé, elle a choisi le célibat, comme de plus en plus de ses jeunes concitoyennes qui souhaitent échapper à la pression d'une belle-famille – conduisant à une chute spectaculaire du taux de fécondité du pays, désormais le plus bas du monde, bientôt moins d'un enfant par femme.

Cet épuisant équilibre entre conformisme et affirmation de soi explique peut-être pourquoi la Corée du Sud détient le triste record du plus fort taux de suicides au sein des pays de l'OCDE (24,3 pour 100 000 habitants en 2017, deux fois plus qu'en France). La pression du quotidien appelle des soupapes de sécurité, l'alcool étant le compagnon intime des Sud-Coréens, les plus grands buveurs d'Asie selon les statistiques de l'OMS. «Les masques tombent dans l'ivresse, c'est pour cela que boire est si important dans notre vie sociale», affirme Kwon Junghyun, l'employée de bureau. Un proverbe local dit même qu'il ne faut jamais se marier avec quelqu'un sans avoir été ivre au moins une fois avec lui, pour mieux sonder son âme. Sinon, en cas d'union malheureuse, il reste toujours la solution de se venger sur des assiettes dans une *rage room*. ■

Sébastien Falletti

선배
SUNBAE
Ce terme désigne une personne issue de la même entreprise ou université que vous, mais plus expérimentée, à qui l'on doit donc respect et obéissance. En retour, ce supérieur ou camarade chevronné prendra le novice, le *hoobae*, sous son aile. Une relation sociale essentielle en Corée du Sud.

정
JEONG
C'est le lien puissant qui unit deux individus, entraînant une générosité et une affection mutuelles indéfectibles. Ce peuvent être des atomes crochus qui apparaissent dès la première rencontre, ou bien une confiance qui s'installe dans la durée. Ce sentiment se décline sur le plan professionnel, amical ou intime.



Michel Setboun / Gettyimages



JIRISAN

Terre des ours et des dieux

Plus qu'un simple massif, c'est la montagne la plus sacrée du pays. Sur ces hauteurs, les Sud-Coréens renouent avec la nature et leurs croyances ancestrales. **PAR LOÏC GRASSET (TEXTE)**

Avec son millier de *toltap* (tours de pierres) et son étang dont la forme évoque le symbole du yin et du yang, le sanctuaire de Samseonggung honore Dangun, légendaire fondateur du premier royaume de Corée.



Parmi les pinèdes et bambouseraies, des gongs appellent à la prière

Cette immense cloche invite chaque jour une centaine de bonzes à méditer et étudier les sutras. Fondé en 544, Hwaeomsa, le «temple de la guirlande de fleurs», est l'un des plus grands et plus fameux sites sacrés de Corée du Sud. Car c'est ici, à Jirisan, que le bouddhisme aurait été pratiqué pour la première fois dans le pays.

Agefotostock





C'est un instant quasi mystique que tout Coréen doit connaître au moins une fois dans sa vie, ici, à Jirisan, massif montagneux qui se dresse dans le sud de la péninsule. Selon la légende, vivre ce moment précis au sommet du Cheonwangbong, 1 915 mètres, apporte prospérité et bonne fortune à une famille pour trois générations. En ce petit matin de fin d'automne, un soleil safrané perle à travers la mousseline délicate d'une mer de nuages. Soudain, le ciel s'embrase : camaïeu d'incarnat, de fauve et de magenta. Les randonneurs, qui sont ce jour-là une cinquantaine, restent muets d'extase. Une femme d'âge mûr, les yeux mi-clos, tend les mains en offrande et courbe plusieurs fois l'échine en signe de vénération. Un colosse aux pognes d'équarrisseur laisse même poindre des larmes. Puis, la ferveur retombe. On rit. On se tape sur l'épaule. On se congratule. Certains trinquent au *soju*, le tord-boyaux national à base de riz ou de patate douce, qu'ils avaient glissé dans leur sac. Ils ont dormi dans un refuge spartiate, se sont levés à 4 h 30 et ont gravi deux heures durant, à la lueur d'une frontale, les derniers hectomètres jusqu'à la cime, pour contempler le lever du jour depuis «le mont où les fous deviennent sages».

«Ici on s'élève, au propre comme au figuré»

Avec ses paysages d'estampe où se mêlent plaqueminiers, érables et ginkgos, puis, en altitude, ses bambouseraies et ses à-pics rocailleux, Jirisan est le plus ancien des dix-huit parcs nationaux terrestres de Corée du Sud, sa création datant de 1967. C'est aussi le plus étendu (472 kilomètres carrés) et le mieux doté en sommets élevés (une quinzaine de cimes au-dessus de 1 000 mètres). «C'est par ailleurs l'un des endroits du pays les plus riches en *qi* [l'énergie positive] et en spiritualité», analyse l'anthropologue Benjamin Joinau, professeur de civilisation à l'université Hongik de Séoul. Associée dans les esprits à des mégapoles futuristes, la Corée du Sud est, on l'oublie souvent, un territoire constitué à 70 % de montagnes. Et, contrairement à leurs voisins japonais, pour qui les flux énergétiques et les divinités circulent de préférence dans les forêts, c'est avec les hauteurs que les Coréens entretiennent un lien puissant. Surtout à Jirisan. «Nulle part ailleurs dans le pays, la symbiose entre le peuple et la montagne n'est aussi forte, insiste David Mason, professeur à l'université de Sejong et spécialiste du sujet. C'est un haut lieu de syncrétisme entre bouddhisme, chamanisme et animisme.» Les avis divergent sur l'origine du bouddhisme en Corée, mais cette chaîne montagneuse est en effet considérée comme l'un de ses berceaux : on y a relevé des traces de culte remontant au début du IIe siècle.

등산
RANDONNÉE

Devant un nuage à la forme de cabri, les marcheurs s'extasient longuement

«En Corée, on naît, on vit et on meurt dans la montagne», assure un adage. Une exagération sans doute. Mais le trekking reste quand même, et de loin, le loisir préféré de la population, malgré un temps disponible restreint – entre cinq et onze jours de congés annuels. D'après une étude de 2016, 30 % des 51 millions d'habitants seraient d'ailleurs des randonneurs chevronnés. «Nous avons des vies très stressantes, il faut toujours être performant : c'est pour cela que nous aimons tant côtoyer les sommets !» rigole Kim Euy-gon, 50 ans, croisé sur l'un des innombrables sentiers du massif sacré. Tout en avalant à la va-vite une portion de *kimchi* (chou, carottes et autres légumes fermentés et pimentés), ce négociant en viande de Busan, la grande cité portuaire de la côte Est, conclut : «En montagne, on se vide la tête et on s'élève, au propre comme au figuré.» Pourtant, Kim Euy-gon a une façon toute coréenne d'effectuer le trek le plus fameux de Jirisan : sans traîner. Le célèbre chemin qui relie, en une cinquantaine de kilomètres, les postes de rangers de Seongdamje et de Sancheong n'est qu'une succession de raidillons caillouteux pouvant atteindre 40 %. Soit, normalement, trois jours de marche. Kim Euy-gon, lui, est arrivé à quatre heures du matin après cinq heures de train, et il prévoit d'effectuer le parcours d'une seule traite, en dix-sept ou dix-huit heures, en courant la plupart du temps et en n'effectuant que dix minutes de pause toutes les trois heures ! La perfor-



Maxence Gross / Naturimages

En recul dans toute l'Asie, l'ours à collier allait disparaître des épaisses forêts de Jirisan. Mais un programme de réintroduction a permis de multiplier la population par dix en vingt ans.

mance, toujours... D'ordinaire, à Jirisan, les randonneurs adoptent une attitude plus contemplative, s'extasiant de longues minutes devant un théier sauvage ou un nuage à la forme de cabri.

Le professeur David Mason a recensé soixante-dix-huit temples à Jirisan, dont trente-deux remontant au moins au VI^e^ siècle. Parmi les plus remarquables, Hwaeomsa, en contrebas d'une forêt d'érables et de cèdres à l'exubérant feuillage pourpre, veinée de rus et de torrents. Fondé en 544, brûlé par les Japonais puis reconstruit au XVII^e^ siècle, le sanctuaire possède une architecture singulière avec ses quatre portes d'entrée biscornues, gardées par des bodhisattvas (statues de sages bouddhistes) et des rois célestes moustachus, les yeux révulsés et l'œil mauvais, censés éloigner les importuns. «Cette forme en virgule rappelle le symbole du yin et du yang, explique la nonne Tae Jan, qui vit là avec une centaine d'autres bonzes et bonzesses. L'idée est de permettre au maximum d'énergie de circuler. Car, de ce point de vue, c'est ici le lieu le plus parfait de Corée.» Explication : la chaîne de montagnes qui serpente le long de la péninsule est souvent comparée à un tigre couché, dont la tête gît au nord, dans l'ancienne Mandchourie, et le corps s'étire au sud, jusqu'à la mer de Chine orientale. La colonne vertébrale démarre au mont Paektu, point culminant de Corée du Nord (2 744 mètres), mais là où elle concentre le plus d'énergie, c'est à Jirisan, peu ou prou à l'emplacement de Hwaeomsa. Pendant quinze siècles, jusqu'à l'annexion de la Corée par le Japon, en 1910, de nombreux seigneurs féodaux tentèrent de se faire enterrer là, une légende assurant que c'était le seul moyen de garantir à sa progéniture l'accession au trône suprême. Sans surprise, ils se heurtèrent au veto des souverains.

Hwaeomsa abrite à lui seul quatre «trésors nationaux» sur les 300 que compte la Corée du Sud. Dont le Gakhwanjeon : une impressionnante salle de prière ornée de fresques, de bouddhas XXL dorés à l'or fin, de colonnades en pin rouge de cinquante mètres de haut, taillées, chacune, dans un unique tronc pluricentenaire, et un entrelacs de poutrelles, de planches et de madriers qui, tel un jeu de Meccano, tiennent debout sans le moindre clou. Dans un recoin du sanctuaire, on trouve aussi un pavillon discret, sans bouddha ni bodhisattva, mais avec pour seul hôte le portrait d'un géant barbu, San Shin, dieu des montagnes et figure animiste emblématique. En Corée du Sud, la plupart des religions vivent en bonne entente et, souvent, les croyances s'entremêlent.

Explorer Jirisan, c'est d'ailleurs partir en quête de divinités extraordinaires, telles Magohalmi, «grand-mère Mago», créatrice de l'univers, Mulhalmoni, déesse de l'eau, ou Areong Jong, celle de la pluie... Ici, la pratique du chamanisme reste vivace. Ces rites ancestraux se déroulent cependant loin des regards, dans des grottes ou refuges reculés. Comme à Ryong Nae, dans le nord du massif.

Entre une et trois heures du matin, c'est l'heure du tigre

Là, sur les contreforts d'un piton, en aplomb d'une rivière tumultueuse, on devine un cabanon à l'arrière d'une imposante bâtisse en pierre. Une matrone à la voix de rogomme refuse d'abord le passage au visiteur étranger, avant de se laisser convaincre par quelques sourires, courbettes et friandises. En cette fin de journée, Jeong Byong-ho, le *bobsa* (sorte de prêtre), officie avec trois autres chamans, des femmes. Barbe fine et crâne rasé, il présente des drapeaux multicolores devant des statuaires et enchaîne génuflexions, prosternations et incantations. Toute la nuit, en cette veille de pleine lune, les quatre chamans en appellent aux esprits du Nord, du Sud, de l'Est, de l'Ouest et du Centre. Chaque tranche de deux heures correspond à un animal. Celle du tigre, entre une heure et trois heures, est la plus propice pour invoquer les dieux et les 10 000 esprits recensés dans ces montagnes. «Nos rituels existaient en Corée bien avant les ●●●

영성
SPIRITUALITÉ

Dans des grottes, des chamans pratiquent des rites de guérison

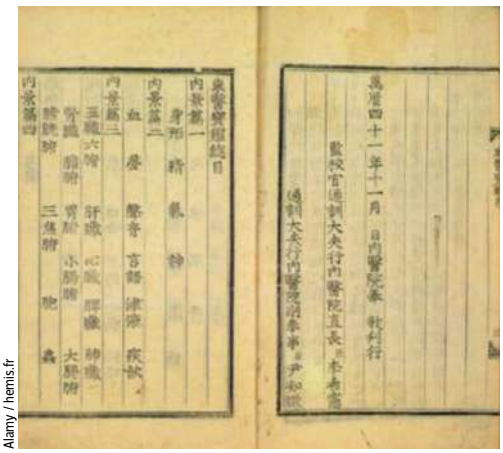
●●● autres religions, explique Jeong Byong-ho. Beaucoup de gens font encore appel à nous pour honorer les anciens, soulager la douleur d'ancêtres morts ou guérir un malade…» Certaines cérémonies, comparables à des exorcismes, durent une semaine entière. Tenues secrètes et rémunérées entre 10 000 et 20 000 euros – de l'aveu même des chamans de Ryong Nae –, elles permettent à l'esprit d'un ancêtre qui aurait été, par exemple, mal enterré, de redescendre sur terre pour se faire entendre. L'offense est ainsi réparée, et la maladie s'en va, assure-t-on… La plupart des villages de la région organisent aussi régulièrement des séances collectives pour charmer les esprits bienveillants et éloigner les mauvais génies.

«On dit que venir à Jirisan, c'est pénétrer l'âme du pays, remarque l'anthropologue Benjamin Joinau. Chacun jugera. Ce qui est sûr en revanche, c'est que ce massif est le premier creuset des légendes et des traditions populaires.» Le *pansori* par exemple, l'opéra traditionnel coréen, y est né. Plus précisément sur le versant nord-ouest, à Namwon, un gros bourg sans attrait mais jumelé avec Vérone, en Italie, et surnommé la cité de l'amour. Car il est le théâtre de la légende de Chunhyang, l'équivalent coréen de Roméo et Juliette. Avec une fin heureuse. Célébrée par un opéra en trois actes, mais aussi par des dizaines de livres, films et séries TV, cette histoire passionne les Coréens.

Au parc de Gwanghalluwon, un mûrier attire les foules

«En 2018, un million de visiteurs sont venus en pèlerinage à Namwon se recueillir sous un mûrier du Gwanghalluwon, le parc où les amoureux se seraient rencontrés», explique Shim Kyung-jin, le directeur du jardin, qui organise aussi chaque printemps l'élection de Miss Chunhyang et celle du *myong-chang*, le chanteur à la voix la plus parfaite. Le *pansori* est un peu tombé en désuétude, les jeunes générations lui préférant la K-pop, mais l'air de la fidèle Chunhyang reste l'hymne à l'amour le plus apprécié de la péninsule – Nord compris.

A l'instar de Namwon, chacune des 120 communes qui émaillent le massif a ses singularités. Cheonghakdong possède même sa religion : le *yu bul sun*, mélange de confucianisme, taoïsme, bouddhisme et sagesse populaire. Dans ce bourg de 3 000 habitants du sud de Jirisan, le *hangeul*, l'alphabet coréen, n'a jamais été adopté, et on continue d'utiliser les sinogrammes sur les affiches et les devantures. L'électricité n'est arrivée qu'en 1995. Voilà quinze ans, on n'y trouvait encore que des écoles religieuses, et les hommes mettaient un point d'honneur à ne jamais se couper les cheveux ou se raser la barbe. «Nous avons été longtemps isolés, au bout d'une piste de montagne, se souvient Seo Kyung-sok, drapé dans son *hanbok*, le vêtement traditionnel coréen, et coiffé d'une toque couleur aile de corbeau pour escamoter son impressionnant chignon. Désormais, nous devons nous plier aux règles de la vie moderne. Les jeunes suivent le cursus scolaire normal et les deux ans de service militaire obligatoire. Seulement une centaine d'habitants respectent encore, comme moi, les règles strictes du *yu bul sun*.» Beaucoup de touristes coréens viennent à Cheonghakdong, car s'y trouve un sanctuaire consacré à Dangun, alias le «petit-fils du ciel», qui serait le fondateur du Gojoseon, le légendaire premier



Alamy / hemis.fr

UNE BIBLE DE LA MÉDECINE

C'est une œuvre d'art, un trésor des sciences et un morceau d'histoire reconnu par l'Unesco comme «patrimoine documentaire inestimable». Voilà quatre siècles que le *Donguibogam*, le «livre précieux de la médecine orientale», a été imprimé sur des tablettes en bois. En vingt-cinq volumes, son auteur, Heo Jun, médecin de la cour royale, brasse les savoirs de l'époque, pharmacopée, anatomie, acupuncture, cosmologie… Et livre au passage des recettes farfelues, comme le secret de l'invisibilité ! A Jirisan, un village, appelé lui aussi Donguibogam, consacre un musée à ce joyau national et expose des rééditions.



David Ducoin / Gettyimages

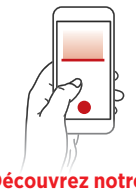


Christophe Boisvieux / hemis.fr



Gamma / Gettyimages

Cheonghakdong, le «village des grues bleues», dans le sud de Jirisan, a longtemps vécu hors du temps et du monde, sans routes goudronnées, sans électricité, sans télé… Aujourd'hui, une centaine d'habitants respectent encore strictement le *yu bul sun*, une religion qui mêle confucianisme, bouddhisme, taoïsme et sagesse populaire. Et les maîtres de la calligraphie, comme Hee Chin-suk (en bas), n'écrivent qu'en sinogrammes – pas en alphabet coréen.



Découvrez notre vidéo en scannant cette page

Retrouvez le mode d'emploi p. 11.

royaume de Corée, en 2333 av. JC. Dangun a toujours eu la faveur des nationalistes, qui l'évoquent dès qu'il s'agit de s'unir contre les envahisseurs. Son autre particularité, c'est sa naissance : il serait le fruit des amours entre un dieu et une ourse transformée en femme après cent jours de jeûne…

Les ours gambadent en liberté ? Sans danger pour les humains !

Animal phare du bestiaire coréen, avec le tigre, l'ours est d'ailleurs le meilleur symbole de la superbe de Jirisan. Le parc peut se targuer de protéger une belle biodiversité, avec 800 variétés végétales (azalées royales, camélias…), 165 espèces d'oiseaux et quarante de mammifères, dont le rare cerf musqué, mais il est surtout le dernier en Corée du Sud à abriter des ours à collier, une espèce classée vulnérable par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN). «Nous revenons de loin, concède Kim Rak-won, responsable du service de réintroduction des espèces dans l'aire protégée. En 2001, il en restait à peine cinq à Jirisan, et l'extinction locale était programmée pour 2020. En moins de vingt ans, nous avons réussi à inverser la tendance en faisant venir des ours sauvages de Sibérie, Chine et Corée du Nord, et en relâchant dans la nature des animaux nés en captivité.» Aujourd'hui, une cinquantaine d'ours à collier gambadent en liberté et certains se sont reproduits : ici, l'espèce semble sauvée. Plus petits que les grizzlis américains ou les ours bruns russes, herbivores et très timides, ces plantigrades sont sans danger pour l'homme. A Jirisan, les Coréens férus de randonnée peuvent donc s'adonner à la passion nationale pour la montagne en toute tranquillité. Et ainsi tutoyer les cieux et les dieux. ■

Loïc Grasset

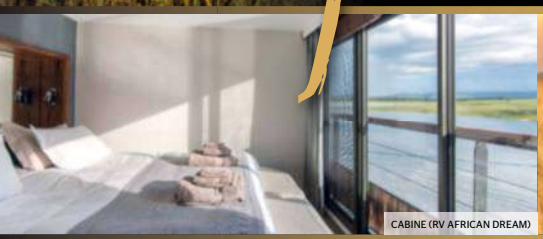
EARLY BOOKING
400€ DE REMISE
par personne

sur tous les départs haute saison 2019 (avril à octobre)
Pour toute réservation faite jusqu'à 2 mois de la date de départ.
Code tarif : OP_AFRIQUE

SAFARI-CROISIÈRE EN

Afrique australe

AFRIQUE DU SUD ▫ BOTSWANA ▫ NAMIBIE ▫ ZIMBABWE


CABINE (RV AFRICAN DREAM)




CASCADES LODGE

NOS AVANTAGES

- Formule TOUT INCLUS avec vol A/R de Paris, pension complète avec boissons, visites guidées et safaris
- Croisière inédite sur le lac Kariba, encore idéalement préservé et sauvage
- Une expérience unique au plus près de la nature en hébergement haut de gamme dans notre lodge et à bord du RV African Dream avec des services et des prestations soigneusement sélectionnés tout au long du séjour
- Safaris terrestres et nautiques dans deux régions emblématiques : le parc National de Chobé et le lac Kariba
- Les chutes Victoria, une merveille du monde à contempler



RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS DANS VOTRE AGENCE DE VOYAGES HABITUELLE OU :

CroisiEurope
Les croisières, c'est notre métier

0 825 333 777 Service 0,15 € / min + prix appel

STRASBOURG • PARIS • LYON • NICE • NANTES

www.croisieurope.com

Crédits photos : Shutterstock - Alexandre Sattler - Micky Hoyle - IM067100025 - Creastudio 1901121

GUIDE

SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS



Les pics acérés du parc national de Seoraksan.

DOUZE HALTES AU PAYS DU MATIN CLAIR

LES CINQ MEILLEURS QUARTIERS DE SÉOUL

UN VOYAGEUR AVERTI…

POUR FAIRE CE VOYAGE

NOS CONSEILS SUR TROIS SITES ILLUSTRES

INCURSION AU NORD, MODE D'EMPLOI

TROIS FILMS, TROIS LIVRES





PAR SÉBASTIEN FALLETTI ET LOUIS PALLIGIANO,
JOURNALISTES BASÉS EN CORÉE DU SUD

Aurora / hemis.fr



Le pays du matin clair (et non du «matin calme», mauvaise traduction souvent employée) compte 3 215 îlots et îles, dont Jeju, de loin la plus vaste. En rouge, la DMZ, la zone démilitarisée, marque la limite nord du territoire et scinde la péninsule en deux au niveau du 38e parallèle. Cette frontière longue de 248 km et large de 4 en moyenne est la plus surveillée au monde. C'est aussi une surprenante réserve naturelle. 91 espèces menacées y vivent, dont le tigre de Sibérie.

DOUZE HALTES AU PAYS DU MATIN CLAIR

SE DÉFOULER DANS UN STADE DE BASEBALL, MÉDITER DANS UN TEMPLE, PÊCHER LA TRUITE, CRAPAHUTER SUR DES PICS DE GRANITE… VOICI COMMENT ADOPTER, POUR UN TEMPS, LE MODE DE VIE DES CORÉENS.

1

HOME RUN ET POM-POM GIRLS À BUSAN

Le spectacle de dizaines de milliers de spectateurs coiffés d'un sac plastique orange gonflé sur la tête, s'égosillant pour supporter les Lotte Giants, l'équipe phare de la cité portuaire de Busan, une cuisse de poulet frit dans une main et une bière dans l'autre, vaut son pesant de *kimchi* (le plat national, fait de légumes fermentés). Nul besoin de maîtriser les règles du baseball pour apprécier un match : l'action se déroule autant (sinon plus) dans les gradins que sur le terrain. Pom-pom girls, *kiss-cam* (baisers entre supporters diffusés sur écrans géants), chants et concours de danse rythment la rencontre, dont le résultat a finalement peu d'importance. C'est au Sajik Baseball Stadium qu'il faut tenter cette expérience.

Tickets au guichet du stade avant la rencontre : env. 10 €. Calendrier des matchs : eng.koreabaseball.com

2

UN BAIN DE BOUE GÉANT QUI DÉTEND

Au palmarès des fêtes les plus salissantes au monde, l'Espagne a la Tomatina, l'Inde a Holi et la Corée du Sud… le festival de la boue de Boryeong. Chaque été depuis 1998, des millions de Sud-Coréens avides de se défouler mais aussi des étrangers curieux se pressent sur la large plage de Daecheon pour s'asperger à qui mieux mieux. Grâce à une mégabaignoire de gadoue et des toboggans gonflables installés sur le sable, jouer les hippopotames n'a jamais été aussi hilarant. En plus, c'est bénéfique pour la peau : le limon de Boryeong, à forte teneur en germanium, bentonite et autres minéraux, est réputé pour ses vertus cosmétiques. Le défi : réussir à immortaliser l'instant sans ruiner son appareil photo !

En 2019 : du 19 au 28 juillet.

3

UNE NUIT AU RAS DU SOL DANS UN *HANOK*

Impossible de séjourner en Corée sans goûter au charme d'une nuitée dans un *hanok*. Beaucoup de ces maisons traditionnelles, composées généralement de plusieurs pavillons harmonieusement organisés autour d'une cour, ont été rasées au cours des années 1970, développement urbain oblige. Mais à Jeonju, ville renommée pour son artisanat et ses spécialités culinaires (le célèbre *bibimbap*, grand bol de riz au bœuf, œuf et légumes, y a été inventé), un quartier entier a été préservé et réhabilité. Et certains *hanok* proposent le gîte. L'un d'eux, Hakindang, construit en 1908 et finement décoré de paravents ornés de paysages et de meubles anciens incrustés de nacre, témoigne du style architectural en vigueur à la fin de la fameuse dynastie Joseon. On y dort sur de fins matelas posés à même le plancher, chauffé grâce à un ingénieux système appelé *ondol*. Seule entorse (pardonnable) à la coutume : chaque chambre dispose de sa propre salle de bains.

A partir de 65 € la nuit. 45, Hyanggyo-gil, à Jeonju. hakindang@naver.com

4

PAS BESOIN DE L'HABIT POUR FAIRE LE MOINE

Qui n'a pas songé à goûter, le temps d'un week-end, la sérénité d'une vie monacale après avoir vu l'un des chefs-d'œuvre du cinéma coréen, *Printemps, été, automne, hiver… et printemps*, réalisé par Kim Ki-duk ? Edifié il y a mille trois cents ans à flanc de montagne, Beomeosa, facilement accessible depuis Busan, est l'un •••

●●● des trois temples majeurs du pays et fait partie – comme une trentaine d'autres ermitages sud-coréens – du programme Templestay, qui permet aux visiteurs de s'initier aux activités des bonzes et de méditer loin du vacarme urbain. Deux options – «découverte» ou «relaxation» – sont proposées. Ceux que les levers aux aurores (3 h du matin !) et les génuflexions rebutent (108) opteront pour la seconde, plus reposante.

Une nuit et deux jours : env. 50 €. Inscription : eng.templestay.com, temple «Beomeosa».

5

LES RESPIRATIONS DE L'ALCOOL DE RIZ

Frais, laiteux, pétillant, acidulé et plus traître que la bière, le *makgeolli*, concocté à partir de riz, est le plus ancien alcool de Corée. Egalement appelé *nongju* («alcool fermier»), ce breuvage très nutritif servait autrefois de collation aux agriculteurs. A Ulsan, une ville littorale du Sud-Est, la brasserie Boksoondoga en fabrique encore de manière artisanale, et ses produits ont été maintes fois primés. Là, les visiteurs sont chaleureusement invités à en déguster gratuitement et à en découvrir les secrets de préparation. Dans une salle, on entend même le *makgeolli* «respirer» pendant qu'il fermente dans de grandes jarres en terre, les *hangari*.

boksoondoga.com

6

LÀ OÙ LES ÉRABLES FLAMBOIENT

Dans un pays recouvert à 70 % de montagnes, impossible de ne pas aller découvrir les sommets. Les Sud-Coréens, qui vouent un culte aux cimes et aux randonnées en pleine nature, aiment à arpenter, l'automne venu, le parc national de Seoraksan, où les feuilles des érables prennent de remarquables nuances fauves. A seulement trois heures de route de Séoul, ce territoire de 400 kilomètres carrés offre pléthore de sentiers, adaptés à tous niveaux, de la courte promenade de trente minutes aux parcours exigeants de deux jours. Bambouseraies, chutes d'eau, pics, temples zen et ermitages jalonnent les itinéraires. Coup de cœur pour le chemin qui mène, en quatre kilomètres et deux heures, jusqu'à Ulsanbawi, un roc de granite de 873 mètres. Là-haut, le panorama sur la forêt, la mer et les monts fait aussitôt oublier les 808 marches de métal que l'on vient de gravir.

Privilégier les jours de semaine. Plus d'infos sur : english.knps.or.kr et choisir «Seoraksan» sur la carte.

7

DES VOITURES-SPAS CONTRE LE TRAIN-TRAIN

Qu'importe la destination, pourvu qu'on ait les pieds dans l'eau ! Tel pourrait être l'adage des passagers du West Gold Train, eux qui montent à bord juste pour le plaisir de regarder les paysages de la côte ouest défiler sous leurs yeux et de se relaxer grâce à un bain de pieds. Ouverte en 2015, cette ligne touristique très prisée des Sud-Coréens relie en trois heures la gare de Yongsan, à Séoul, à celle d'Iksan, dans la province du Jeolla du Nord, en traversant sept régions. Le confort est optimal, puisque l'on peut, tout en sirotant un thé vert, se délasser sur le plancher chauffé des wagons, décorés à la manière des *hanok*, les maisons typiquement coréennes. Certains jours, spectacles de magie et sketches sont au programme.

A partir de 20 € AS. Résa. sur letskorail.com, rubrique «Korail Info», puis sous-rubriques «Train fleet», «Tourist train» et enfin «West Gold train».

8

ODYSSÉE AVEC LES OISEAUX

Embarquement immédiat pour le plus vaste parc national du pays : Dadohae Haesang. Il protège quelque 2 300 kilomètres carrés de terres et de mer, à l'extrême sud de la péninsule. Parmi les 1 700 îlots ponctuant cette région surnommée, à juste titre, «le paradis des îles», Hong-do, avec ses roches biscornues, et Heuksan-do, coiffé du pic Sangnabong, valent particulièrement le détour. Même sans faire escale, le spectacle est grandiose : les voyageurs qui parcourent en ferry cette aire maritime protégée peuvent observer 140 espèces d'oiseaux, dont les rares grues moines, cigognes blanches, petites spatules ou huîtriers pies... C'est aussi dans ce décor pittoresque que l'amiral Yi Sun-sin, version coréenne de Jeanne d'Arc, repoussa, au XVI^e siècle, la marine japonaise grâce au premier bateau cuirassé de l'histoire navale.

Départ du port de Mokpo. Le même ferry dessert Heuksan-do, pour 27 €, et Hong-do, pour 6 € de plus.

9

SILENCE, ÇA TOURNE !

Complots, batailles épiques et amours impossibles : le parc du Dae Jang Geum à Yongin, au sud de Séoul, a vécu tout cela depuis qu'il est devenu, en 2005, le lieu de tournage privilégié des films et *dramas* (séries télé) historiques. Ce qui le distingue des autres studios, c'est la minutie avec laquelle a été recréé chaque objet ou bâtiment du IX^e siècle. Palais royaux, fortifications, demeures, tout a été reconstitué à partir d'archives. Des costumes d'époque sont même à la disposition des visiteurs.

7 € l'entrée. 25 Drama-gil, à Yongin.



Keng po Leung / Agefotostock

10 BALADE PASTEL DANS LE «SANTORIN CORÉEN»

Le charmant village de Gamcheon fut longtemps un bidonville, construit à la hâte en lisière de la cité de Busan pour accueillir les réfugiés pendant la guerre de Corée (1950-1953). A partir de 2009, les maisons à flanc de coteau ont été repeintes et des artistes locaux ont parsemé les ruelles sinueuses de fresques bariolées. Un parcours fléché permet d'en découvrir certaines, tout en faisant des pauses dans des boutiques ou cafés. Ne pas hésiter à se perdre dans les venelles.

11 COMME UN FUNAMBULE, MAIS SANS RISQUE

Près du centre alpin de Jeongseon, où se sont déroulées en 2018 certaines épreuves des JO d'hiver, on peut vivre une aventure vertigineuse. Au bord d'une falaise, perché à 583 mètres, un pont de verre de 11 mètres de long en forme de U, le Byeongbangchi Skywalk, permet d'avancer au-dessus du vide et donne l'impression de marcher dans le ciel. La vue sur la rivière Donggang, dont le méandre enlace une forêt émeraude, est imprenable. Les amateurs de sensations fortes emprunteront ensuite la Zip Wire, tyrolienne la plus longue et la plus raide d'Asie, pour dévaler 330 mètres de dénivelé à près de cent kilomètres à l'heure !

Accès restreint en cas de forte pluie, de neige ou de brouillard. Zip Wire : 30 €.

12 ET AU MILIEU GÈLE UNE RIVIÈRE

Théâtre de batailles féroces pendant la guerre qui opposa les deux Corées, le comté de Hwacheon est le coin préféré des Sud-Coréens pour s'adonner aux plaisirs de l'hiver. Notamment grâce au festival de la truite, qui se tient en janvier pendant une vingtaine de jours. Les visiteurs peuvent alors faire comme les locaux, et marcher sur les eaux gelées de la rivière Hwacheoncheon à la recherche du trou percé dans la glace qui leur portera chance. Et les moins frileux tenteront d'attraper un poisson à mains nues dans un bassin. Les prises sont préparées et dégustées au chaud, sous un chapiteau. Sports sur glace, sculptures de neige et concerts ponctuent l'événement, qui attire deux millions de personnes par an.

narafestival.com/ice_fra/

LES CINQ MEILLEURS QUARTIERS DE SÉOUL

DIFFICILE DE FAIRE LE TOUR DE CETTE CITÉ SIX FOIS PLUS VASTE QUE PARIS. GASTRONOMIE, PATRIMOINE, FIESTA… VOICI UN PROGRAMME SUR MESURE, SANS PERTE DE TEMPS DANS LES TRANSPORTS.

MAPO-GU

LE BON ENDROIT POUR SE CASSER LA VOIX

1 Impossible de visiter Séoul sans pousser au moins une fois la porte d'un *noraebang*, l'équivalent sud-coréen du karaoké. Pour pousser la chansonnette, direction le Luxury Su Noraebang. Derrière son éblouissante façade vitrée, une panoplie de salles parfaitement équipées, louables à l'heure. La décoration extravagante – marbres, fauteuils rococo et lumières disco – contribue au spectacle, tout comme la prestation des chanteurs d'un soir qui se voient attribuer les cabines – heureusement bien insonorisées – visibles depuis la rue.
Autour de 15 € de l'heure. Choix de chansons en anglais. skysu.com

DES HARICOTS SUR UNE BOULE DE NEIGE

2 Lorsqu'arrive la touffeur estivale, le *patbingsu* devient le roi des desserts. Il se compose de glace finement pilée recouverte de pâte de haricots rouges sucrée, elle-même surmontée de *tteok*, une pâtisserie moelleuse à base de farine de riz. De nombreuses déclinaisons existent, mais la recette traditionnelle demeure la plus rafraîchissante et la plus saine. Okrumong Bingsu, un café douillet à la décoration minimaliste, en propose une version authentique – les haricots rouges sont cuits lentement dans de grands chaudrons – servie dans des bols en laiton afin de maintenir une température optimale.
402-18 Seogyo-dong.

JONGNO-GU

ICI, C'EST TOUS LES JOURS RAVIOLIS !

3 Le charme de l'ancien conjugué à la folie de la nouveauté : composé de *hanok* (maisons traditionnelles) superbement rénovés, le «village» d'Ikseon-dong a le vent en poupe et se prête parfaitement à une balade. Boutiques de vêtements ou d'objets vintage, salons de thé et restaurants bohèmes sont pris d'assaut par les jeunes Séouliens. L'adresse la plus atypique ? Uncle Videotown, un bistrot au décor rétro, où il est possible de savourer un café viennois, la spécialité, tout en assistant à la diffusion d'un film. Un petit creux ? Rendez-vous à Changhwadang, qui sert de succulents *mandu* (photo), les raviolis traditionnels coréens. Un régal.
Uncle Videotown, 47, Gwansu-dong 28-gil. Changhwadang, 23, Supyo-ro 28-gil.


Deb Lindsey / Gettyimages

DU CÔTÉ OBSCUR DE L'ART : UN LIEU POUR VISITEURS AVERTIS…

4 Peintures, photos, vidéos, installations… Consacré à l'art contemporain, l'Arario Museum In Space se cache dans l'espace labyrinthique d'un ancien cabinet d'architecture en briques noires entièrement recouvert de lierre. Il n'existe aucun équivalent dans la capitale à l'amusant dédale de couloirs et d'escaliers qui



agrémente les lieux. Une volée de marches conduit ainsi au cinquième étage, où des créations étranges, voire inquiétantes, hantent les recoins. Les autoportraits de l'Américaine Cindy Sherman et les minuscules sculptures hyperréalistes de Dongwook Lee sont spécialement dérangeants.
Entrée : 8 €. arariomuseum.org

DANS LA JUNGLE URBAINE, L'ÉDEN DES VERTUEUX

5 Pour qui n'a le temps de visiter qu'une seule demeure royale de la capitale, c'est Changdeokgung qu'il faut choisir. Achevé en 1412, le «palais de la vertu prospère» n'est pas seulement la mieux conservée des cinq grandes résidences bâties sous la dynastie Joseon, il se démarque aussi par son atmosphère paisible et son élégance. Et surtout par son *huwon*, ou «jardin secret», lieu de repos favori des monarques, avec son genévrier sept fois centenaire dont la forme évoque celle d'un dragon, et son pavillon qui semble flotter au-dessus d'un bassin constellé de lotus. La végétation y est peu domestiquée, ce qui lui donne un aspect sauvage unique.
Ticket pour le jardin (visite guidée obligatoire) : 6 €. cdg.go.kr/eng

UNE VIRÉE CHEZ LES MAÎTRES ARTISANS

6 Le microquartier d'Insadong n'est formé que d'une rue principale et de petites allées, mais on peut facilement y passer une journée entière. Entre les salons de thé, les galeries d'art et les échoppes d'artisanat, c'est le meilleur endroit de la capitale pour faire son shopping : vaisselle en céladon, ginseng rouge (qui donne du tonus), pinceaux de calligraphie, *hanji* (papier en pâte de mûrier), masques en bois, *buchae* (éventails décorés)… Les amoureux de thé vert feront le plein à l'Osulloc Tea House. ●●●

YONGSAN-GU

UN APERÇU DES NUITS FOLLES D'ITAEWON

7 Ancien repaire des GI's qui venaient ici s'encanailler jusqu'à la fin des années 1990, Itaewon pâtissait d'une réputation sulfureuse. Ce quartier s'est assagi, mais reste le fief des noctambules, avec ses clubs et microbars. Notre conseil : déguster un *samgyopsal*, délicieuses tranches de poitrine de porc au barbecue, chez Geolgune Wang Gopchang. Puis filer sur le chaleureux rooftop de la Casa Corona, pour admirer les scintillements de la mégapole.
Geolgune Wang Gopchang, 128-12, Itaewon-dong. Casa Corona, casacoronaseoul.com

UN DOUBLE MUSÉE DANS UN BEL ÉCRIN

8 Le Leeum Samsung Museum of Art, ce sont deux musées pour le prix d'un (8 €) ! Un pour les arts traditionnels (orfèvrerie, calligraphie…), l'autre pour les œuvres contemporaines, toiles de Mark Rothko ou de Jean-Michel Basquiat, vidéos de Nam June Paik… Les architectes Mario Botta, Jean Nouvel et Rem Koolhaas signent ce bâtiment d'exception.
leeum.org/html_eng/global/main.asp

CURE DE JOUVENCE ORIENTALE… ET INTÉGRALE

9 En Corée, pour apaiser le corps et l'esprit, on lézarde dans un *jjimjilbang*, les bains traditionnels. Avec ses huit étages, le Dragon Hill Spa est le plus couru de Séoul. Il comprend des saunas (hommes et femmes séparés), des salles d'aromathérapie, une piscine (maillot obligatoire) et même des cabines de *noraebang* (karaoké). Ceux qui auront le courage de se dévêtir totalement pour profiter des étuves et bassins ou de faire la sieste sur le sol, au milieu d'inconnus, vivront une immersion dans la culture coréenne.
Entrée : 9 à 11 €. dragonhillspa.com/en

GANGNAM-GU

UNE STAR ACADÉMIE SUR-MESURE

10 Pourquoi ne pas se glisser dans le costume d'une star de la K-pop, la pop coréenne ? Au King Studio, n'importe qui peut enregistrer son morceau préféré, en deux heures. La session se déroule avec le soutien d'un coach vocal professionnel qui prodigue ses conseils. Grâce à des virtuoses de l'Auto-Tune, l'idole d'un jour pourra repartir avec son disque, ainsi qu'une vidéo – qu'il faudra peut-être projeter avec parcimonie !
A partir de 90 €. kingstudio.asia

JUNG-GU

UNE RIVIÈRE QUI REVIENT DE LOIN

11 En longeant les berges de la paisible Cheonggyecheon, difficile d'imaginer l'histoire de cette rivière. Insalubre et bordée de bidonvilles sous l'occupation japonaise, elle a ensuite été bétonnée pour disparaître sous une voie rapide. En 2003, elle a été réhabilitée. Cette promenade de onze kilomètres est aujourd'hui très appréciée des Séouliens, qui, l'été, viennent se tremper les pieds et, à l'automne, écrire des vœux sur des lampions lors du *bitchorong*, le «festival des lanternes».


Stephan Gladieu

12 OVNI DANS LA VILLE

C'est le plus gros édifice asymétrique au monde : inauguré en 2014, la Dongdaemun Design Plaza (DDP), temple de la mode et du design aux allures de vaisseau spatial, bâtiment aux formes ondulantes dessiné par l'illustre architecte irako-britannique Zaha Hadid, accueille, sur 82 000 m², salles d'expositions, laboratoires de recherche, restaurants et boutiques de designers. Idéal pour trouver des gadgets à rapporter. *ddp.or.kr*

UN VOYAGEUR AVERTI...

... EN VAUT DEUX. COMMENT SE COMPORTER EN CORÉE DU SUD ? NOS CONSEILS POUR NE PAS COMMETTRE D'IMPAIRS.

Ici, la politesse est, plus qu'un simple code social, une impérieuse obligation. Respecter ces règles élémentaires – parfois identiques à celles du Japon – permet de ne pas manquer de *nun-chi*, de «tact».



ÉVITEZ DE PLANTER LES BAGUETTES DANS LE RIZ. Ce geste rappelle un rituel funéraire, qui consiste à placer des bâtonnets d'encens dans un bol de sable. Mangez lentement. Ou du moins, plus lentement que les personnes plus âgées de la table : finir avant elles serait une offense. Impossible aussi de refuser un verre – même d'alcool – offert par un «ancien».



SALUEZ AVEC UNE PETITE RÉVERENCE. La position idéale ? Incliner le buste tout en gardant les mains posées sur le ventre. Même entre jeunes, interdit de se faire la bise : l'intimité en public est mal vue.



UTILISEZ TOUJOURS VOS DEUX MAINS. Que ce soit pour offrir ou recevoir un cadeau, verser à boire, tendre sa carte de visite... C'est signe de bonne éducation.



COUVREZ-VOUS LES ÉPAULES ET LE DOS. Même si la Corée du Sud s'est ouverte, le pays reste assez conservateur sur ce point. En revanche, aucun souci avec les minijupes ou shorts.



NE VOUS MOUCHEZ PAS EN PUBLIC. Ce serait à la fois impoli et interprété comme la preuve d'une mauvaise hygiène ! Mieux vaut renifler. En revanche, on peut se racler la gorge à loisir...



DÉCHAUSSEZ-VOUS CHEZ VOS HÔTES. Impossible de pénétrer dans une maison coréenne – et même certains restaurants – chaussures aux pieds. La propreté est importante car la plupart des habitants mangent encore assis autour de tables basses et dorment par terre.

POUR FAIRE CE VOYAGE

VISA, MEILLEURES SAISONS ET ORGANISATION, TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE DÉCOLLER.

QUELLES FORMALITÉS ?

➳ Pour un séjour d'une durée inférieure à quatre-vingt-dix jours au départ de la France, aucun visa n'est nécessaire, mais le passeport doit être valide au moins six mois après la date du retour.

QUAND PARTIR ?

➳ Mai-juin et septembre-octobre sont les mois les plus favorables à une exploration du pays. Le printemps est très ensoleillé, tandis qu'à l'automne, les paysages se parent de sublimes couleurs de feu. Mais l'affluence est grande.

➳ Eviter l'été (surtout juillet), chaud et humide, mousson oblige. L'hiver, attention au froid : sur ce territoire très montagneux, les températures chutent souvent jusqu'à –15 °C.

PEUT-ON VOYAGER SEUL ?

➳ Oui, même si l'on est une femme. Le pays est sûr, et la population se montre très serviable, disposée à aider les étrangers. Et comme les transports en commun sont très bien développés, on peut se déplacer sans louer de voiture.

AVEC QUI PARTIR ?

➳ Les Maisons du Voyage est l'agence spécialiste de la Corée du Sud qui nous a aidés à réaliser ce dossier. Elle organise des itinéraires sur mesure et des tours organisés, comme celui-ci, de onze jours à la découverte de sites immanquables : Séoul l'hyperactive, Gyeongju et les vestiges de l'ancien royaume de Silla, le village d'Hahoe et ses maisons historiques, sans oublier, bien sûr, les plus beaux temples du pays. A partir de 2 990 €. Contact : maisonsduvoyage.com

NOS CONSEILS SUR TROIS SITES ILLUSTRES

D'APRÈS GUIDES ET VOYAGISTES, IL FAUT ABSOLUMENT VISITER CES LIEUX. CELA VAUT-IL LE COUP D'Y ALLER ? SI OUI, COMMENT RÉUSSIR L'EXCURSION ?

GYEONGJU OU LA CORÉE EN MAJESTÉ

On décrit Gyeongju, ancienne capitale du royaume de Silla, sur la côte sud-est, comme le «musée sans murs de la Corée». A raison, tant les vestiges archéologiques, souvent millénaires, abondent : tertres funéraires, pagodes, temples, grotte sacrée... Pour profiter de ces sites disséminés dans la cité, l'idéal est de s'installer dans un hôtel sur la rive du lac Bomun (comme l'hôtel Hyundai) ou dans un *hanok* (maison traditionnelle reconvertie en guesthouse, tel Siwoowadang) et de louer un vélo.

➳ Le soir, prévoir un pique-nique et aller flâner au bord de l'étang d'Anapji, comme le faisaient jadis les membres de la cour coréenne. Belle vue sur les pavillons illuminés.

L'AIR DU GRAND LARGE À BUSAN



Michael Runkel / Bioshoto

Avec son climat clément, Busan, deuxième ville du pays et son port principal, est l'une des destinations balnéaires préférées des Sud-Coréens. Choisir un établissement surplombant la plage de Haeundae (tel le Paradise Hotel), où l'on peut surfer et se prélasser des heures dans des bouées. Ou, depuis la jetée, sauter dans l'une des vedettes touristiques permettant d'explorer la rade et d'accoster au centre-ville. Eviter fin juillet-début août, quand tout est bondé.

➳ Ne pas manquer l'immense marché aux poissons de Jagalchi (ci-contre), le plus grand de Corée du Sud, ouvert dès 5 h du matin. Acheter un poisson et monter au premier étage pour le faire cuisiner. Ou déguster sashimi et anguilles grillées, spécialités de Busan.

LES FRISSONS DE LA GUERRE FROIDE SUR LA DMZ

Le président américain Bill Clinton l'appelait «l'endroit le plus effrayant de la terre». Mais, pour comprendre l'histoire de la Corée, une visite de la DMZ, la ligne de démarcation entre Nord et Sud, à 45 km de Séoul, est indispensable.

➳ Obligation de passer par un tour organisé, soit d'une demi-journée (40 €) soit d'une journée entière (jusqu'à 100 €). Départs presque tous les jours depuis les grands hôtels de Séoul. Bien regarder le détail du programme, en s'assurant qu'il inclut un passage par la Joint Security Area (JSA), sous contrôle de l'ONU, et ses fameux cabanons bleu ciel. C'est là que les frères ennemis tiennent des pourparlers réguliers afin de maintenir le fragile armistice de 1953.

INCURSION AU NORD, MODE D'EMPLOI

AU-DELÀ DU 38e PARALLÈLE, C'EST UN AUTRE MONDE. VOICI COMMENT AVOIR UN APERÇU DE CETTE DICTATURE HERMÉTIQUE.



Valery Sharifulin / Gettyimages

Une fois posé le pied sur la péninsule coréenne, grande est la tentation de faire une petite incursion dans le pays le plus fermé de la planète. Le bémol : quel que soit le moyen de transport choisi (voiture, avion…), il est impossible de franchir la DMZ, la zone démilitarisée qui sépare les deux Corées. En revanche, un touriste européen peut assez facilement obtenir un visa pour le Nord, à condition de faire un détour et de débarquer à Pyongyang via Pékin. Et surtout d'accepter les règles imposées par le régime du dictateur Kim Jong-un, à savoir s'inscrire dans un tour organisé et être constamment «cornaqué» par des guides locaux. En une semaine, on peut ainsi visiter la capitale bâtie à la gloire des Kim, la ville royale de Kaesong et ses maisons basses typiques, la DMZ côté communiste ou bien encore le port de Wonsan, villégiature des travailleurs «les plus méritants»… Bien sûr, le confort sera rudimentaire – et les repas, légers – mais c'est une expérience marquante.

Agence Phoenix Voyage : phoenixvoyages.com/fr

TROIS LIVRES, TROIS FILMS

AVANT DE PARTIR OU AU RETOUR, PRÉPAREZ OU PROLONGEZ LE VOYAGE AVEC NOTRE SÉLECTION CULTURELLE.

DICTIONNAIRE INSOLITE DE LA CORÉE DU SUD

Kimbap (sandwich local), *chuseok* (fête des moissons), *minbak* (chambre chez l'habitant), *baduk* (jeu de société typique), *arbeit* (petits boulots)… Grâce à cet abécédaire tout en finesse et drôlerie, des mots et concepts exotiques deviennent familiers. *De Cédric du Boisbaudry, éd. Cosmopole, 11 €.*

CROQUIS DE CORÉE



Illustré de très jolis dessins, ce guide réalisé par un anthropologue et une artiste permet de s'initier à cette culture (rites, architecture, cuisine…) au-delà des clichés. *De Elodie Dornand de Rouville et Benjamin Joinau, éd. l'Atelier des cahiers, 18 €.*

TOUJOURS PLUS À L'EST

Les étonnements et les émerveillements d'un Français expatrié un an en Corée du Sud. Un récit plein de mordant, écrit d'une plume alerte. *De Benjamin Pelletier, Picquier poche, 7,50 €.*

PRINTEMPS, ÉTÉ, AUTOMNE, HIVER… ET PRINTEMPS

A travers ces saisons se déclinent, sous l'œil de son jeune disciple, les âges de la vie d'un moine (pas si) zen. Une ode à la nature, tournée dans la réserve de Jusan, mais aussi un regard sans concession sur le bouddhisme. *De Kim Ki-duk, 2003*

JSA (JOINT SECURITY AREA)



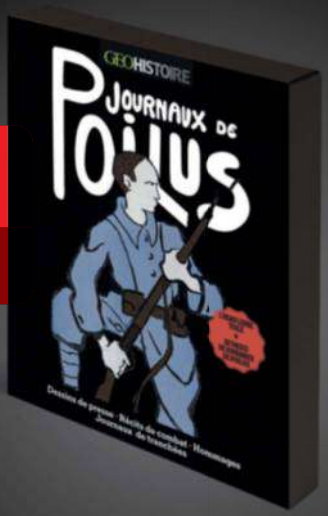
Un face-à-face sous haute tension en pleine DMZ, la zone neutre entre les Corées. Loin des clichés, une connivence inattendue se crée entre quatre soldats ennemis, sur fond d'imbroglio géopolitique. Un carton au box-office coréen. *De Park Chan-wook, 2000*

MEMORIES OF MURDER

En pleine dictature, des meurtres inexpliqués chamboulent un patelin sans histoires. Dans ce polar burlesque hanté par une météo pluvieuse, les policiers locaux composent avec un enquêteur arrogant envoyé par Séoul. *De Bong Joon-ho, 2003*

GEO ÉDITIONS

DÉCOUVREZ **NOTRE**
Tarifs privilégiés



Prix abonnés **47,45 €***
Prix non abonnés **49,95 €**

COFFRET JOURNAUX DE POILUS

Découvrez l'histoire de journaux de tranchées !

Pour lutter contre l'ennui, le bourrage de crâne et surtout entretenir leur moral, les poilus créent leurs propres journaux. Issu d'une incroyable collection, pour la première fois décliné en presse, cet ouvrage nous livre un témoignage très riche et émouvant sur la guerre de 1914-1918 vécue par les hommes des tranchées.

Ce coffret collector contient un très beau livre au dos toilé ainsi que 2 fac-similés de Journaux de poilus inédits avec 32 pages reproduites !

Éditions GEO Histoire - Format : 23,6 x 26,5 x 35 cm - 224 pages

PORTRAITS DES PLUS GRANDS ROIS DE FRANCE

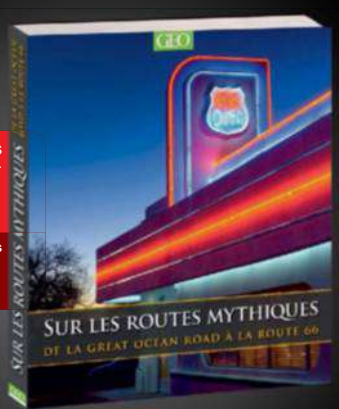
Histoires, destins, dynasties



Prix abonnés **18,99 €***
Prix non abonnés **19,99 €**

Défenseurs de leurs terres et de leurs sujets, luttant pour le pouvoir et la gloire, les rois de France fascinent par leur grandeur. Découvrez dans ce bel ouvrage richement illustré comment la royauté s'est construite et a évolué, façonnant à tout jamais l'Histoire de France. Des origines de la monarchie au triomphe du Roi-Soleil, les grandes dynasties françaises n'auront plus de secrets pour vous.

Éditions GEO Histoire - Format : 23 x 30 cm - 224 pages



Prix abonnés **28,45 €***
Prix non abonnés **29,95 €**

SUR LES ROUTES MYTHIQUES

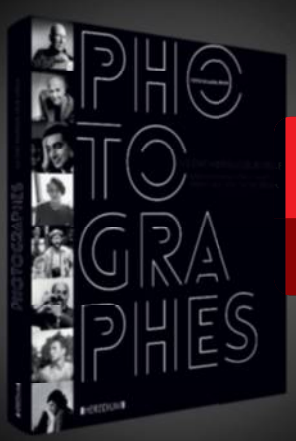
Les plus belle routes du monde en photos !

Grâce à des photographies d'exception, des cartes détaillées ainsi que des anecdotes, ce beau livre vous dévoile la riche histoire de chaque route, les somptueux paysages qu'elles traversent et la vision à part qu'elles donnent de notre monde. Une véritable invitation au voyage et à la découverte !

Éditions GEO - Format : 25 x 28 cm - 192 pages

PHOTOGRAPHES

Ils ont marqué leur siècle !



Prix abonnés **33,25 €***
Prix non abonnés **35 €**

Cet ouvrage présente les plus grands photographes du XXe siècle et nous raconte l'histoire de leurs clichés les plus emblématiques, devenus images iconiques du siècle dernier.

Richement illustrée, cette magnifique fresque visuelle nous dévoile aussi et surtout l'histoire de ces hommes et de ces femmes qui, armés de leur seul appareil photo, se sont engagés pleinement dans leur art, ont parcouru le monde et ont souvent risqué leur vie pour saisir avec génie l'essence d'un moment.

Éditions HEREDIUM - Format : 24,2 x 28,5 cm - 224 pages

SÉLECTION DU MOIS !
pour nos abonnés !

PORTRAITS DE LA VIE SAUVAGE
En voie de disparition



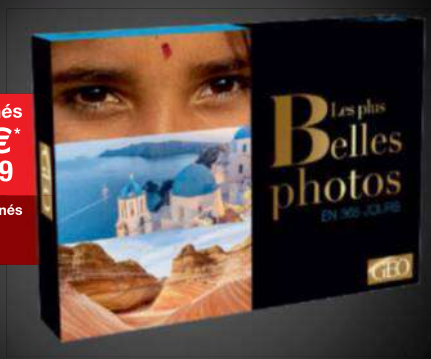
Prix abonnés **75,05 €***
Prix non abonnés **79 €**

Ce beau livre est une ode à la beauté d'un monde aussi fascinant que fragile, à travers le portrait de 80 espèces en voie de disparition, dont certaines extrêmement rares.

Tim Flach nous fait ici découvrir des animaux souvent méconnus, d'une beauté à couper le souffle. Les textes qui accompagnent ces sublimes portraits permettent de découvrir en détail ces animaux extraordinaires et de comprendre ce qui les met en péril. Un livre superbe et marquant.

Éditions HEREDIUM - Format : 26,7 x 24 cm - 336 pages

CALENDRIER PERPÉTUEL - LES PLUS BELLES PHOTOS EN 365 JOURS
Pour s'émerveiller toute l'année !



Prix abonnés **18,99 €***
Prix non abonnés **19,99 €**

Partez à la découverte de paysages somptueux ou insolites, de grandes villes ou de villages reculés, de portraits émouvants ou d'animaux majestueux. Présenté sous forme de chevalet et livré dans un coffret, ce calendrier vous fera voyager à travers le monde !

Éditions GEO - Format : 29 x 24 cm - 1 photo par jour et sa légende

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M. GEO481V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

_____

Code postal* _____

Ville* _____

E-mail* _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard).

N° _____ Date d'expiration M M / A A

Cryptogramme _____ Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **60€** (1 an - 12 numéros).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Coffret Journaux de Poilus	13714			
Portraits des plus grands rois de France	13688			
Sur les routes mythiques	13273			
Photographes	13711			
Portraits de la vie sauvage	13658			
Calendrier perpétuel - Les plus belles photos en 365 jours	13508			

Participation aux frais d'envoi	+ 5,95 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 60 €

Total général en € : _____

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/07/2019. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Media au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.

SAUVONS NOS GRAINES !

C'est une hécatombe annoncée : 21 % des espèces végétales sont menacées d'extinction. Ces pertes pourraient priver l'humanité de grandes richesses, les plantes étant une source de nourriture, de molécules thérapeutiques. Et mettre en danger les écosystèmes… Pour les préserver, quelque 1 700 banques de graines ont été créées dans le monde. Ces coffres-forts génétiques sont-ils la solution ? Enquête.

PAR YANN CHAVANCE (TEXTE)
ET ROBERT LLEWELLYN (PHOTOS)



_ POMME _



evant l'épaisse porte blindée, un panneau rappelle aux rares visiteurs autorisés ce qui se joue quelques mètres sous terre. «Vous pénétrez ici dans le lieu concentrant le plus de biodiversité au monde.» De l'autre côté de la porte, des dizaines de milliers d'espèces végétales, sous leur forme la plus simple, la plus essentielle : la graine. Des semences par centaines de millions, de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes tailles. Soigneusement conservées dans des pots en verre entreposés sur de lourdes étagères métalliques. Dans cette pièce maintenue à moins vingt degrés, c'est tout un pan du vivant qui est maintenu en dormance, prêt à être remis en terre en cas de besoin. «Une police d'assurance», dit-on ici. Ici ? Ce n'est pas la médiatique Réserve mondiale de semences du Svalbard, dans l'Arctique. Pas d'ours polaires au-dessus de ce coffre-fort réfrigéré. Seulement des moutons et des faisans. Nous sommes à Wakehurst, dans le Sussex, plus précisément au cœur des jardins botaniques royaux de Kew. C'est là, en effet, que se niche celle qui se targue de détenir le record mondial de la biodiversité végétale : la Millennium Seed Bank. La banque de graines anglaise, financée par des fonds publics et privés, conserve 40 000 espèces de plantes sauvages, soit 10 % des espèces végétales connues. Et six fois plus que sa consœur nordique. Car cette dernière, gérée par un consortium international, annonce certes le chiffre impressionnant de 983 500 échantillons conservés, mais il s'agit surtout de différentes variétés de plantes cultivées, ne concernant qu'un nombre restreint d'espèces. Par exemple, les milliers de variétés de tomates – cœur de bœuf, marmande, noire de Crimée... – qui ne représentent qu'une seule espèce. A Kew, c'est à la biodiversité que l'on s'intéresse, et donc principalement aux espèces sauvages, qu'il faut plus que jamais préserver.

Les scientifiques dressent, en effet, un constat alarmant : la biodiversité végétale se flétrit peu à peu, sans que nous en ayons vraiment conscience. «On dispose de nombreuses données sur l'effondrement des populations animales, mais beaucoup moins sur les plantes, regrette le botaniste et généticien Pierre-Henri Gouyon, professeur au Muséum national d'histoire naturelle. Pourtant, de nombreux signaux indiquent que cette dynamique d'effondrement est générale.» En 2016, après une année passée à analyser les études existantes, des dizaines de chercheurs, essentiellement britanniques, ont estimé dans un vaste rapport qu'une espèce de plante sur cinq dans le monde était menacée de disparition. Une potentielle hécatombe écologique, dont le rapport listait les causes : essentiellement l'agriculture (facteur de déforestation), mais aussi l'urbanisation, les maladies, la pollution, les espèces invasives, le changement climatique... Mais pourquoi protéger la biodiversité végétale ? En quoi impacte-t-elle l'avenir de l'humanité ? Après tout, dit la FAO, 60 % de l'apport énergétique de la population mondiale est à ce jour fourni par cinq céréales seulement, sur les 370 000 espèces de plantes à graines découvertes sur la planète. Cinq céréales – riz, blé, maïs, mil et sorgho – sur lesquelles parie l'agriculture conventionnelle pour nourrir les 9,7 milliards d'individus que nous serons en 2050. Alors, à quoi peuvent bien servir des dizaines et des dizaines de milliers d'espèces de plantes sauvages ? En réalité, les bienfaits de cette richesse sont innombrables. Déjà plus de 30 000 espèces végétales ont une utilité bien identifiée pour l'humanité, car elles sont une source de nutriments, de matériaux ou de molécules thérapeutiques. Et l'on en découvre chaque année environ 2 000 autres, inconnues jusque-là, une somme de savoirs potentiels (et de progrès). Une diversité sauvage qui pourrait elle-même constituer un réservoir de gènes •••

POURQUOI SAUVER LA BIODIVERSITÉ VÉGÉTALE ?

369 000
espèces de plantes à graines ont été listées par les scientifiques

31 128
espèces ont une utilité avérée pour l'humanité

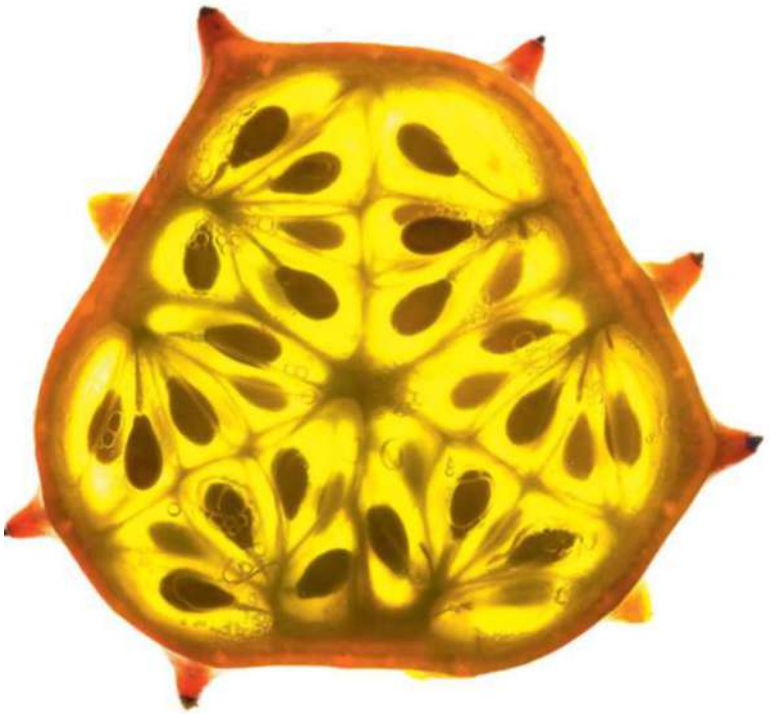
17 810
ont un usage thérapeutique

11 365
servent de matériaux (pour l'industrie textile, la construction, etc.)

9 860
alimentent les humains et les animaux

8 140
ont un rôle environnemental (lutte contre l'érosion...)

(Source : Kew State of the World Plants, 2016)



MELON À CORNE



FÈVE



TOURNESOL



LES CINQ PLUS GROS COFFRES-FORTS DE LA FLORE

1. SVALBARD
983 500 échantillons
Surnommée «l'arche de Noé végétale», cette banque de l'Arctique vient de fêter ses dix ans.

2. FORT COLLINS
625 000 échantillons
Cette «banque centrale», fondée en 1958, détient des doubles des graines contenues dans des banques de graines américaines.

3. PÉKIN
400 000 échantillons
Cette banque nationale ouverte en 1986 conserve 180 espèces de plantes cultivées et leurs plus proches parentes sauvages.

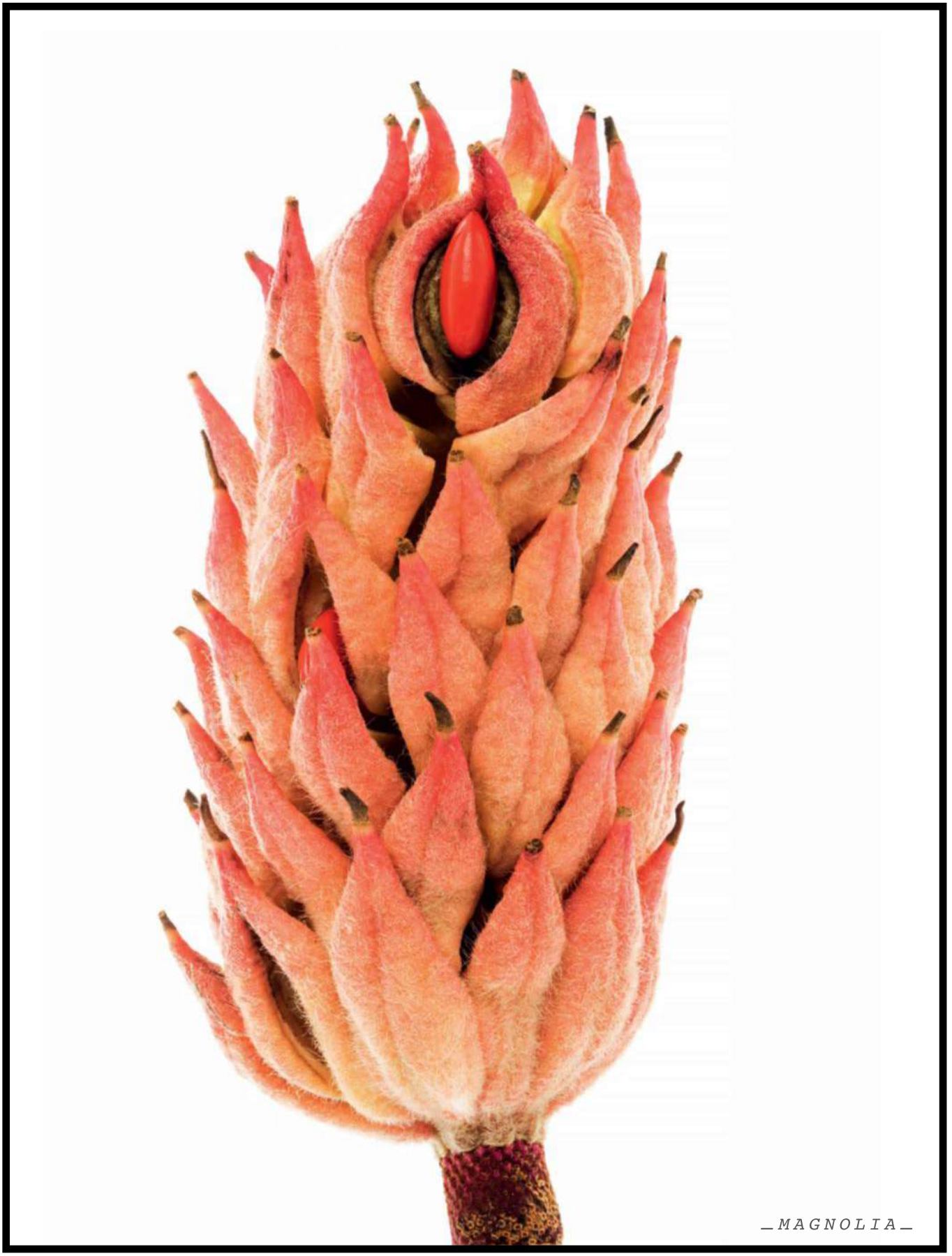
4. NEW DELHI
400 000 échantillons
Cette banque de graine nationale indienne, datant de 1976, abrite majoritairement des variétés locales.

5. SAINT-PÉTERSBOURG
325 000 échantillons
La plus ancienne des banques de graines a été mise en place à la fin du XIXe siècle.

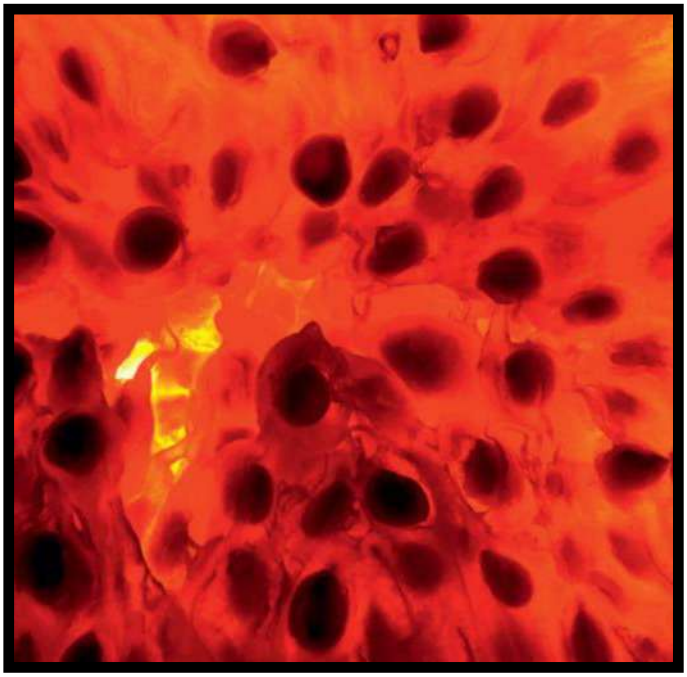
••• afin d'améliorer les variétés cultivées, notamment pour les adapter aux évolutions du climat. Essentiel pour assurer le contenu de nos assiettes de demain... Et partout dans le monde, les banques de graines, qui préservent les espèces et variétés, et partagent ces semences avec les scientifiques, industriels et agriculteurs, sont au cœur de la question.

Retour dans la verte campagne du Sussex. Dans la principale salle de séchage de la Millennium Seed Bank, des centaines de petits sacs en papier s'amoncellent sur des étagères. Dans cette atmosphère à 15 % d'humidité, semblable à celle d'un avion, Janet Terry passe en revue les étiquettes précisant le contenu et l'origine de chaque sac. «Cela dépend des espèces, mais les graines restent au moins un mois dans cette pièce, précise la botaniste, qui dirige la mise en collection des graines. En perdant une partie de leur eau, elles supportent des températures négatives sans dommages, c'est-à-dire sans que leurs cellules n'éclatent sous l'effet de la congélation.» Une fois sèches, les graines passent par la salle de nettoyage attenante. Ici, plusieurs silhouettes en blouse blanche sont penchées sur des tamis ou d'étranges systèmes d'aspiration. «Nous essayons de retirer tout débris végétal, feuille ou brindille», indique Janet Terry avant de s'engouffrer dans la pièce suivante, où l'on passe des poignées de semences aux rayons X pour évaluer la proportion de graines fertiles par échantillon. Lesquels échantillons peuvent alors terminer leur périple dans les entrailles du bâtiment, un étage plus bas, dans l'une des six chambres froides, où ils resteront des décennies, des siècles, voire des millénaires. «Tous les dix ou vingt ans, nous essayons de prélever quelques graines afin de tester leur germination», ajoute Janet Terry. «Quand le projet a débuté, en 2000, nous avions pour objectif de conserver 10 % des plantes à graines de la planète avant 2010, raconte John Dickie, le directeur adjoint des collections de la Millennium Seed Bank. Et quand celui-ci a été atteint, nous nous en sommes fixé un autre : rassembler 25 % des espèces de plantes sauvages d'ici à 2020. Le projet s'est alors transformé en un partenariat international implanté dans quatre-vingts pays, collectant des graines partout dans le monde.» Pourtant, le pari risque d'être très difficile à tenir. Il dépendra notamment de l'efficacité des nouvelles méthodes de conservation développées ici pour les graines dites «récalcitrantes». Tel le gland du chêne, qui ne peut être séché puis congelé. Or ces fortes têtes pourraient représenter plus du tiers des espèces en danger critique d'extinction ! Enfin, la banque anglaise s'intéresse aussi aux CWR, pour Crop Wild Relatives. En français, les «espèces sauvages apparentées aux plantes cultivées», autrement dit les cousines du blé, du riz ou du maïs. «Tout au long de l'histoire de l'agriculture, l'homme a sélectionné des variétés selon certains critères au détriment d'autres, explique le directeur de recherche Jonas Müller, qui suit de près ce programme. Or, ces traits disparus – résistance à une maladie ou pesticide naturel – sont toujours présents dans les variétés sauvages et ils pourraient s'avérer très utiles pour les plantes agricoles.»

Car les plantes sauvages ne sont pas seules à intéresser les scientifiques : la diversité génétique des plantes à graines cultivées pour nourrir les hommes et le bétail – lesquelles ne représentent qu'une minuscule fraction des espèces végétales, mais se décomposent en des milliers de variétés différentes – fait aussi partie de l'enjeu. «Jusqu'au milieu du XXe siècle, chaque agriculteur récupérait une partie de sa récolte pour ressemer l'année suivante, rappelle Pierre-Henri Gouyon. Chacun possédait un stock génétique unique, adapté •••


MAGNOLIA


PAVOT

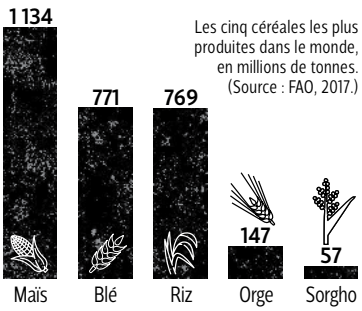


FIGUE

●●● aux caractéristiques de son exploitation.» Conséquence : il existait un grand nombre de variétés, et chacune d'elles était elle-même très diversifiée génétiquement. Donnant par exemple des champs dans lesquels la taille des tiges, la couleur des graines ou la grosseur des épis pouvait être très différente, bien que ceux-ci soient issus de la même variété. Puis, à mesure de l'industrialisation de l'agriculture, les cultivateurs ont adopté les graines que leur proposaient les groupes semenciers, pour des raisons pratiques et parce que celles-ci leur offraient de meilleurs rendements. Des semences non seulement homogènes (tous les individus d'une variété donnée ayant exactement le même profil génétique), mais finalement assez semblables d'une variété à l'autre puisque sélectionnées pour répondre aux mêmes besoins. Une uniformisation difficile à évaluer au niveau planétaire. Dans un rapport publié en 2010, la FAO (Organisation des nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) se gardait de dresser un bilan global. «Les semenciers se sont, par le passé, focalisés sur les variétés cultivées les plus productives, au détriment d'autres, et donc ont appauvri la biodiversité», reconnaît pour sa part Franck Garnier, le président de la branche française du groupe Bayer, incontournable du secteur après le rachat en juin dernier du leader mondial Monsanto. Avant d'ajouter, laissant entendre que cette époque est derrière nous : «Aujourd'hui, je pense que ce constat est en train de s'inverser. Le rendement n'est plus le seul critère de sélection, nous sommes beaucoup plus axés sur la qualité gustative, la capacité de conservation ou encore les besoins en eau.» La FAO, de son côté, souligne le rôle primordial des banques de graines, qu'elles soient privées ou publiques, dans la préservation de la diversité des plantes cultivées.

Pour autant, l'histoire a montré – dramatiquement – que ce type d'institution avait ses limites. En 1984, l'Ethiopie fut frappée par une famine des plus meurtrières, dont les images firent le tour du monde. En cause : une violente sécheresse qui décimait les cultures. Addis-Abeba, la capitale, abritait pourtant la plus ancienne et la plus grande banque de graines du continent africain, renfermant des échantillons de la plupart des variétés cultivées dans la région. «Le problème, c'était le faible volume des échantillons, se rappelle Regassa Feyissa, alors responsable de la conservation de cette banque. Multiplier suffisamment ces échantillons pour qu'ils soient utiles aux agriculteurs aurait pris une décennie.» Cet aveu d'impuissance poussa le biologiste et ses collègues à imaginer une nouvelle forme de conservation des graines : des banques de semences communautaires. Concrètement, de modestes bâtiments aux murs de béton renfermant des millions de graines, stockées dans des sacs posés au sol ou des flacons sur des étagères en bois. Leur principe ? «Ce sont les fermiers qui décident des variétés et des quantités conservées dans la banque, selon leurs besoins, explique Tamene Yohannes, chercheur à la direction des cultures au sein de l'Institut éthiopien de la biodiversité. A l'époque des semis, ils puisent dans les stocks et, après la récolte, reversent des graines à la banque – l'équivalent de ce qu'ils ont emprunté, augmenté d'intérêts. ●●●

LES STARS DE NOS CHAMPS ET DE NOS ASSIETTES



Les cinq céréales les plus produites dans le monde, en millions de tonnes. (Source : FAO, 2017.)

La production de maïs est loin devant celle des autres céréales. Utilisé dans l'alimentation animale et humaine, il s'adapte à un large panel de climats et de terrains (de l'Argentine à la Russie).





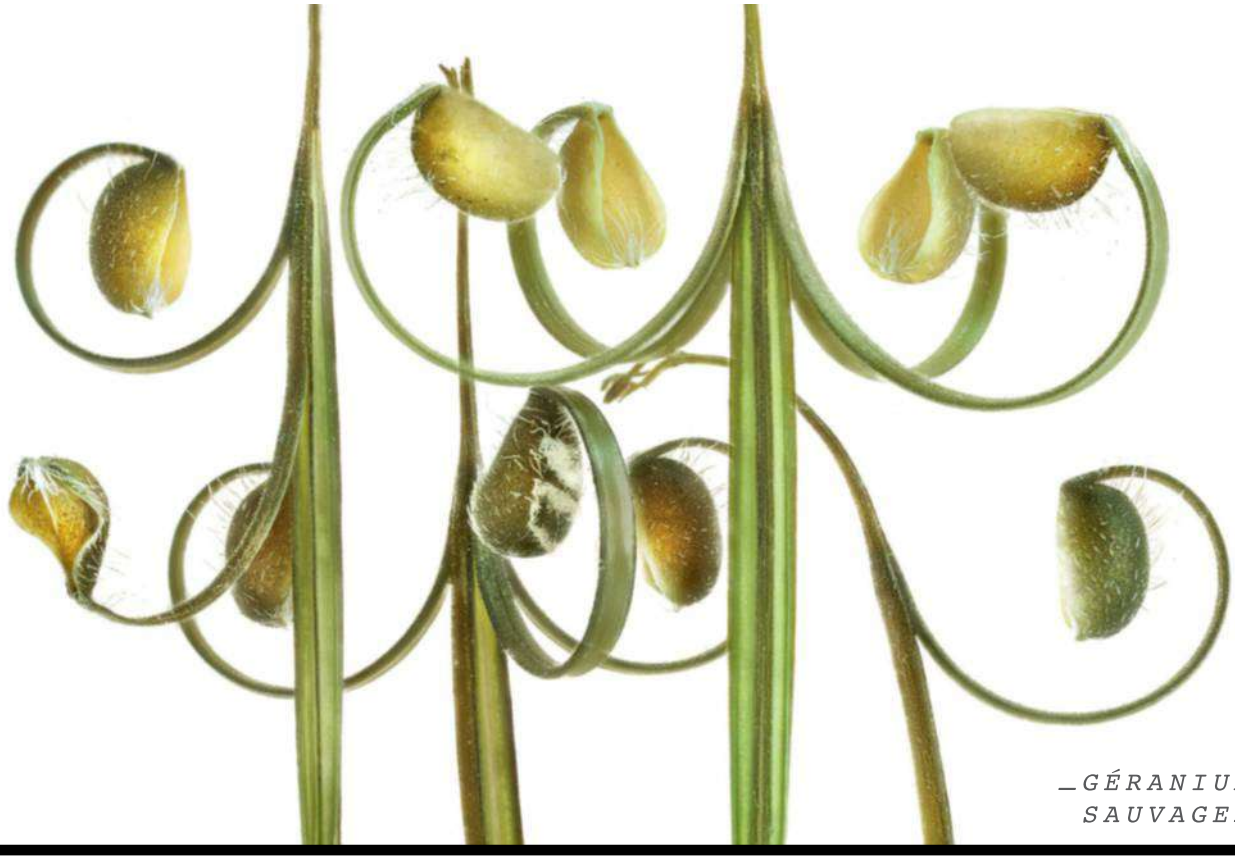
OKRA



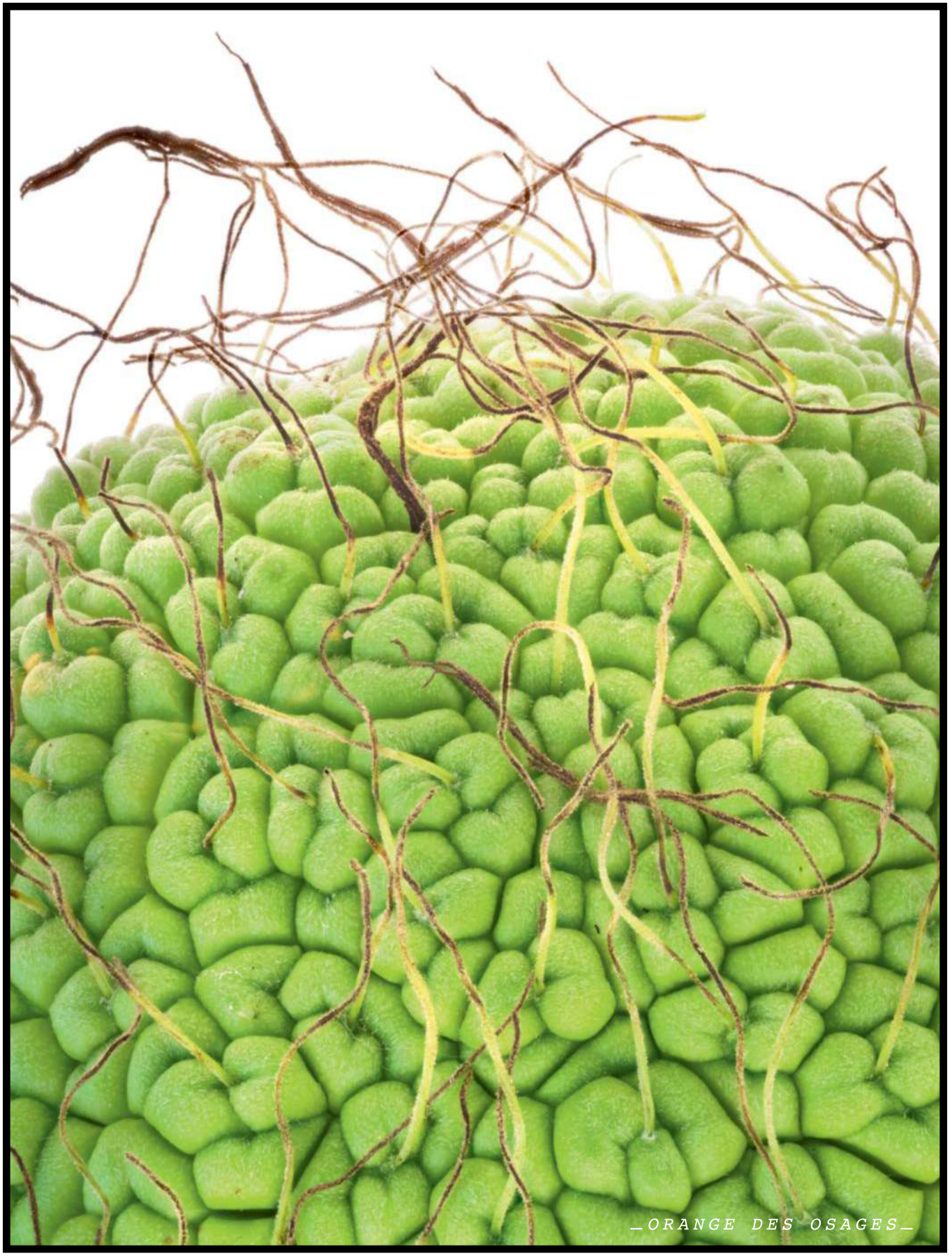
NOIX DE PÉCAN



BUPLÈVRE



GÉRANIUM SAUVAGE


ORANGE DES OSAGES

SEMENCES SUR CATALOGUE

Composition du catalogue officiel de l'Union européenne (source : GNIS)



21 000 variétés d'espèces potagères (tomates, carottes, choux-fleurs, oignons…)



12 500 variétés d'espèces fruitières (pommes, poires, amandes, cerises…)

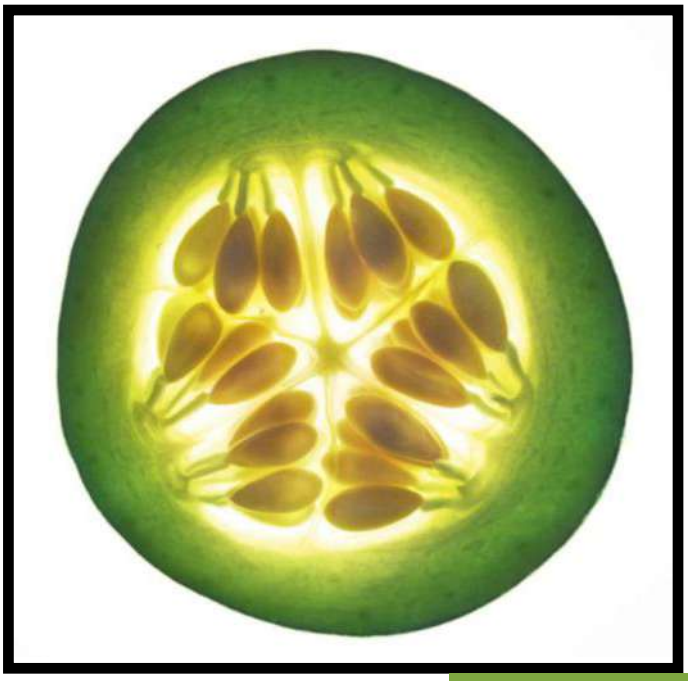


23 000 variétés d'espèces agricoles (céréales, oléagineuses, plantes fourragères, pommes de terre…)

Le catalogue européen des semences autorisées à la vente regroupe 56 500 variétés d'espèces cultivées, parmi lesquelles quelque 17 000 sont disponibles en France.

●●● Au nombre de douze dans les années 1990, ces banques sont passées à une trentaine aujourd'hui dans le pays et sont gérées conjointement par l'Institut éthiopien de la biodiversité et par une ONG locale, l'Ethio-Organic Seed Action, dirigée par Regassa Feyissa. Seuls quelques milliers d'agriculteurs éthiopiens sur les dizaines de millions que compte le pays y sont affiliés, mais ces banques ont ouvert la voie à des initiatives similaires ailleurs en Afrique, mais aussi en Asie ou en Amérique du Sud. Outre le fait qu'elles garantissent la diversité des cultures (les paysans sélectionnant des graines adaptées à leur terrain) et la sécurité alimentaire de la population, elles ont aussi un immense avantage sur les banques de graines classiques, comme l'explique Tamene Yohannes : «Contrairement à celles qui sont conservées en chambre froide, ces ressources génétiques, qui sont plantées, ne sont pas statiques, elles sont soumises en permanence aux conditions de l'environnement, les variétés peuvent alors continuer à évoluer et développer des mécanismes d'adaptation aux sécheresses ou aux maladies qui peuvent survenir.» Un intérêt crucial, à l'heure du changement climatique.

Préserver les graines in situ, sur le terrain, plutôt qu'enfermées dans des chambres fortes, l'idée fait son chemin également en France. Ce samedi matin, en plein mois de novembre, ils sont une petite vingtaine à avoir chaussé leurs bottes pour se retrouver à Peyrefitte-sur-l'Hers, dans la ferme de Daniel Larroque, à cinquante kilomètres au sud de Toulouse. Pour la plupart jardiniers amateurs, ils sont venus à l'invitation de Pétanielle, une association membre du réseau Semences paysannes qui rassemble quatre-vingt-dix structures affiliées (associations, mais aussi coopératives et collectifs d'agriculteurs). Fondé en 2003, celui-ci œuvre à réhabiliter des semences appelées «paysannes» par opposition à celles issues de l'industrie semencière. «Nous parlons aussi de variétés-populations, car elles sont caractérisées par une importante diversité génétique au sein d'une même variété», explique l'agronome et ancien agriculteur Patrick de Kochko, son coordinateur jusqu'en janvier dernier. Lequel affirme que ces variétés sont potentiellement des centaines de milliers. Impossible à vérifier. C'est en s'appuyant sur des bénévoles à la main verte que l'association Pétanielle tente, pour sa part, de préserver des variétés anciennes ou oubliées, de blé principalement. Elle confie à chacun d'entre eux de petits sachets de graines et des instructions pour faire pousser des parcelles d'à peine un mètre carré dans leur jardin. «Cette année, nous avons réparti 240 sachets entre 150 jardiniers, annonce Michel Metz, l'un des fondateurs. Cela représente une quarantaine de variétés, chacune étant distribuée à cinq ou six jardiniers, par sécurité.» Pour une raison identique, ces mêmes quarante variétés sont également semées chez un agriculteur. Cette année, l'opération de semis a donc lieu sur l'exploitation de Daniel Larroque, un céréalier en pleine reconversion, passé de l'agriculture conventionnelle aux semences paysannes et qui confie son plaisir à «sélectionner ses propres variétés». Sur place, l'administrateur de Pétanielle, Michel Metz, distribue les sachets de graines aux participants tout en évoquant la suite. «A la fin de l'été, les gerbes récoltées seront mises en commun avec celles de nos jardiniers, regroupées par variétés, puis les graines redistribuées l'année suivante.» Juste la quantité nécessaire pour conserver ces variétés anciennes et empêcher qu'elles ne tombent dans l'oubli. Pour certaines cependant, les plus intéressantes commercialement, les agriculteurs membres de Pétanielle se lancent dans un long processus de multiplication. Sur le terrain de Daniel Larroque par exemple, derrière la cinquantaine de microparcelles semées aujourd'hui, une surface un peu plus étendue est dédiée à la variété de blé «rouge d'Alsace». De quoi, l'année prochaine, semer quelques dizaines de mètres carrés supplémentaires et juger de son intérêt à plus grande échelle. Pour récupérer ces variétés anciennes, Daniel Larroque a dû aller frapper à la porte d'un des quinze centres de ressources bio-



CONCOMBRE

logiques du pays, les banques de graines gérées par l'Institut national de la recherche agronomique (Inra). «J'ai obtenu gratuitement plusieurs dizaines de variétés, mais avec seulement 100 graines pour chacune d'elles. Alors maintenant, il faut de la patience !» Le céréalier occitan a également récupéré quelques kilos donnés par des agriculteurs voisins, mais guère plus. Pour l'heure, aucune autre solution à plus grande échelle : l'achat de semences paysannes est tout simplement interdit.

Contrairement aux paysans éthiopiens, les agriculteurs européens désireux d'utiliser des graines non issues de l'industrie semencière se heurtent en effet à un obstacle de taille : le *Catalogue officiel des espèces et variétés*, un registre recensant les semences autorisées à la vente dans l'Union européenne, rassemblant les différents catalogues nationaux des pays membres. «Il est légal de cultiver des variétés non-inscrites au catalogue, d'en vendre la production en tant que grains pour en faire de la farine par exemple, mais le commerce de ces grains en tant que semence est interdit», résume Blanche Magarinos-Rey, avocate spécialisée en droit de l'environnement. Pour les agriculteurs, impossible donc d'acheter des semences de variétés anciennes pour les cultiver. Pour cela, il faudrait qu'un semencier, une association ou un agriculteur commence par l'inscrire au catalogue. Les démarches nécessaires sont lourdes et coûteuses, et, surtout, les semences anciennes sont disqualifiées presque d'office. En effet, fait observer Patrick de Kochko, «pour être inscrite au catalogue, une variété doit être la plus homogène possible, or les variétés-populations que sont les semences paysannes présentent par nature une grande variété génétique». Le catalogue serait d'ailleurs, pour ses détracteurs, un simple outil taillé sur mesure pour l'agriculture conventionnelle, défendant les intérêts économiques des grands semenciers. Face à ces critiques, ces derniers mettent en avant les garanties qu'offre ce système. «Lorsqu'un agriculteur choisit une variété dans le catalogue, il sait exactement ce qu'il achète, rappelle Franck Garnier, de Bayer France. Commercialiser des semences paysannes à grande échelle, ce serait créer un système parallèle qui ne répondrait pas aux mêmes exigences, donc avec un caractère de concurrence déloyale.» François Burgaud, le directeur des relations extérieures du GNIS, groupement interprofessionnel représentant les intérêts de la filière des semences en France, insiste aussi sur le gage de qualité que fournirait une inscription au catalogue. «Toutes les variétés commercialisées doivent bien être enregistrées quelque part», conclut-il, tout en concédant qu'il «faudrait plus de flexibilité dans le mode d'inscription».

Alors, en Europe, faut-il assouplir la réglementation pour autoriser le retour dans nos champs des variétés de plantes cultivables aujourd'hui confinées dans des coffres? Et au niveau mondial, parviendra-t-on à éviter la destruction des écosystèmes sauvages, mais aussi l'uniformisation des variétés cultivées, tout en nourrissant la planète ? Les scientifiques sont unanimes : les banques de graines, à elles seules, ne suffiront pas à sauvegarder les trésors de la biodiversité, car en matière de préservation, c'est en pleine terre que tout se joue. A l'humanité, maintenant, de faire des choix. ■

Yann Chavance

CENT PHOTOS POUR EN FAIRE UNE SEULE

Pendant deux ans, l'Américain Robert Llewellyn a collecté et photographié 2 000 graines. Comment ? En posant chaque «sujet» sur une table rétroéclairée, puis en prenant jusqu'à une centaine de clichés avec des distances focales différentes. Enfin en compilant les images obtenues avec un logiciel, éliminant les parties floues pour composer une photo idéale. De ce travail de fourmi, il a tiré un livre *Seeing Seeds* (Timber Press, 2015, en anglais).

LES DIX PROJETS CHINOIS QUI POURRAIENT CHANGER LA FACE DU MONDE

PAR STÉPHANIE OLLIVIER (TEXTE)
ET EMMANUEL VIRE (CARTOGRAPHIE)





DES ROUTES DE LA SOIE À GRANDE VITESSE

Lancé en 2013, un tentaculaire réseau d'infrastructures (autoroutes, ports, voies ferrées, ponts, pipelines, télécoms...) est en train de voir le jour en Asie et en Asie centrale. Déjà rejoint par 71 pays, ce chantier titanesque devrait s'étendre jusqu'aux continents européens et africains. Coût total estimé : au moins 1 000 milliards de dollars.
Ambition : Diviser par deux ou trois les temps de transport pour l'Asie, l'Europe et l'Afrique.
Impact probable : Equilibres économiques et géopolitiques mondiaux bouleversés (hausse de l'influence chinoise, essor de l'Asie centrale...), risques écologiques.



DES PLUIES ET DES NEIGES ARTIFICIELLES SUR LE TIBET

Le plateau tibétain étant le plus gros pourvoyeur en eau douce d'Asie (les principaux fleuves de la région y prennent leur source), la Chine tente d'y installer le plus grand dispositif d'ensemencement des nuages au monde. A terme, plusieurs dizaines de milliers de «chambres à combustion» (500 sont en test aujourd'hui) utiliseraient le vent pour faire monter des particules d'iodure d'argent dans le ciel et provoquer des précipitations.
Ambition : Faire tomber 10 milliards de m^3 d'eau par an (7 % des besoins de la Chine).
Impact probable : Bienfait ou catastrophe écologique ? Aucun consensus scientifique.



UNE TOILE GÉANTE TISSÉE EN AFRIQUE

En 2015, Pékin a signé un protocole d'accord avec l'Union africaine pour aider à bâtir et à financer un immense maillage d'infrastructures (autoroutes, voies ferrées à grande vitesse, liaisons aériennes) entre les 54 capitales des pays africains. Résultat le plus visible aujourd'hui, 6 200 km de voies ferrées déjà aménagées ou en cours en Afrique orientale et centrale (Soudan, Ethiopie, Kenya, Angola, Nigeria...).
Ambition : Faire de l'Afrique un partenaire privilégié et... redevable.
Impact probable : Economie africaine stimulée, influence des ex-puissances coloniales affaiblie.



NOUVEAU TERRAIN DE JEU, L'ARCTIQUE

Satellites d'observation braqués sur la région, missions d'exploration scientifique, investissements dans des exploitations de gaz... la Chine avance ses pions dans le cercle polaire arctique. En effet, elle mise sur le développement de la nouvelle route maritime du Nord-Est (pour gagner 15 à 20 jours de transport) et compte sur le réchauffement climatique pour que s'ouvre une route transpolaire encore plus courte.
Ambition : Se garantir l'accès aux matières premières présentes dans la zone, accélérer les temps de transport des marchandises
Impact probable : Accroissement des rivalités avec les Occidentaux, risque écologique.



HARO SUR LE PLUS LONG FLEUVE D'ASIE

La Chine a déjà construit dix barrages (d'une capacité totale de 20 gigawatts) sur la portion chinoise du Mékong. Et elle en prévoirait neuf autres. En aval, la Birmanie, le Laos, la Thaïlande, le Cambodge et le Vietnam s'inquiètent de la raréfaction des poissons et de l'appauvrissement des terres (qui ne reçoivent plus les sédiments du fleuve), donc de la sécurité alimentaire des 60 millions de paysans vivant de pêche et de culture sur les rives du Mékong et de ses affluents.
Ambition : Fournir de l'électricité aux mégapoles et aux usines de l'est de la Chine.
Impact probable : Crise écologique et alimentaire, tensions avec l'Asie du Sud-Est.



UNE ARMADA DE CENTRALES NUCLÉAIRES FLOTTANTES

Le premier des vingt réacteurs atomiques installés sur cargo que la Chine projette de faire circuler en mer de Chine méridionale devrait être opérationnel d'ici à 2020. Une zone sujette aux typhons, où transite un tiers du commerce maritime mondial... Et sous haute surveillance des marines américaines, philippines et vietnamiennes, en raison de conflits territoriaux sur les îles Spratleys et Paracels.
Ambition : Alimenter en l'électricité les îlots transformés en bases militaires et les plateformes pétrolières chinoises de la zone.
Impact probable : Tensions militaires locales exacerbées, risque écologique.



UN NOUVEAU DÉTROIT EN THAÏLANDE

Percer un canal de 135 km au travers de l'isthme de Kra, qui sépare la Thaïlande de la Malaisie, une idée folle ? Des entrepreneurs chinois la promeuvent pourtant, car elle raccourcirait de 1 200 km la route maritime entre la mer de Chine méridionale et l'océan Indien, par laquelle transitent 80 % des importations chinoises de pétrole. Coût : environ 24 milliards d'euros.
Ambition : Accélérer les temps de transport, court-circuiter le détroit de Malacca, saturé et contrôlé par la marine américaine.
Impact probable : Trafic maritime mondial fluidifié, perte d'influence pour Singapour, tensions politiques (zone frontalière instable).



LES ROIS DES TÉLÉCOMS

Pas de 4G sans eux ! En matière d'équipements de télécommunication, les groupes chinois ont distancé leurs concurrents occidentaux. Et comptent bien faire de même pour la future 5G. Inquiets de voir ce secteur hautement sensible dominé par des entreprises proches du pouvoir chinois, les Etats-Unis comptent les exclure du marché de la 5G et incitent leurs alliés à en faire autant.
Ambition : Dominer la téléphonie du futur.
Impact probable : Guerre froide digitale : le monde se scinderait en deux, d'une part les Etats riches refusant la technologie chinoise, de l'autre les pays en développement, l'acceptant pour des raisons budgétaires ou politiques.



OBJECTIF MARS !

La Chine l'a montré avec sa sonde Chang'e 4 envoyée sur la face cachée de la Lune début 2019 : elle n'en est plus à rattraper son retard sur les Américains et les Russes, elle veut gagner la bataille de l'espace. Mieux, son regard s'est déjà fixé sur Mars. Son objectif ? Préparer la voie à une base permanente : envoi d'un premier robot Rover dès 2020, missions de collecte d'échantillons (sol, rochers...) entre 2025-2030, enfin mission d'astronautes dans les années 2030.
Ambition : Coloniser la planète Mars et y chercher des matières premières.
Impact probable : La Chine pourrait surpasser les autres puissances spatiales.



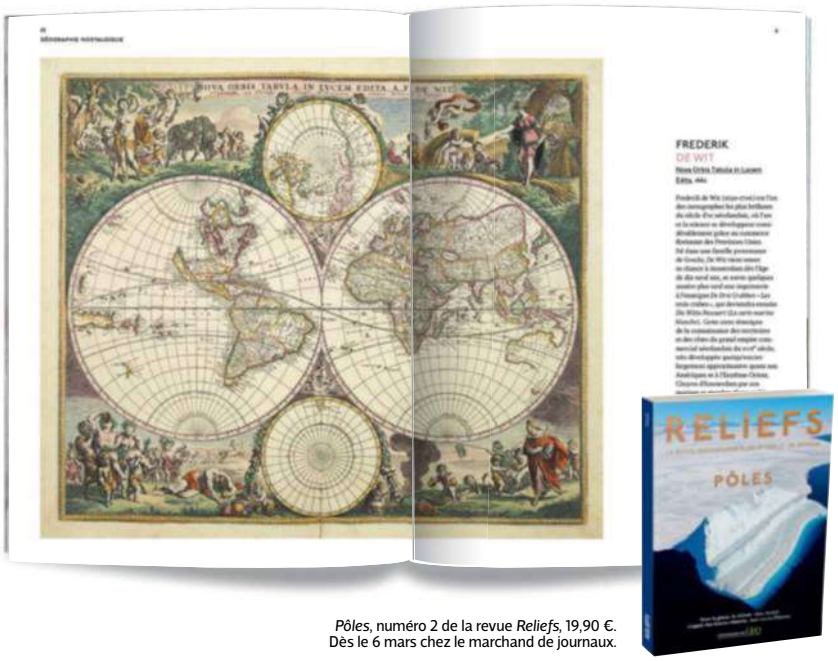
DES PANNEAUX SOLAIRES GÉANTS DANS L'ESPACE

Depuis 2008, les scientifiques chinois planchent sur une technologie permettant de capter de l'énergie solaire à partir d'une station orbitale, et de l'envoyer en continu sur la Terre. Les défis à relever sont nombreux, à commencer par le lancement d'un satellite de plus de cinq tonnes dans l'espace. Mais l'idée est loin d'être farfelue : Américains, Russes et Japonais travaillent sur des projets similaires qui, s'ils fonctionnent, fourniraient à la planète une énergie inépuisable.
Ambition : Envoyer une station solaire orbitale d'ici à 2050.
Impact probable : Révolution énergétique mondiale, réduction de l'effet de serre.

illustration : getty images

EN KIOSQUE

UNE PLONGÉE DANS L'INCROYABLE AVENTURE DES PÔLES



Pôles, numéro 2 de la revue *Reliefs*, 19,90 €.
Dès le 6 mars chez le marchand de journaux.

Dédiée à l'aventure et à l'exploration, la revue trimestrielle *Reliefs* invite écrivains, photographes, illustrateurs, historiens ou scientifiques à raconter les mondes d'hier et d'aujourd'hui dans un esprit de curiosité permanente. Autour d'un dossier central gravitent de nombreuses rubriques indépendantes. Articles au long cours, portfolios, trésors photographiques, planches naturalistes, infographies, cartes anciennes, mais aussi récits, poèmes et correspondances illustrées.

Dans ce deuxième numéro, dont le grand dossier thématique est consacré aux pôles, on lira un entretien avec l'explorateur et médecin Jean-Louis Etienne, des articles sur les expéditions mythiques en Arctique et en Antarctique, sur les conquêtes diplomatiques des pôles, sur le climat et sur les populations inuites. A lire également dans ce *Pôles*, un entretien avec l'alpiniste et écrivain Reinhold Messner, la petite histoire du chocolat, un décryptage des poussières interstellaires et enfin le portrait de Jack London, écrivain prolifique aux multiples facettes.

L'HISTOIRE CONTRASTÉE DU JAPON



Des influences fondatrices, comme le zen venu de Chine, à l'héritage des premières dynasties, qui mirent en place samouraïs et shoguns, plongez dans le Japon ancestral. L'archipel se mura longtemps dans l'isolement, puis il se lança à la conquête des pays voisins avant de se jeter dans la Seconde Guerre mondiale, allié à l'Allemagne nazie. Ce numéro à l'iconographie exceptionnelle donne l'occasion de revenir sur les temps forts de l'histoire, mais aussi sur le destin d'une nation entre repli et expansion.

GEO Histoire, *Japon (1185-1989)*, 134 pages, 9,90 €, chez le marchand de journaux.

VIRÉES ENTRE OURS ET MARQUISES



Adrénaline, découvertes, engagement... Avec ce nouveau numéro, GEO Aventure continue de raconter les périples des grands voyageurs d'aujourd'hui. Vous y suivrez deux funambules partis tendre leurs fils sur les îles Marquises, un étudiant vétérinaire et un photographe partis au Kamtchatka, en Sibérie, sur la trace des ours, ou encore un rallye entre Lyon et la Chine à vélo solaire ! A découvrir aussi, un guide des «virées givrées» et un récit du raid Latécoère 2018, sur les traces d'Antoine de Saint-Exupéry.

GEO Aventure, 6,90 €, chez le marchand de journaux.



AU SOMMAIRE DE GEO ADO

Ce mois-ci, GEO Ado consacre son dossier à la plus grande école du monde, située en Inde. Avec ses 50 000 élèves, l'école Montessori de Lucknow (Uttar Pradesh) figure dans le livre *Guinness des records*. Inspirée par la tolérance et la paix, elle accueille des élèves de la maternelle jusqu'à l'université sur une vingtaine de campus ! Egalement au sommaire de ce numéro, un sujet sur le cannabis, le pourquoi de son interdiction, et les conséquences sur la santé de cette drogue dite «douce». Enfin, avec *Ma nuit blanche au pic du Midi*, Emilie, 10 ans, est partie pour GEO Ado à l'observatoire astronomique du pic du Midi, à 3 000 mètres d'altitude, au cœur des Pyrénées.

GEO Ado, mars 2019, 5,50 €,
chez le marchand de journaux.

EN LIBRAIRIE

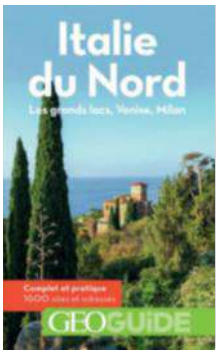
BALADES NATURE EN FRANCE



La forêt de Paimpont, dont on dit qu'elle serait la mystérieuse Brocéliande, au cœur de la Bretagne. Les oiseaux du cap Fréhel, sur la Côte d'Emeraude. Les *pozzines*, tourbières d'altitude de l'Alta Rocca, en Corse. Les menhirs du Cham des Bondons, dans le parc national des Cévennes... Le patrimoine naturel de la France est d'une richesse et d'une diversité insoupçonnées. Donner envie de découvrir ces coins de nature en marchant, voici la promesse de ce beau livre de la famille GEO. Une sélection de balades qui est une invitation à se laisser porter par la musique du vent dans les feuilles, à observer avec sérénité la biche et son faon, à sentir la fragrance des fleurs et des champignons. L'ouvrage comprend de splendides photos qui aident à s'immerger dans quelque quatre-vingts lieux de balades, et des conseils naturalistes sur la faune et la flore. En fin de recueil, des Flashcodes permettent de télécharger les informations pratiques se rapportant auxdites balades, ainsi que les itinéraires détaillés nécessaires pour les réaliser.

Marcher en plein nature, 29,95 €. Editions GEO. Disponible en librairie.

ENCHANTEMENT ET ÉVASION EN ITALIE DU NORD



Flâner en admirant les vitrines chics et élégantes de Milan, participer au carnaval de Venise, se balader à vélo sur les rives du lac Majeur, goûter à la gastronomie d'Emilie-Romagne, écouter un opéra dans les arènes de Vérone, randonner dans le massif des Dolomites. L'Italie du Nord possède de formidables richesses, tant culturelles et gastronomiques que naturelles. Entre villes, grands lacs, montagnes et mers, les adresses et les activités proposées dans ce GEO Guide par nos auteurs-voyageurs révèlent toute la beauté de cette région de l'Italie.

GEOGuide, *L'Italie du Nord*, éd. GEO/Gallimard, 15,50 €, disponible en librairie.

SUR INTERNET

DÉCOUVREZ NOS NOUVEAUX GUIDES DE VOYAGE SUR GEO.FR

Pour choisir votre futur lieu de vacances ou affiner votre programme sur place, rendez-vous dans la rubrique «Destinations» sur geo.fr. Vous pourrez y retrouver nos guides de voyages classés par continents, pays, régions et villes : un panorama complet des possibilités de séjours et itinéraires dans le monde entier. C'est aussi l'occasion de consulter les derniers articles publiés sur votre destination avant de partir. Une rubrique indispensable avant de réserver votre prochain voyage !

Rendez-vous sur geo.fr/destinations

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 17 h 00

2 mars **Saint-Bernard et ses chiens (43').** *Rediffusion.* Au col du Grand-Saint-Bernard, entre la Suisse et l'Italie, enneigé jusqu'à juin, les chanoines du célèbre hospice n'élèvent plus les chiens d'avalanche, mais accueillent 6 000 visiteurs par an.

9 mars **Pérou, l'agriculture en terrasses (43').** *Rediffusion.* Dans les Andes péruviennes, le temps semble s'être arrêté sur les cultures en terrasses remontant à l'ère pré-inca. Ici, à 3 300 mètres, plantes et légumes sont semés en fonction des cycles du Soleil et de la Lune.

16 mars **Mariage à la napolitaine (43').** *Rediffusion.* Les mariages napolitains sont des plus fastueux. Censés porter bonheur, des professionnels assurent le spectacle, et des rues entières sont bordées de boutiques spécialisées. Les futurs époux, eux, sont prêts à s'endetter au-delà du raisonnable pour célébrer leur amour...

23 mars **Cocos, l'île aux requins (43').** *Rediffusion.* Au large du Costa Rica, beaucoup de requins sont chassés pour leurs ailerons, très prisés en Asie. Des biologistes installent des zones de protection sur leurs itinéraires.

30 mars **La migration des grues au Bhoutan (43').** *Rediffusion.* Au Bhoutan, les grues sont des oiseaux sacrés. En octobre, les habitants de la vallée de Phobjikha attendent avec impatience leur arrivée en provenance du Tibet.


Iris Kürschner / MedienKontor

arte

À LA RADIO

franceinfo: Retrouvez la chronique ***Planète GEO*** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ La Corée du Sud ■ Spécial 40 ans de GEO ■ Groenland : souvenir d'icebergs ■ Sauvons les graines ! ■ Le corridor du Wakhan
Le dimanche à 5 h 15, 8 h 25, 14 h 25, 20 h 50, 0 h 40.

ABONNEZ-VOUS À GEO ET SES

NOUVEAU

un cahier de 12 pages d'infos pratiques en lien avec la thématique de couverture dans chaque numéro.



+

12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à **GEO**
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

☑ **OUI, je m'abonne à GEO**

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

MEILLEURE OFFRE

☐ **Offre LIBERTÉ** (1) **(18 nos/an)**
Je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique **6€50** par mois au lieu de ~~9€95*~~

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

› **0€** aujourd'hui
› **Sans frais** supplémentaire
› Payez en **petites mensualités**

☐ Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1) (12 nos/an)
pour **5€** par mois au lieu de ~~6€50*~~

☐ **Offre COMPTANT** (2) (1 an / 18 nos)
GEO + Hors-Séries **85€** au lieu de ~~119€40*~~
Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

▶ En ligne sur prismashop.fr + ***simple*** et + ***rapide***

-5% supplémentaires en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE **WWW.PRISMASHOP.FR**

2 CLIQUEZ SUR « **CLÉ PRISMASHOP** » — Clé Prismashop

3 SAISISSEZ **LA CLÉ PRISMASHOP INDIQUÉE CI-DESSOUS**

GEO480D

Me réabonner | Clé Prismashop
Commandez en reportant ci-dessous le code qui figure sur votre coupon ou magazine.
Clé Prismashop
Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne VISA PayPal CB

▶ Par téléphone **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

▶ Par SMS en envoyant **GEO 480D** au 32321 *(sms non surtaxé)* SMS+

▶ Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) :** ☐ Mme ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Ville : _____

* Prix de vente au numéro. ** informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sur informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

GEO481D

LE MOIS PROCHAIN



Pietro Canali / Sime / Photononstop

CANADA

Grands espaces de Colombie-Britannique ; Nord reculé du Québec ; Winnipeg, vibrante capitale du Manitoba… Nos journalistes ont vécu avec les Amérindiens, au rythme des cérémonies sacrées, de la pêche au saumon sauvage, de la marche en forêt et des sculpteurs de totems. Reportages en terres autochtones.

Et aussi…

- **Découverte.** Entre la Caraïbe et les montagnes mayas, les petits mondes du Belize.
- **Regard.** Le Cambodge sous l'œil malicieux du photographe Obie Oberholzer.
- **Grand reportage.** Nos deux reporters racontent l'indomptable fleuve Zambèze.
- **Découverte.** Atoll de Clipperton, une poussière de France au milieu du Pacifique.

En vente le 27 mars 2019

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Directrice photo : Magdalena Herrera (**6108**)
Chefs de service : Anne Cantin (**4617**), Cyril Guinet (**6055**), Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Mathilde Saljougui (**6089**), **geo.fr et réseaux sociaux :** Claire Frayssinet, responsable éditoriale (**5365**) ; Thibault Cealic (**5027**), responsable vidéo ; Emeline Férard (**5306**) et Léia Santacroce (**4738**), rédactrices ; Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**) ; Marianne Cousseran, social media manager (**4594**) ; Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Nataly Bideau (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**), Béatrice Gaulier (**6059**), Christelle Martin (**6059**) et Dominique Salfati (**6084**), chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste (**4740**)
Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapomarède (**6083**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (**6340**), Mélanie Moitié, chef de fabrication (**4759**)
Ont collaboré à ce numéro : François Coulbois, Sofija Galvan, Gaétan Lebrun et Hugues Piolet.

Magazine mensuel édité par PRISMA MEDIA
13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+J Communication GmbH
Directeur de la publication : Rolf Heinz
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger
Chef de groupe : Hélène Coin
Directrice des Evénements et Licences : Julie Le Floch-Dordain
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ
Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (**4949**)
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (**6449**)
Brand solutions director : Arnaud Maillard (**4981**)
Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (**4528**)
Account director : Florence Pirault (**6463**)
Senior account manager : Evelyne Allain Tholy (**6424**), Sylvie Culerrier Breton (**6422**)
Trading manager : Tom Mesnil (**4881**), Virginie Viot (**4529**)
Directrice exécutive adjointe innovation : Virginie Lubot (**6448**)
Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (**5110**)
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (**4679**)
Planning manager : Rachel Eyango (**4639**)
Assistante commerciale : Catherine Pintus (**6461**)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**)

MARKETING DIFFUSION
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION
MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%, Eutrophisation : Ptot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2019. Dépôt légal mars 2019

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité
Notre publication adhère à ARPP et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris

ACPM OJD DIFFUSION

PEFC PEFC/04-31-1033

ACTUALITÉS COMMERCIALES



MOËT & CHANDON

Fondée en 1743, Moët & Chandon est la Maison qui a contribué à faire connaître le champagne dans le monde, à travers une gamme de vins uniques. De l'emblématique Moët Impérial à la Collection Grand Vintage, en passant par Moët Rosé Impérial ou l'innovant Moët Ice Impérial, chaque champagne brille par son fruité éclatant, son palais savoureux et sa maturité élégante. En 2019, la Maison célèbre le 150ème anniversaire de sa cuvée emblématique Moët Impérial dont le nom rend hommage à Napoléon qui en fut l'un des premiers amateurs.

LA SUISSE A PIED



Gravir un sommet, traverser des alpages ou plutôt vagabonder dans des forêts ? À vous de décider ! Plus de 65 000 kilomètres de chemins de randonnée balisés vous permettent de découvrir à pied quasiment chaque recoin de la Suisse. Les chemins pédestres sont parfaitement signalisés et aussi variés que le paysage. Pour les randonneurs longue-distance, découvrez «La Classique» des Alpes avec la Via Alpina, «La Douce» avec le Chemin des Crêtes du Jura ou «La Sauvage» avec le Chemin des cols alpins.

Plus d'infos sur suisse.com/randonnee

CANON PIXMA TS705

Canon Europe lance la plus petite de ses imprimantes à 5 cartouches d'encre. La Canon Pixma TS705, parfaite pour une utilisation personnelle à la maison ou au bureau, dispose d'une capacité de 350 feuilles de papier grâce à une double alimentation, plusieurs options de connexion (y compris Amazon Alexa et Google Home) et une compatibilité avec une large gamme de papiers et d'applications créatives pour des possibilités de personnalisation illimitées.

La Canon Pixma TS705 est au prix indicatif de 72,99 €





LES VALEURS SÛRES DE WOOLRICH

Au croisement de la fonctionnalité et du style, l'outdoor masculin développé par Woolrich s'adapte aussi bien aux grands espaces qu'à la vie urbaine. Pour l'été, la marque imagine un vestiaire polyvalent qui allie performance et légèreté, à l'image de la Pro Ocean Carbon Jacket. Ultra performant dans ses caractéristiques, ce modèle bicolore, intégrant la technicité Gore-Tex, combine de manière idéale la protection et une allure contemporaine.

Pro Ocean Carbon Jacket
100% Polyester
965 € sur www.woolrich.eu

PULCO FINES BULLES, UNE CITRONNADE FINEMENT PÉTILLANTE !

Pulco Fines Bulles, parfait équilibre entre naturalité et plaisir, est la rencontre d'une citronnade naturelle au bon goût de citrons pressés, associée à des bulles fines et délicates. Une recette faible en calories, sans édulcorant ni conservateur. Faites pétiller vos sens avec Pulco Fines Bulles ! Trois parfums frais et zestés disponibles en GMS : Citron, Citron & Citron Vert et Citron & Menthe.



PINK LADY®, LA POMME RESPONSABLE



Réunis au sein d'une association à but non lucratif, les 600 producteurs français de Pink Lady® réalisent un travail d'orfèvre chaque jour pour vous offrir une pomme aux qualités uniques. Du goût, du croquant, une couleur inimitable mais aussi et surtout de vrais engagements. Respecter l'environnement, protéger les abeilles, rémunérer équitablement ses acteurs, valoriser les territoires, éviter le gaspillage… font partie intégrante de la démarche Pink Lady®.

Retrouvez tous nos engagements sur www.pinkladyeurope.com

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.



LES RÉSULTATS

LA BOURSE GEO

DU JEUNE REPORTER !

VICTOIRE CHEVREUL, LAURÉATE DE LA BOURSE GEO DU JEUNE REPORTER



Le jury de la bourse GEO du jeune reporter, créée à l'occasion des 40 ans de notre magazine et dotée de 5 000 euros, est fier d'annoncer le nom de la lauréate : il s'agit de Victoire Chevreul, qui réside à Paris. Son dossier de candidature a été choisi parmi plus de 150 dossiers, dont beaucoup nous ont enthousiasmés par leur pertinence et leur originalité. Nous tenions ici à remercier chaque participant pour sa candidature. La qualité des propositions reçues est encourageante pour l'avenir de notre métier !

Agée de 25 ans, Victoire Chevreul est diplômée du Centre de formation des journalistes (CFJ), après des études de droit et de lettres classiques. Elle a collaboré à divers médias en tant que stagiaire, RTL, *Nice-Matin,* Mediapart, *L'Express,* et a déjà effectué, en freelance, des reportages en France et à l'étranger, en Ukraine, en Pologne, en Autriche ou en Italie, sur des problématiques sociales.

Le projet de reportage qu'elle a envoyé à GEO a pour cadre l'Extrême-Orient russe et s'inscrit parfaitement dans la vocation de notre magazine : tout en s'appuyant sur un élément d'actualité, il permet de faire découvrir au lecteur une région du monde, en l'occurrence rarement visitée. Et de comprendre certains des nouveaux enjeux d'aujourd'hui. Victoire partira avec un photographe professionnel choisi par la rédaction de GEO et bénéficiera des conseils et de l'encadrement de nos journalistes pour mener à bien son sujet. Nous publierons ensuite ce travail.

Le jury de la bourse GEO adresse toutes ses félicitations à la lauréate et lui souhaite beaucoup de succès pour son reportage.

MENTIONS SPÉCIALES

Le jury tient à décerner une mention spéciale à trois candidats, qui se sont distingués non seulement par le sérieux de leur dossier mais aussi par leur jeune, voire très jeune, âge :

Aurélien Saint-Esprit Colinet, 9 ans, de Paris. Sujet sur les écoles en plein air en Norvège.

Consuelo Arkwright, 14 ans, élève de troisième à Paris. Sujet sur l'Estrémadure, terre d'histoire, en Espagne.

Joséphine Bodin, 17 ans, élève de terminale à Belfort. Sujet sur la vie au Groenland et en Islande.

Tous trois remportent un abonnement d'un an à GEO et GEO Histoire.

A noter que GEO a aussi reçu la candidature d'un photographe syrien réfugié en Provence, Ahmad Louai Barakat, 24 ans. Nous aurons certainement l'occasion de vous reparler de ce jeune homme courageux.

SUZUKI

Way of Life!*

*Un style de vie !

Suzuki
IGNIS

CHANGEZ DE POINT DE VUE

Gamme à partir de
9 890 € (1)

PRIME À LA CONVERSION DÉDUITE



SUZUKI IGNIS, le SUV ultra compact.

HYBRID

Si vous avez envie de voir les choses autrement, venez essayer le premier SUV ultra compact de Suzuki. Système Hybrid SHVS (2), technologie exclusive 4 roues motrices AllGrip, position de conduite surélevée, freinage actif d'urgence avec double caméra, dans seulement 3m70... jamais une citadine ne s'est sentie aussi à l'aise partout.

Et vous, êtes-vous prêt à changer de point de vue ?
Retrouvez d'autres expériences Ignis et réservez votre essai sur www.suzuki.fr

Équipements selon version. (1) Prix TTC de la Suzuki Ignis 1.2 Dualjet Avantage, hors peinture métallisée, après déduction d'une remise de 2 100 € offerte par votre concessionnaire et d'une prime à la conversion de 1 000 € **. Offre réservée aux particuliers valable pour tout achat d'une Suzuki Ignis neuve du 01/01/2019 au 31/03/2019, en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles, chez les concessionnaires participants. **Modèle présenté : Suzuki Ignis 1.2 Dualjet Pack : 12 940 €, remise de 1 800 € déduite et d'une prime à la conversion de 1 000 € ** + peinture métallisée : 500 €.** Tarifs TTC clés en main au 01/01/2019. Consommations mixtes CEE gamme Suzuki Ignis (l/100 km) : 4,3 - 5,2. Émissions CO_2 (NEDC-WLTP) : 98 - 117 à 118 - 130 g/km. (2) Smart Hybrid Vehicle by Suzuki. ** 1 000 € de prime à la conversion déduite pour la mise au rebut de votre véhicule particulier diesel immatriculé pour la première fois avant 2001, ou essence immatriculé avant 1997, selon dispositions fixées par le Code de l'Énergie.

Garantie 3 ans ou 100 000 km au 1er terme échu.

NOUVEAU



Affligem

CUVÉE LÉGÈRE*

LA FRAÎCHEUR
LE GOÛT EN PLUS

*Affligem Cuvée Légère est une bière d'abbaye à 4,6° d'alcool.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

SERVICEPLAN N° Entreprise RCS Nanterre 414842982